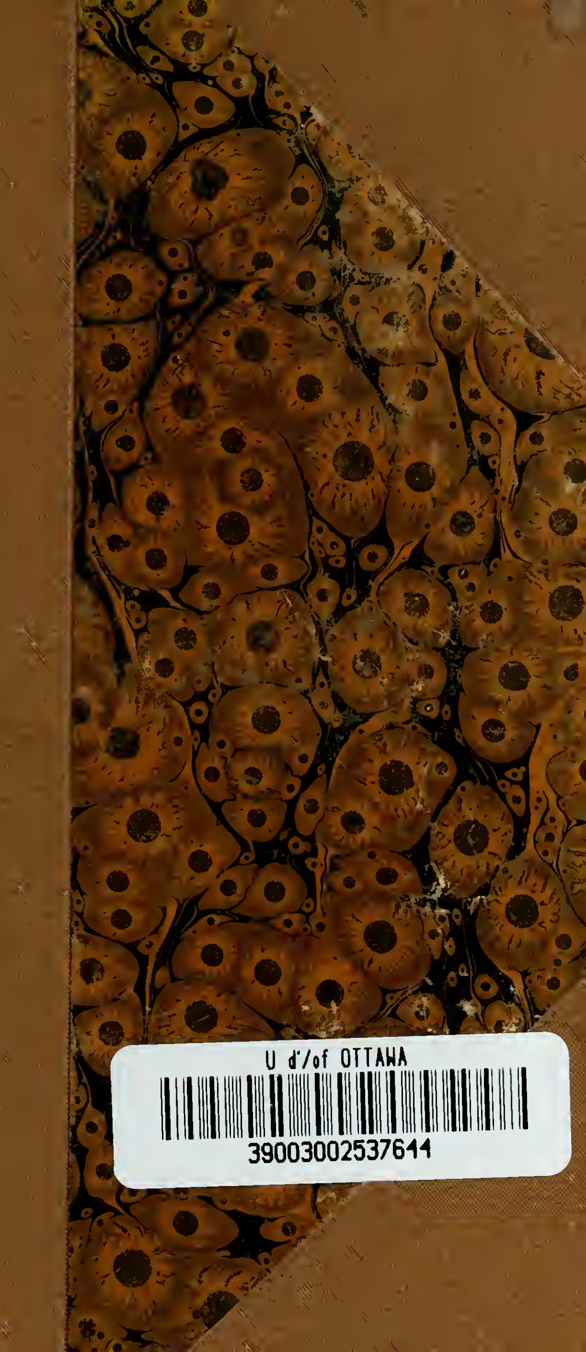
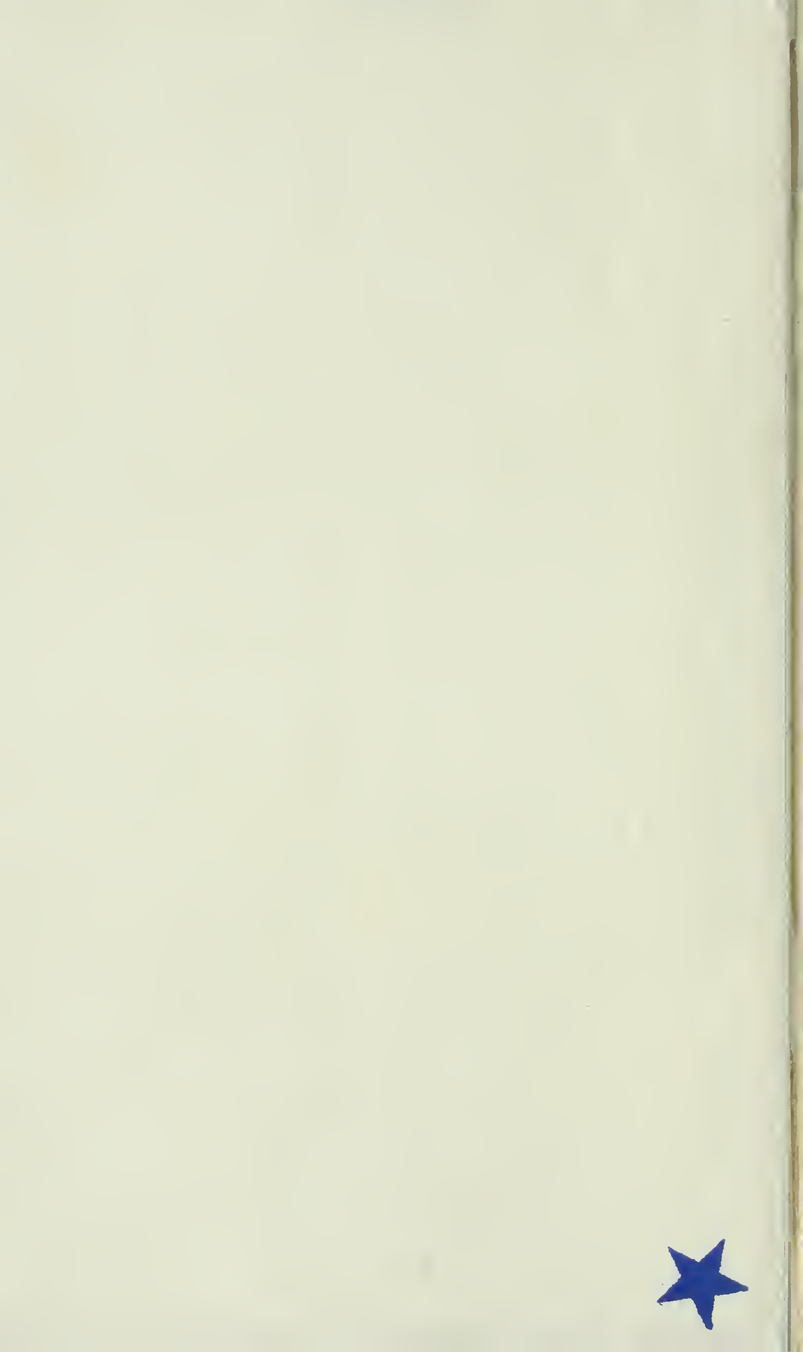
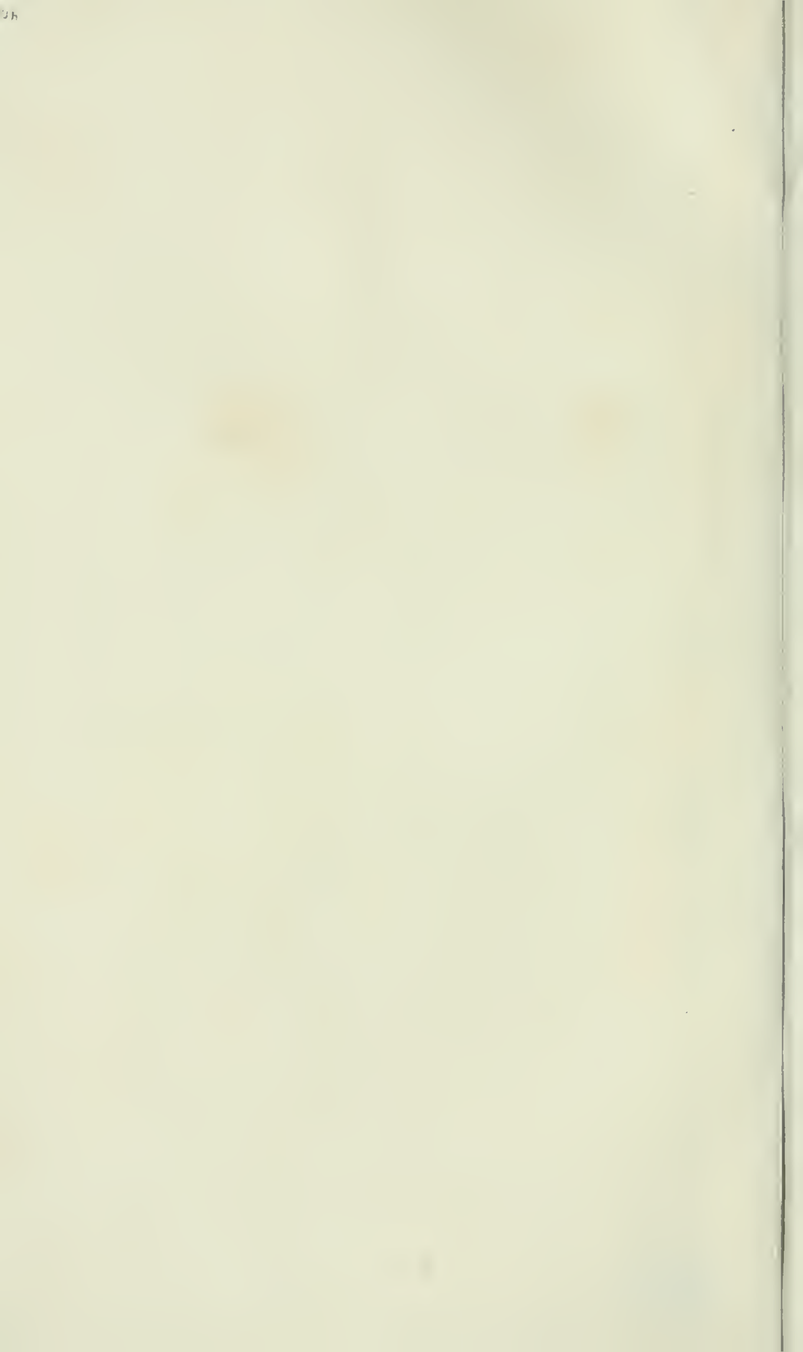

U d'/of OTTAWA
39003002537644





JULES JANIN

ŒUVRES DIVERSES PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE M. A. DE LA FIZELIÈRE

(Deuxième série)

PETITS MÉLANGES

TOME DEUXIÈME

DES

ŒUVRES DE JEUNESSE



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXI



ŒUVRES DIVERSES DE JULES JANIN

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE M. ALBERT DE LA FIZELIÈRE

(Deuxième Série)

ŒUVRES DE JEUNESSE

II

PETITS MÉLANGES

Il a été fait un tirage d'amateurs, ainsi composé :

300 exemplaires sur papier de Hollande (nos 51 à 350).
25 — sur papier de Chine (nos 1 à 25).
25 — sur papier Whatman (nos 26 à 50).

350 exemplaires, numérotés.

Tous les exemplaires de ce tirage sont ornés d'une GRAVURE A L'EAU-FORTE DE M. AD. LALAUZE.



Jouaust ed. Lalauze, inv et sc. A Salmon imp.

FRÉRON ET VOLTAIRE
(J Janin)

JULES JANIN

PETITS MÉLANGES

TOME DEUXIÈME

DES

ŒUVRES DE JEUNESSE



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXXI



PRÉFACE

JULES *Janin, en finissant ses humanités au collège Louis-le-Grand, avait senti s'éveiller en lui une ardente vocation littéraire : son professeur de rhétorique, l'abbé Guillon, qui l'aimait comme un fils, n'avait pas peu contribué à le préparer à la carrière des lettres en l'associant à ses propres travaux et en lui faisant traduire du grec et du latin les plus beaux morceaux des Pères de l'Église.*

C'est là ce qui forma le style du traducteur, lequel en conserva dans sa manière d'écrire une sorte de turbulence oratoire et de solennité majestueuse qui allait parfois jusqu'à l'emphase.

Quoi qu'il en soit, Janin, qui faisait son droit avec son ami Eugène Labat, aspirait à écrire dans les journaux de littérature et de théâtre : il alla frapper aux portes de ces journaux et ne réussit pas

sans peine à faire insérer quelques articles dans LA PANDORE *et dans* LA LORGNETTE. *Son premier début sérieux fut dans* LE FIGARO, *au mois d'avril* 1826, *où Le Poitevin Saint-Alme, qui avait deviné son talent et son avenir, l'attacha comme rédacteur payé à cette petite feuille satirique dont l'apparition ne datait que de quatre mois. Les honoraires accordés extraordinairement à Jules Janin étaient de* 50 *francs par mois, avec quatre ou cinq billets d'auteur pour l'Opéra et le Théâtre-Français.*

Dans un article que LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE ET PORTATIVE DES CONTEMPORAINS *a consacré à Jules Janin, en* 1831, *article qui semble avoir été écrit sous sa dictée, on lit ce qui suit sur les premières armes du jeune journaliste dans* LE FIGARO *de* 1826 :

« *C'était une feuille remplie de sarcasmes souvent spirituels, mais sanglants, et qu'alimentait parfois la calomnie. M. Jules Janin regrette d'avoir réussi dans ce genre de satire ; mais, s'il a pris une assez large part à ces noirceurs éphémères, c'était avec tout le désintéressement de l'âge de dix-neuf ans* (il en avait alors plus de vingt) *et avec une naïveté parfaite, sans s'arrêter à l'idée que de telles malices ne fussent rien moins qu'innocentes.*

« *Il ne faut pas oublier non plus que* LE FIGARO *faisait en même temps raison des intrigants et des gens* avantageux *dans les deux partis, méritant ainsi sa réputation et n'épargnant ni la littérature surannée de l'empire, ni ces hommes dont le génie avait vieilli*

promptement, comme tout ce qui n'a pu briller qu'à la faveur de quelque circonstance particulière. »

Les articles de Janin eurent, pour la plupart, un grand succès; ils n'étaient pas signés, mais on reconnaissait son esprit, sa bonne humeur, sa verve et son brio sous la meilleure forme littéraire, empreints de fortes études classiques. Janin se plaisait surtout à écrire des articles de mœurs et de variétés philosophiques ou humoristiques. C'est dans LE FIGARO *de* 1826 *qu'il fit paraître les onze chapitres du petit roman fantaisiste intitulé* LE CACHEMYR, *qui produisit une sensation supérieure sans doute à son mérite réel, et qui avait laissé de tels souvenirs dans la mémoire des lettrés de ce temps-là que nous nous sommes empressé de le réimprimer dans les* MÉLANGES *de l'édition des œuvres choisies de l'auteur.*

Nous avons réimprimé aussi, dans ces MÉLANGES, *quelques-uns des articles de Janin qui avaient été insérés dans* LE FIGARO *de* 1826 *et dans* LA QUOTIDIENNE *en* 1828; *nous voulions donner au lecteur comme un avant-goût des* ŒUVRES DE JEUNESSE *du brillant journaliste et feuilletoniste qui avait jeté son premier feu dans la presse périodique entre* 1826 *et* 1831, *et dont les élégantes improvisations journalières avaient eu tant d'éclat à l'aurore de l'école romantique; Jules Janin ne s'était pas contenté, en effet, de collaborer sous le voile de l'anonyme dans* LE FIGARO *depuis* 1826 *jusqu'en* 1830, *il avait écrit successivement ou simultanément dans* LA QUOTIDIENNE, *dans* LE MESSAGER DES

CHAMBRES, *dans* LE JOURNAL DES DÉBATS, *dans* LE MERCURE DU XIXe SIÈCLE *et dans une foule d'autres journaux et revues.*

Janin signait tous ses articles de ses nom et prénom ou de ses initiales, excepté ceux du FIGARO, *qu'il serait difficile maintenant de discerner et de reconnaître, à coup sûr, parmi tant de pages fines et mordantes rédigées par Étienne Arago, Paul Lacroix, A. Royer, Jal, Brucker, Roqueplan, Michel Masson, Rolle, etc.*

Jules Janin ne reconnaissait plus lui-même ses compositions, et il se voyait dans l'impossibilité, disait-il, de reprendre son bien là où il se trouvait à sa disposition, puisque personne ne songeait à le lui disputer.

« *Tous ces braves jeunes gens avaient un esprit du diable, disait-il, et, quand nous faisions le sabbat dans* LE FIGARO, *on n'aurait pas entendu Dieu tonner. Que Dieu me pardonne d'y avoir pris part !* »

Janin avait donc détruit ou laissé détruire une collection du FIGARO *dans laquelle tous ses articles étaient marqués de ses initiales par lui-même, collection qu'il possédait encore en* 1832, *comme il me l'a souvent raconté. C'est vainement que j'ai tenté plus d'une fois de raviver ses souvenirs au sujet des articles qu'il avait donnés au* FIGARO *pendant plus de quatre années consécutives, à raison de deux ou trois articles par semaine. C'est à grand'peine que j'ai pu lui faire authentiquer une dizaine de ces articles qui portaient trop visiblement son cachet pour qu'il hésitât à s'écrier,*

comme le vieil Horace de Corneille : Je reconnais mon sang.

J'ai considéré comme Œuvres de jeunesse tous les articles et tous les feuilletons que Jules Janin a éparpillés, de 1826 *à* 1831, *dans les journaux grands et petits, dans les revues anciennes ou nouvelles, en un mot, dans tous les coins et recoins de la presse, qui n'avait pas de plume plus délibérée, plus vaillante, plus infatigable que la sienne.*

Du Figaro, *malheureusement, il y a peu de chose à tirer pour les œuvres de jeunesse de Janin, puisque tout est anonyme, douteux, incertain et obscur dans les revendications posthumes que nous aurions à y faire au nom de l'auteur du* Cachemyr; *mais, en revanche, tout est signé, comme nous l'avons dit, dans les autres journaux et revues de la même époque, et les articles que Janin y a fait paraître, les plus originaux, les plus intéressants, les plus spirituels qu'il ait jamais écrits, ne formeraient pas moins de cinq volumes, s'ils étaient réunis.*

Voici comment la Biographie universelle et portative des contemporains *jugeait ceux de ces articles que Janin fournissait au* Journal des Débats :

« *M. Janin enrichit le feuilleton des* Débats *d'articles d'une critique pleine de justesse, de goût, de convenance, et pétillante d'esprit, trop peut-être; c'est vraiment un tour de force, si l'on considère la valeur des pièces dont il rend compte. Allez les voir, demandez-vous ensuite ce qu'il doit penser de sa tâche. Le*

corps du journal contient aussi d'excellents articles du même auteur sur des sujets très divers. On y trouve une facilité étonnante et les preuves réitérées d'une lecture immense pour un auteur si jeune et d'une mémoire qui le sert toujours avec un merveilleux à-propos. Ce qui contribue beaucoup au charme qu'on trouve dans les articles de M. Janin et ce qui fait un des grands mérites de l'écrivain, c'est que, sous l'apparence d'une grande légèreté, il n'y a presque pas une phrase qui ne fasse penser le lecteur. M. Janin a dans la tête beaucoup de bonne et vraie philosophie; sa manière est souvent celle de Diderot, de Diderot surtout, tel que nous le savons, dans sa conversation si poétique, si pleine d'imagination. »

On ne peut mieux dire, mais qui a dit cela?

Sainte-Beuve peut-être, qui était le principal rédacteur du supplément de cette BIOGRAPHIE, *dans laquelle figure l'article consacré à Jules Janin; Sainte-Beuve, qui venait d'être attaché à la rédaction des* DÉBATS *et qui se trouvait ainsi le collaborateur ordinaire de l'auteur de* L'ANE MORT ET LA FEMME GUILLOTINÉE.

En tous cas, nous ne saurions porter un jugement plus favorable et mieux expliqué sur les ŒUVRES DE JEUNESSE, *que nous avons soigneusement recueillies et qui nous donneront plusieurs volumes de fantaisies variées et de critique dramatique et littéraire.*

C'est là du bon, de l'excellent Janin, ce sont les premières fleurs de son parterre, ce sont les premiers fruits de son verger, et pendant plus de quarante ans

le verger n'a cessé de produire, le parterre n'a cessé de fleurir sous les rayons de cette belle et puissante intelligence, de ce merveilleux et incomparable esprit.

Nous continuons les Œuvres de jeunesse *par un recueil qui offre des spécimens curieux de tous les genres du talent multiple de Jules Janin : on y trouve des contes, des anecdotes, des scènes de mœurs, des boutades de bonne et de mauvaise humeur, des observations physiologiques, des peintures morales, et toujours et partout un esprit abondant et prime-sautier, une gaieté ou une mélancolie également douces, un style éblouissant qui, de même que le petit chien de la fable, secoue des perles et des pierreries.*

Albert de La FIZELIÈRE.





TYPES
ANTIQUES ET MODERNES

DÉMOCRITE
FANTAISIE POLITIQUE
(1827)

ÉNÉRABLES archontes, disait Démocrite autrefois, vous tombez dans le bouffon. Prenez garde, moi seul j'ai le droit d'être plaisant ici. Si j'étais un des vôtres et qu'on voulût me rire au nez, je serais furieux. Cependant je m'aperçois chaque jour que la chose vous arrive : au dedans, vous riez entre vous de vous-mêmes ; on rit de vous tous au dehors.

« Par Jupiter, Seigneurs, si vous voulez que je continue à rire, commencez par être plus sérieux; souvenez-vous que le roi Philippe est à vos

portes. Quand vous serez de sang-froid, ce sera à en mourir. » Et le malin vieillard, avec ce sourire moitié bonhomie, moitié sarcasme, qui en avait fait un second Aristophane, éclatait de plus belle au milieu même de l'assemblée.

O plaisant philosophe! que n'es-tu là? J'ai bien entendu dire que tu allais reparaître; mais qu'on puisse rire comme toi, j'en doute; il faudrait rire comme Rabelais, et la chose devient bien difficile dans un siècle qu'on dirait fait exprès pour le misanthrope Timon! Quoi qu'il en soit, d'un certain côté, c'est chose plaisante que cette Chambre de députés qui, depuis tantôt six mois stationnaire et fixe, n'a pas fait un pas ni en avant ni en arrière, colère, calme, furieuse, pleine d'espérance, découragée; seulement, au beau milieu, un ministère qui salue à droite et à gauche, qui dit bonjour à tout le monde, et qui, tout fier de son beau langage, se contente de voir couler l'eau.

En vérité, du temps même de Démocrite, les archontes athéniens n'étaient pas plus plaisants.

Si Démocrite vivait, il nous dirait sans doute qu'il n'y a jamais eu à Athènes un homme comme M. Jars ou comme M. Thil, par exemple; qu'on n'y a pas prononcé un discours égal au dernier discours de M. Méchin; qu'un philanthrope de

la force de M. Charles Dupin ne s'était jamais rencontré jusqu'alors, pas plus qu'un poète orateur de la force de M. Viennet, sans compter les cris, les bourdonnements, les interruptions, les clameurs, les absences, les démissions, les congés et tout l'attirail ordinaire des épisodes de chaque jour, avec accompagnement de la sonnette agitée à tour de bras par M. le président.

C'est un rire inextinguible, seulement rien que d'y songer!

A propos de congé, n'est-ce pas une excellente bouffonnerie que la lettre supposée de M. de Bonvouloir? C'est en vain que M. Royer-Collard l'a baptisée du nom de *faux*, pour arrêter les rieurs, on n'en a ri ni plus ni moins. Et, en effet, c'était chose assez plaisante que de voir toute une assemblée mystifiée au moment de la plus sérieuse discussion. En général, il est douteux que, même à Athènes, on eût poussé la dérision plus loin vis-à-vis d'un corps de l'État.

Et à ces causes l'homme sage comprend que peut-être il n'y a rien de mieux à faire que de rire : car si de ces cris, de ces fureurs, de ces discours, de ces menaces, de ces influences si bien conduites, de tout cet ensemble de faits calomniateurs ou louangeurs, suivant le parti et la nuance, il ne voit en dernier résultat surgir que du ridi-

cule et un ridicule bien complet, il comprend alors qu'il n'y a pas matière à terreur pour les gens tranquilles, qu'il s'agit d'une comédie burlesque, et non pas d'un drame sanglant; alors il met sa tête hors de sa loge, il rit aux éclats de la comédie, seulement il prend en pitié les acteurs qui la jouent, et il réfléchit quelquefois que ce sont de méchants comédiens qui déchirent une passion comme du vieux linge, et qui n'auraient qu'à le vouloir pour avoir un parterre fervent et enthousiaste; seulement resterait encore cette question à débattre, savoir si l'art dramatique est une chose tellement à regretter qu'on lui doive sacrifier la paix publique. A dire vrai, nous ne le croyons pas, tout exagérés qu'on nous connaît. Le plaisant, c'est que, sur nos grands théâtres de la politique, il n'y a même pas un drame cette année; les énormes bévues qu'on a commises ont été faites si naturellement qu'elles ont passé sans rancune et comme autant de nécessités. C'est l'histoire de la montagne en mal d'enfant : toutes ces grandes promesses ont abouti à des lectures de pétitions.

Pétitions à propos de chiens enragés, de canaux à faire, de pensions à donner, de projets à exécuter; pétitions à propos de tout, excepté de l'affaire présente, et dont il reste encore douze cents à lire, de l'aveu même de M. Royer-Col-

lard. A cela ajoutez le mot de Sa Majesté, si incomplètement, si indiscrètement rapporté en public, et les journaux qui en demandent raison à Sa Majesté et qui trouvent étrange que Sa Majesté ne leur réponde pas en vingt-quatre heures avec la formule du *très humble serviteur*, comme c'est l'usage *entre citoyens*.

Bon Démocrite, m'est donc avis que, si tu reviens, tu auras à rire : tu riras de ces faiseurs de lois en vingt-quatre heures, de ces censeurs de ministres à tout hasard, de ces écrivains à tout style, de ce pouvoir à deux fins, irrésolu et craintif, avec assez peu de remords pour retomber dans les faiblesses qu'il déplore, et tu feras bien de rire, surtout si tu n'es là qu'un observateur curieux et désintéressé.

En effet, sous un certain point de vue, on peut rire de tout, des conspirations faites à la Chaumière, des menaces des uns, des promesses des autres. Il n'y a qu'une chose au monde qui ne soit pas risible et dont on ne se soit jamais moqué, c'est un pouvoir fort et consciencieux, qui, tout en rendant justice à tous, s'était d'abord rendu justice à soi-même, et cette justice de la part des peuples pour le pouvoir, c'est le respect et la soumission.

ALCIBIADE

(1827)

I

Un jeune homme, avec toutes les grâces de son âge, aux formes charmantes, plein de cette vigueur d'esprit et de caractère qui n'appartient qu'aux peuples libres, se trouve par enchantement transporté aux portes d'une grande ville et cherche à reconnaître à quelles régions peut appartenir ce terrain inculte, ce ciel grisâtre, ces habitants rabougris, cet ensemble grotesque; mais enfin il ne peut y parvenir, et, prenant bravement son parti :

« Esclave, dit-il, quelle est cette ville si sombre qui est devant moi? quel est son nom? Si je ne me trompe, c'est quelque cité de la Béotie, ou une ville d'ilotes, ou un repaire de barbares qui n'ont pu qu'imiter imparfaitement les arts et les coutumes de l'Attique? »

Or l'esclave à qui parlait le jeune homme était un bourgeois bel esprit, ci-devant portier d'un

collège, qui savait assez son monde pour ne pas s'offenser d'une qualification quelconque, et qui avait assez d'esprit et de connaissances pour trouver quelque chose à répondre à un homme comme il faut qui voulait bien l'interroger.

« Seigneur, répondit-il, il est bon que vous sachiez que cette ville n'est rien moins qu'un repaire de barbares, une cité de Béotie ou toute autre chose semblable ; c'est, au contraire, le centre de l'élégance et des arts, le séjour fortuné de la gloire, de la beauté, des amours ; c'est Athènes.—Athènes! dit le jeune homme », et le voilà poursuivant sa route à travers des rues sales et infectes, formées par des édifices en ruine et encombrées par l'attirail ordinaire au faubourg Saint-Marceau. « Athènes, disait le jeune homme, s'est terriblement défigurée depuis que j'ai fait mon dernier voyage de Macédoine, et il faut que quelque révolution se soit opérée... » Cependant il avançait toujours, et il arriva sur une place irrégulière assez déserte, vis-à-vis d'un édifice de mauvais goût sur lequel était écrit en grosses lettres :

Academia Parisiensis.

« L'Académie! » dit-il en se découvrant avec respect. Et voilà l'étranger qui entre dans les lieux

où divers professeurs attendaient, en grand costume, qu'ils eussent assez d'auditeurs pour pouvoir commencer.

Il entre dans une classe : la chaire était occupée par un homme au beau langage, aux phrases cadencées, aux périodes arrondies, qui mettait autant de coquetterie à débiter sa marchandise qu'une femme de théâtre au dernier couplet d'une tragédie.

Alcibiade, après un quart d'heure d'attention, ne voyant où voulait en venir l'orateur :

« Il faut que l'éloquence se soit bien pervertie, se dit-il, et le rhéteur... Quel est le nom de ce rhéteur ?

— Il s'appelle Villemain, lui répondit un petit homme à lunettes; c'est un grand homme, fort honoré; il y a dix ans que je suis ses cours et que je l'écoute sans m'en lasser, quoiqu'il dise toujours la même chose. C'est, au reste, un savant distingué, car tout le monde le dit; il vient surtout d'écrire une histoire de la Grèce qui vous fera plaisir.

— S'il écrit comme il parle, réplique Alcibiade, que Jupiter me préserve de ses livres! » Et il entrait dans une autre salle, qui était ouverte à deux battants.

C'était un désert. Un homme aux yeux rouges,

à l'air hébété, parlait beaucoup de Platon et des philosophes de la Grèce; il déraisonnait à perte de vue et parlait de morale comme un aveugle des couleurs.

« O Platon! s'écria Alcibiade, qui a pu forger un pareil imbécile?

— Il a pourtant fait un gros livre, deux gros livres, trois gros livres, lui répliqua-t-on, et il s'appelle...

— Je ne veux pas savoir son nom », répliqua le jeune Grec, et, au sortir de cette caverne, il se mit à courir, comme on courait avant-hier soir au concert du Waux-Hall.

II

« O jardins d'Académus, vastes et belles retraites consacrées à l'étude par la philosophie, qu'êtes-vous devenus? Quelle conspiration a pu vous métamorphoser si complètement? Où êtes-vous, chefs-d'œuvre de nos grands maîtres? Hélas! comme tout est changé! quels mots baroques ont envahi l'école! quelles études ont remplacé nos graves et profondes méditations! quels docteurs ont usurpé la chaire de nos philosophes! quels

disciples ont envahi les bancs où venait s'asseoir la jeunesse d'Athènes?

« O déesse! où sont tes autels, tes mystères? Qu'est devenu ton peuple? l'as-tu abandonné sans retour?... »

Ainsi parlait Alcibiade en sortant de la Sorbonne. Il fuyait avec toute la légèreté d'un élève du gymnase ces lieux pestiférés, et, dans sa course rapide, il alla se heurter contre un portefaix, et peu s'en fallut qu'ils ne fussent renversés tous les deux.

« Qui es-tu? dit Alcibiade à l'homme au noir chapeau.

— Qui je suis? Je suis un fort de la halle; je porte cinq cents; j'ai mes patentes; si tu as une lettre, je la porterai où tu voudras pour douze sous.

— Tu portes cinq cents! Milon de Crotone portait un bœuf et le mangeait au bout de la carrière. Où donc as-tu été élevé? à quel gymnase appartiens-tu? de quelle façon t'y prends-tu pour renverser ton adversaire? dans quoi excelles-tu? est-ce à la lutte ou au pugilat? à quoi es-tu bon?

— Si je ne mange pas un bœuf, je puis boire six litres de vin. J'ai été élevé à la Halle aux blés; je vais au Gymnase à toutes les premières représentations de mon ami Scribe; quand j'ai un adversaire, je le terrasse à coups de poing; quant à

la lutte et au pugilat, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Ignorant! s'écria Alcibiade, tout a donc dégénéré, jusqu'à la force physique? Autrefois, qui se serait avisé de distribuer la vigueur par patentes et de faire porter des tablettes par un athlète? O Athènes! qu'es-tu devenue? »

Parlant ainsi, le jeune Grec se trouva à la porte d'un édifice irrégulier, mais décoré avec pompe, et dont la magnificence annonçait une destination à part.

« Qu'est-ce que cela?

— Eh parbleu! dit un amateur, cela, c'est l'Opéra, une merveille, une véritable magie, un palais; voyez plutôt, on joue ce soir *Œdipe à Colone,* en trois actes, avec des changements à vue.

— *Œdipe!* s'écria Alcibiade pleurant de joie, admirable production, si belle, si noble, si touchante! Ah! tout n'est pas désespéré, puisqu'on te représente encore! O Athéniens! je vous pardonne votre Académie, vos rues, vos athlètes, vos places publiques, puisque l'on donne encore *Œdipe!*

— Payez donc! dit le buraliste.

— Comment, payez! N'est-ce pas un spectacle public, et le gouvernement n'en fait-il pas tous les frais?

— Il est vrai que le gouvernement y dépense d'assez belles sommes, mais cela n'empêche pas qu'il faut payer. »

« C'est étonnant, pensait Alcibiade, quelle lésinerie s'est introduite parmi nos magistrats! Mais combien il y a peu de monde! comme cette salle est petite, et ensuite quelle frivolité dans ses ornements! J'aimais bien mieux nos spectacles en plein air des premiers temps de la république. Comme tout est dégénéré! »

Un bruit peu flatteur vint interrompre notre philosophe; on lui dit que c'était l'ouverture. Ce chaos confus de sons trouvés au hasard commença à l'indisposer; mais ce fut bien pire quand, au lever de la toile, il vit, au lieu de héros, de petits hommes, dans toute l'exiguïté de leur structure, s'avancer sur la scène et déclamer tantôt lentement, tantôt en courant, des vers qui n'étaient pas ceux du poète.

«Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela, pensait Alcibiade; le chœur est un chœur de vieillards, et non pas de jeunes hommes; celui qui joue Antigone a oublié ses brodequins. O Athéniens! je ne reconnais pas la tragédie; vous êtes abusés par quelque maléfice. On vous trompe, Athéniens; quelque fourbe digne de la ciguë se joue de votre crédulité. Malheureux! qu'avez-vous fait d'Euripide?

Où donc est Sophocle? Je ne vois pas Eschyle parmi vous! Aristophane lui-même est absent! Où sont nos magistrats, nos prêtres, nos guerriers, qui venaient tous les ans embellir nos fêtes publiques?

« Que dis-je? des femmes sont parmi nous; les femmes, qui jadis étaient séparées des hommes, sont confondues avec eux! O Athéniens! qu'allez-vous devenir? »

Voilà ce qu'Acibiade se disait à lui-même. Il était si profondément affligé qu'il ne s'aperçut pas que plusieurs Athéniennes fort jolies lui lançaient de tendres regards et avaient l'air de s'intéresser beaucoup à sa personne.

III

Alcibiade sortit dégoûté et fatigué du plaisir qui venait de lui être offert.

Une chose surtout l'inquiétait : il ne savait trop comment, au milieu de cet amas confus d'édifices, il pourrait retrouver son palais, poétique et riante demeure que tous les arts s'étaient plu à embellir.

Mais à peine était-il hors de la salle qu'il se

trouva au milieu d'une foule de nymphes qu'il prit d'abord pour les joueuses d'instruments qui venaient, aux jours de ses folies, charmer les festins par leurs danses et par leurs chants.

« Je m'appelle Phryné, lui dit l'une.

— Aglaé, répondit l'autre.

— Laïs, ajouta une troisième.

— Phryné! Tu blasphèmes, misérable! Phryné, c'était une déesse avec le cœur d'une femme; c'était une statue de Praxitèle avec une âme; et toi, tu n'as pas même de l'incarnat à toi! Tu me fais horreur. » Et il s'enfuit épouvanté. « O Athènes! Athènes! s'écriait-il, qu'as-tu fait de tes courtisanes? »

Dans la nuit, Socrate lui apparut. Il avait le regard dur et sévère, et il semblait reprocher à son disciple l'iniquité du temps où il vivait.

Le lendemain, Alcibiade, passant devant un temple, y entra, prit de l'eau lustrale que lui offrait un lévite en habits de mendiant, et, prenant sa course vers la chaire :

« J'étais allé pour vous loin d'Athènes, et, après de longs travaux entrepris pour votre gloire, je revenais dans vos murs; mais je suis encore à les reconnaître. Votre ville, dont l'abord était si majestueux, est inabordable du côté de l'ouest, par où je suis entré. L'Académie est pleine d'affran-

chis qui déraisonnent sans s'entendre; le théâtre est envahi par des farceurs qui n'ont jamais lu nos poètes; il n'y a même plus à présent aucun de ces jeunes barbares qui, pendant que les femmes des citoyens étaient retirées dans leur gynécée, entretenaient parmi nous l'amour des arts et le feu sacré de la jeunesse! Nos jeunes concitoyens n'ont pas seulement une arène pour s'exercer; nos bains, jadis si communs et ouverts à tous, sont au prix de l'or, rares et peu fréquentés; partout je vois des médecins, des gens de loi, des moines, des saltimbanques, des vendeurs de poisson, de viandes cuites et autres saletés qui formaient jadis le commerce des esclaves; je ne puis distinguer les hommes libres; il me semble même qu'il n'y en a plus parmi vous. O Athéniens! rougissez et corrigez-vous, s'il en est temps encore!

« O honte! j'ai en vain cherché dans la place publique la chaire où tonnait Démosthène. On m'a dit qu'il n'y avait plus d'assemblées du peuple, et même que le peuple avait si peu de pouvoir que les gens préposés à son trésor, à la conservation de ses murs, à la défense de ses frontières, à l'entretien de sa marine, se riaient de ses clameurs, comme si Solon n'avait pas écrit ses lois!

« Moi-même, je rougis de le dire, moi qu'on citait jadis parmi les plus débauchés de la cité de

Minerve, je suis un Socrate à côté de nos jeunes citoyens que je ne reconnais plus.

« Quant à nos dieux... »

Mais un lévite, en imposant silence à l'étranger, le força de descendre de la chaire, et Alcibiade disparut pour bien longtemps.

S'il est sorti de sa prison, c'est ce que nous ne savons pas encore; c'est peut-être ce que nous saurons bientôt.

LA QUEUE DU CHIEN D'ALCIBIADE

(1830)

« Athéniens ! Athéniens ! que ne plût-il aux Dieux que vos mères fussent un peu moins sages, vous ne seriez pas tant les enfants de vos pères ! » Et l'homme qui parlait ainsi s'éloigna en jetant un regard de mépris sur la foule qui lui avait intercepté le passage ; et les plus sots d'entre la foule haussèrent les épaules, comme ils font toujours quand ils n'ont pas une sottise toute prête pour répondre aux arguments de la sagesse.

Sitôt qu'ils furent bien certains qu'il n'y avait plus au milieu d'eux que de soi-disant savants, ils recommencèrent à disserter sur l'étrange événement qui les mettait en émoi ; et, quand ils eurent longtemps discuté, pesé, entendu les orateurs de la droite, de la gauche et du centre, quelques-uns décidèrent qu'Alcibiade avait eu tort de couper la queue à son chien ; mais il ne vint à la pensée d'aucun des membres de cet aréopage de se demander pourquoi le chien d'Alcibiade

avait la queue coupée, attendu que les masses sentent et ne réfléchissent pas, ce qui est assez commode pour bien des gens qui manqueraient le but qu'ils se sont proposé d'atteindre si chacun s'avisait de remonter à la cause pour juger certains effets.

Et, tandis qu'ils discutaient encore s'ils devaient adopter la mode imaginée par Alcibiade, et que les bonnes femmes laissaient brûler le dîner de leurs maris pour aller s'entretenir avec leurs voisines de cette innovation, et que la foule d'abord réunie ne formait plus que de petits groupes, le sage passa une seconde fois sur la place. Il sortait alors de l'assemblée des magistrats où l'on venait de discuter en secret sur la paix et sur la guerre, et se contenta de sourire de pitié en répétant au peuple : « Athéniens ! Athéniens ! souvenez-vous de la queue du chien d'Alcibiade !

« Athéniens ! Athéniens ! deux mille ans sont passés, et vous n'êtes pas plus sages. On ne vous y prendrait plus, dites-vous, avec la queue d'un chien coupée. Le renard a plus d'une ruse, le pêcheur se sert à la fois de la ligne et du filet. On ne vous trompe pas, Athéniens ! c'est vous qui voulez être trompés.

« On vous parle d'un fantôme, vous l'avez tous vu, et, tandis que chacun de vous s'arme

pour aller le combattre, on peut aisément s'emparer de vos maisons désertes, de vos biens abandonnés. Un jouet d'enfant d'une forme singulière sert de texte à vos conversations pendant des semaines entières, et vous perdez à le considérer le temps que vous devriez employer à défendre vos intérêts, à augmenter votre fortune, à veiller au bonheur de vos concitoyens; et, tandis que vous négligez ces devoirs sacrés, l'intrigue ambitieuse poursuit sa marche, et vous ne la voyez arriver que lorsqu'elle passe sur votre corps pour atteindre le but qu'elle a marqué.

« Athéniens ! Athéniens ! souvenez-vous de la queue du chien d'Alcibiade ! et ne ressemblez plus à cet homme qui, ayant reçu une lumière pour se guider dans un passage obscur, s'amusa si longtemps à examiner la forme et les ornements du flambeau que la lumière s'éteignit et força l'homme, qui n'avait pas su en profiter pour s'avancer, à retourner sur ses pas.

« Mais, Athéniens, je perds mon temps à prêcher. Puissent vos mères devenir moins sages, pour que vous ne soyez pas tant les enfants de vos pères ! »

PHRYNÉ

(1830)

Ce n'est pas, disait le philosophe Anaxagore, que je m'en inquiète beaucoup pour ma part, mais pourtant je serais bien aise de savoir comment il se fait que les femmes, que la bonne nature a faites d'humeurs si différentes, se rencontrent toutes sur un point : je veux dire le tendre penchant qu'elles ont à écouter les vœux d'un animal aussi sot que l'homme; et je voudrais bien savoir comment il se fait qu'une femme tendre, une femme froide, une femme orgueilleuse, se ressemblent si fort quand il s'agit d'amour.

— Je vous l'apprendrai, si vous le désirez tant, lui dit une femme qui passait.

— Seriez-vous, par hasard, la grande prêtresse de Cérès ?

— Mieux que cela, Seigneur, je suis une femme, j'ai beaucoup vécu et je sais les rapports des choses.

— Dites-moi donc, répondit le philosophe,

qu'est-ce qu'un homme cherche quand il passe sans rien dire à côté d'une femme ?

— Ce qu'il cherche, c'est une bonne femme; et voilà pourquoi il ne s'arrête pas à toutes celles qu'il rencontre. »

La réponse surprit le philosophe ; il s'arrêta, et, comme il faut être à son aise pour causer, ils s'assirent tous les deux dans un endroit charmant et romantique, comme on en trouve tant chez Victor Hugo : il y avait des fleurs, de l'ombre, des oiseaux, de la solitude ; en un mot, c'était une pelouse faite exprès pour y conter des histoires, voire même pour en commencer ; mais ce n'était pas de cela qu'il s'agissait.

C'était le moment ou jamais, pour le philosophe, de regarder à quelle femme il avait affaire. C'était une grande femme, à l'air modeste et sentimental ; ce n'était pas la plus belle des femmes, mais on voyait encore qu'elle l'avait été, ce qui est toujours un motif d'intérêt.

« Quel est votre caractère ? reprit Anaxagore.

— Je suis tendre et sensible.

— Vous avez donc été bien sage?

— J'ai beaucoup aimé !

— Par Jupiter ! vous avez raison : aimer, voilà la sagesse d'une femme. Mais dites-moi, je vous prie, un mot de vos aventures. »

Il paraît que la demande ne déplut pas. Une femme aime à parler; parler d'elle est un second point bien intéressant, et une femme a toujours tant à dire sur ce chapitre-là !

« Je naquis, dit-elle, dans un petit bourg de la Grèce; je n'avais rien, mais j'étais belle, j'étais tendre, et je me mis à aller dans les rues d'Athènes, pour jouer de la flûte aux banquets de nos jeunes citoyens.

« A peine m'eut-on entendue que chacun admira ma beauté ; et je me souviens encore qu'un soir il s'en fallut de bien peu qu'Alcibiade ne me demandât l'hospitalité.

« Mais ce n'était pas Alcibiade qui devait avoir les prémices de mon cœur; ce fut un soldat jeune et beau, que je vois, que je me rappelle encore. Je l'aimai de toute mon âme, je le suivis partout où les guerres de la république l'appelèrent. Il périt dans une des dernières batailles d'Alexandre, et dans les bras d'un officier de Darius je le pleurais encore.

« Démétrius, un prince jeune, beau, puissant, idolâtré par l'Asie entière, tomba à mes pieds, moi qui avais été l'esclave d'un soldat. Je l'aimai, celui-là, sans le dire; il m'aimait sans oser me parler de son amour.

« Je me souviens encore qu'un jour, au plus

fort de sa tendresse, je parvins à le renvoyer désespéré.

— Oh! oh! dit le philosophe, je suis en vérité surpris... D'après le portrait de Démétrius... Je ne m'attendais pas à le voir si... Il devait savoir...

— Hélas! c'est bien ce que je voulais lui faire comprendre; mais Démétrius mourut à l'instant où j'allais l'aimer plus que jamais.

— Et vous repentez-vous de votre excès de tendresse, aujourd'hui que...

— Pourquoi m'en repentir? J'ai eu beaucoup d'amants, j'en ai abandonné beaucoup, et j'ai été heureuse comme un grand prêtre; j'ai été tout ce qu'une femme peut être, excepté sage, constante et fidèle. De quoi me plaignez-vous?

— Sans doute, reprit Anaxagore; mais permettez-moi quelques questions. Quel est le plus sûr moyen d'attaquer la vertu d'une femme, quand elle en a?

— C'est de voir un honnête homme souffrir pour elle, quand elle-même ne souffre pas pour un autre.

— Quel est le plus grand motif de haine que puisse avoir une femme contre un homme?

— Quand il n'a pas tenu ce qu'il a promis; ou qu'il se vante de ce qu'il n'a pas fait.

— Comment d'ordinaire l'amour s'évanouit-il?

— Trop d'amour dans l'homme fatigue; trop de froideur dans la femme rebute.

— Quelles sont les choses dont on a toujours moins qu'on ne croit en avoir?

— Les amis, l'autorité, notre mérite, et l'amour d'une femme. »

LAÏS

(1830)

Anaxagore avait quitté Phryné, et méditait à part soi ce qu'elle lui avait raconté, et les effets dont son naturel tendre avait été la cause, quand il rencontra, sur le gazon qu'il foulait, une autre femme étendue dans l'attitude de la paresse et de l'insouciance.

Elle le regarda avec des yeux très indifférents. Ses regards n'appelaient personne, mais ne défendaient pas d'approcher.

Il s'approcha donc :

« Madame, dit-il, comme Hippolyte de Racine.

— Monsieur, répondit la dame.

— Je craignais que vous ne fussiez incommodée.

— Bien obligée. » Et voilà tout ce qu'elle répondit. Chez les femmes, c'est presque toujours un

moyen de se faire adresser la parole que de ne rien dire.

Anaxagore se mit à penser qu'il fallait piquer tant soit peu la dame pour en tirer quelque chose.

« Seriez-vous fâchée, Madame, si je passais mon chemin sans rien dire?

— Nullement, Seigneur!

— Et si je m'asseyais à vos côtés?

— Pas davantage.

— Et si...

— Encore moins.

— Que voulez-vous donc que je fasse?

— Ce qu'il vous plaira.

— Vous ignorez sans doute qui je suis?

— Empereur, philosophe, prêtre, soldat, que m'importe? Un homme est un homme, et voilà tout.

— Par Hercule! mais de quel caractère êtes-vous donc?

— Je n'ai jamais connu ce qu'on appelle sensibilité, dit la dame en question. Beaucoup d'esprit, une tête charmante, une famille pauvre, la maison de mon père en proie aux flammes, quinze ans, un pied nu, le sein à moitié découvert, me chauffant à l'incendie qui dévorait la maison paternelle: voilà comment j'entrai dans le monde.

« Une rivière fut le premier obstacle que je rencontrai, un pêcheur que je trouvai sur le rivage me passa dans sa barque. Il me parla d'amour, je n'y compris rien d'abord; quand je sus ce qu'il voulait, je trouvai que c'était tout simple.

« En sortant de la barque, je fus à la cour du roi Pyrrhus. On disait qu'il s'était dégagé des sens, comme un vin généreux se dépouille de la lie.

« Je parlai au roi de mon pêcheur et de bien d'autres qui m'avaient levé les obstacles de la route.

« Il me parla aussi de ce que les hommes appellent amour. « C'est un mets, lui répondis-je, que « je ne donne à mes amis que quand ils en ont « fantaisie : j'abandonne les restes aux goujats. »

« A la fin des guerres de Pyrrhus contre les Romains, je passai par l'île de Vénus, où je rougis de la vie brutale et matérielle qu'on y mène.

« Cependant l'envie m'y prit de sentir enfin ce que c'était que l'amour, et j'allai trouver Diogène. C'était un homme qui ne ressemblait pas aux autres, et il me plut quelque temps. Lui et Aristippe occupèrent un moment mes loisirs, et, quoi qu'en dise ce dernier, il ne m'a pas plus possédée que je ne l'ai possédé lui-même.

« Vous savez mon histoire avec Xénocrate. Je fus mortifiée, je l'avoue : jamais statue pareille ne fut mise en présence d'un être animé; mais ce qui vous donnera une idée de ma philosophie, c'est que je me consolai de l'affront.

— Voilà donc où vous a menée votre froideur, reprit le philosophe. Vous avez été, à tout prendre, plus coquette, plus infidèle, plus criminelle que Phryné, et vous n'avez pas été heureuse comme elle. Mais, je vous prie, laissez-moi vous interroger.

« Qu'est-ce qui fait le bonheur des femmes?

— Une belle tunique, du crédit, des bracelets, de la beauté, de la liberté, et du carmin de Corinthe.

— Que faut-il pour fixer celle qu'on aime?

— L'oublier trois fois le jour : une femme est plus sensible à l'oubli d'un homme qu'à ses soins.

— Que faire quand on soupçonne la vertu d'une femme?

— Lui cacher ses soupçons comme on cacherait sa propre infamie: sans cela, elle ne se corrigera jamais.

— Quelle différence existe-t-il entre un homme amoureux et un philosophe?

— Le philosophe deviendra amoureux dès

qu'une femme voudra s'en donner la peine. Elle ne fera jamais un philosophe.

— Comment rendre une femme sage ?

— En lui faisant labourer la terre ou puiser de l'eau. »

TIMON

(1830)

I

Je m'appelle Timon, me répondit-il, et je m'intéresse si fort à vous que je voudrais vous voir au fond de la rivière ou prêt à boire la ciguë. »

Comme on pense bien, la réponse me surprit. Il y avait dans la physionomie de cet homme un mélange singulier d'ironie amère et d'insouciance qui ôtait toute idée de folie; d'ailleurs, il suffisait de l'entendre parler pour être convaincu qu'il y avait dans sa tête plus de sens et de raison qu'il n'y en a dans toutes les académies possibles, à commencer par l'académie de Quimper-Corentin et à finir par celle de Lyon.

« Oui, reprit mon homme, je suis Timon. Il y a bientôt deux mille ans que je riais à la barbe des Athéniens de ce qu'ils appelaient leurs beaux-arts, leurs orateurs, leurs poètes. Je ne fis qu'une

faute, ce fut d'abattre mon poirier, auquel ils venaient se pendre : j'aurais dû l'entretenir avec une sollicitude toute paternelle. Mais enfin je veux le replanter, et, si vous voulez, vous en ferez l'essai, le premier. »

Là-dessus, Timon me quitta, et je pus, en le suivant dans sa course, remarquer comment il y avait en effet chez lui une haine concentrée, immortelle, pour l'animal à deux pieds et sans plumes qu'on appelle un homme, et dont Diogène pendant quarante ans de sa vie avait fait une si véritable, une si complète parodie.

« Courage, Athéniens ! s'écriait Timon, voilà de hautes maisons qui vont crouler, d'épais bourbiers qui engendreront la peste, des chars rapides qui vous écraseront, des soldats armés qui vous fustigeront. Courage, enfants de Minerve, entrez sans peur dans ces rues infectes et étroites, parez-vous comme des femmes, allez mendier de taverne en taverne votre repas de la journée, embrassez-vous comme on embrasse une prostituée, faites des serments comme un homme de théâtre. Courage ! en allant du même pas, vous irez tous au néant qui vous est préparé. »

Et le philosophe marchait toujours. Je le vis s'arrêter avec complaisance devant les cuisines d'un grand seigneur. C'était un tel amas de vian-

des, d'épices, de drogueries, que Timon ne pouvait en croire ses yeux.

Ses yeux cependant brillaient de plaisir et de joie. Mais, quand on lui dit à quels hommes était destiné ce repas meurtrier et à quel prix ces hommes avaient acheté le droit de s'asseoir à cette table, Timon, transporté de joie, s'écria :

« O fils de Cadmus, c'en est fait de vous, vous qui vendez votre conscience et qui trahissez les habitants de l'Attique pour un festin de mort, qui ferait horreur au moins digne partisan de Pythagore ! »

Plus bas, je vis le misanthrope arrêté devant une boutique brillante et dans le silence de l'admiration.

Il lut avec une attention sans égale des noms barbares qui tous pouvaient se traduire par *poison*, et, quand on lui expliqua que le marchand qui débitait ses drogues avait une patente de la république, peu s'en fallut qu'il ne reculât d'un pas, effrayé des progrès de sa philosophie, qui avait à peine deux mille ans d'existence.

« Je vois, se disait-il, qu'il n'est rien qu'on ne puisse attendre du temps et de la persévérance. Voilà des femmes nues qui suivent à la fin les maximes de Diogène ; voilà des philosophes qui radotent comme Platon ; voilà des orateurs qui

entassent coup sur coup toutes les argumentations de nos sophistes. O peuple en délire ! le voilà qui a adopté tout ce qu'il dédaignait jadis ; le voilà comme un peuple de Béotie, sans imagination, sans goût, sans grâce, sans pudeur, mesquin dans ses mouvements, rauque dans son langage, égoïste dans sa conduite, peuple ennuyé autant qu'ennuyeux, occupé au jour le jour de comédiens, de parures, de supplice, de livres insipides, d'argent, d'ambition ; peuple courtisan qui n'a pas une pensée forte, une pensée à lui ; peuple imbécile, sans énergie pour faire le bien, sans énergie pour faire le mal, amusé avec de petits livres, de petites passions, de petits génies ; sot ramas d'impuretés et d'impudence, pour qui il faudrait inventer le mépris s'il n'existait pas ; peuple que je hais plus que jamais, le voilà enfin arrivé au dernier degré de l'abaissement et de la corruption.

« Je replanterai mon poirier », s'écria Timon après un moment de réflexion.

II

« Athéniens ! j'ai replanté mon poirier ; que les plus sages parmi vous se hâtent : car, si j'en juge par toutes les misères, toutes les infamies,

toutes les sottises qui vous assiègent, il n'en est pas un qui ne doive se faire justice à lui-même, à défaut de nos lois qui sont muettes. »

A ce discours, grande rumeur parmi les Athéniens. C'était une hésitation comme celle qui s'élève dans l'âme d'un honnête bourgeois qui lit le *Constitutionnel* après la *Gazette*. Et d'ailleurs, le discours était assez nouveau pour qu'il fît plus d'impression que mille discours que l'éloquence française enfante chaque jour avec tant de prolixité et si peu de fatigue.

« Parbleu, s'écria un crocheteur, je voudrais bien voir attaché à ce poirier l'animal qui m'a fait transporter l'autre jour ses œuvres complètes et qui voulait me donner son portrait en payement. C'est pitié qu'un homme tout seul perde tant de bon papier à faire de si gros livres, qu'il m'a fallu reporter au magasin où je les avais pris, sans que personne ait voulu en acheter un seul. Pour ma part, je voudrais voir pendus à l'arbre de cet honnête homme tous ces inutiles qui vivent à rien faire et qui ne portent pas cinq cents.

— Il faut convenir, disait tout bas un petit homme à voix flûtée, que mon chef d'emploi ferait là une bonne figure, si la corde ne cassait pas. Il y a si longtemps que le gaillard chante faux et qu'il est mieux payé que moi, que j'assisterais

volontiers à son dernier refrain. Mais vous verrez qu'il ne viendra là que de pauvres comédiens criblés de dettes, qui seront bien aises de n'avoir pas de corde à payer.

— C'est pourtant une belle invention, reprit un autre interlocuteur à face bouffie, et j'espère avant peu y voir proprement accrochés les méchants journalistes qui ont osé dire que j'étais ridicule et guindé. Fasse le Ciel qu'ils y viennent, et je serai le premier et le plus gros farceur de la ville.

— Il est de fait, reprenait un jeune homme, que j'y voudrais voir, pendant une heure ou deux, le malencontreux auteur de la tragédie nouvelle qui m'a tant endormi avant-hier.

— Quel dommage, murmurait une jeune et jolie femme, que mon mari soit en Suisse ! il aurait pu entendre le discours de ce digne homme.

— Par saint Ferdinand! s'écria un homme à long capuchon, m'est avis que le drôle va sur les brisées de notre sainte inquisition, et qu'il serait à propos de le brûler à petit feu avec son poirier. »

Tels étaient à peu près les discours qui se tenaient hautement autour de l'arbre replanté par Timon. Dieu seul peut savoir ce que se dit tout bas chaque individu de l'assemblée; Dieu seul

sait combien de neveux adressèrent *in petto* leurs prières pour voir leur oncle suspendu au poirier ; combien de maris se mirent à sourire en songeant qu'ils y verraient leurs moitiés ; combien d'académiciens en herbe y placèrent en idée un des trente-huit immortels. Dieu sait cela ! Pour nous, nous ne rapportons que ce qui a frappé nos sens.

Cependant personne ne se présentait, et les cordes sonores agitées par le vent semblaient vainement implorer une pâture au nœud coulant. Timon était furieux.

« Race dégénérée, cria-t-il, vous verrez que parmi tant de mauvais poètes, tant de plats auteurs, tant de calomniateurs à la page, tant de grands hommes à la journée, tant d'artistes à la glace, tant de faquins en litière, tant de grands seigneurs meurt-de-faim, tant de parvenus ennuyés, tant d'acteurs sifflés, tant de banquiers ruinés, tant de coquettes surannées, il ne s'en trouvera pas un qui veuille au moins mourir en honnête homme et se dérober ainsi à l'infamie qui le presse de toutes parts. »

Pourtant, à force d'attendre, quatre pauvres diables se présentèrent, mais de si mauvaise grâce que Timon, qui d'ailleurs était piqué au vif, les refusa net.

Il voulut pourtant savoir pour quelles causes, seuls entre tous, ils venaient solliciter l'honneur de figurer entre les fruits de son poirier. L'un était un abonné de *l'Aristarque* qui, à force de voir les choses en noir, avait fini par ne vouloir pas en voir davantage; l'autre, sans songer que Bruxelles était sur la carte, voulait éviter le premier du mois; le troisième venait expier par la corde les fautes de sa trop sensible moitié; le quatrième enfin s'accusait d'avoir fait un livre dont le premier chapitre se passe à la Grève et le dernier chez le bourreau.

« N'est-ce que cela? dit Timon, allez, bonnes gens, vivez en paix, il n'y a pas de quoi être pendu. » Puis, se parlant à lui-même :

« Peuple dégénéré! dit-il, il n'y a parmi lui que quatre innocents, et ce sont les seuls qui se présentent. »

Depuis lors, je perdis Timon de vue, et ce ne fut que longtemps après que je le retrouvai dans l'antichambre d'un ministre, où il vivait au jour le jour, jouissant à sa manière de toutes les angoisses des mortels.

LE CHEVAL DE CALIGULA

(1830)

Le préfet du prétoire apporta dès le matin un picotin d'avoine dorée au sublime coursier du sublime empereur, et quatre officiers du palais étendirent, au lieu de litière, des tapis de Perse foulés naguère par la reine Cléopâtre et ses amants.

Quand le noble cheval eut fini son repas du matin, la foule des courtisans et des flatteurs fut admise à lui présenter ses respectueux hommages. Ce fut à qui toucherait de plus près le crottin impérial. Pontifes, édiles, préteurs, chacun vint à son tour adorer ce favori d'un nouveau genre ; bien plus, le consul lui-même, précédé de ses licteurs, ôta de sa poitrine avilie les insignes de son pouvoir pour en revêtir le poitrail du cheval de l'empereur.

A tous ces hommages, le coursier ne répondait que par de grands coups de tête et des ruades

sans fin, qui faisaient tressaillir la cour romaine d'admiration et de plaisir.

A ces empressements des citoyens succédèrent les salutations des femmes. Ces belles Romaines, dont parle Tacite avec un regret républicain, vêtues de longues robes et la tête couronnée de fleurs, vinrent flatter de leurs blanches mains la noire crinière du favori. Elles avaient pour lui le doux sourire, les agaceries piquantes, voire même l'incarnat modeste de la pudeur; en un mot, tout ce qu'elles auraient senti en présence du maître, elles le sentaient en présence du cheval.

C'étaient pourtant les descendantes de tant de Cornélies dont les noms sacrés se sont associés avec tant de gloire à tous les succès de la liberté italienne, à toutes les douleurs de la patrie romaine.

Mais le coursier jeta sur ces femmes ce regard douteux, moitié indigné, moitié charmé, que Suétone, complaisant narrateur de leurs forfaits, a jeté sur les vies des douze Césars. Elles passèrent donc pour saluer à son tour le portier du palais, et elles furent remplacées par les poètes de la ville éternelle, par les hommes qui avaient succédé à Virgile, Horace et Varius; ils venaient chanter des odes en l'honneur du quadrupède.

En si peu de temps, l'ode romaine, du palais

des Césars, était tombée dans l'écurie ; des campagnes de Tibur ou de Tivoli émaillées de fleurs, où elle errait en liberté sous le patronage de Mécène, elle était venue se prostituer sur la litière du cheval de Caligula.

Tel était en effet le rendez-vous des poètes du temps. Aux poètes affamés et courant après la sportule succéda le maître d'hôtel du palais. C'était un maître d'hôtel comme les nôtres : un gros gaillard, fleuri, grave, important, au sourire mystérieux ; un homme qui avait dix mille esclaves dans la Campanie, et qui venait savoir quels sénateurs le cheval de Caligula admettait à sa table pour son repas du soir.

Alors, par un signe de tête, furent désignés à ce repas Corvinus, Messala, le dernier descendant des Scipions, le petit-fils de Fabius Maximus, le comédien Publicius, la courtisane Normana, la maîtresse de Catulle, Némésis, et plusieurs grandes dames romaines que le sort voulait favoriser.

Aussitôt plusieurs esclaves coururent après ces nobles seigneurs, et publiquement, dans le Forum, au milieu des jardins de Salluste, en présence de tant de statues de grands hommes qui faisaient comme un second peuple dans la ville romaine, ils leur annoncèrent que le cheval de Caligula les invitait à souper. Les invités étaient près de verser

des larmes. L'ordre des chevaliers surtout fut ému en apprenant que pas un d'eux n'avait été jugé digne d'un tel honneur.

Et le soir, quand, délivré de ces honneurs et de ces convives, le malheureux coursier ne songeait plus qu'à se livrer aux douceurs du repos, et comme il allait s'endormir au pas cadencé de la garde prétorienne qui veille autour de sa personne sacrée, il eut encore à écouter les pétitions de la noblesse romaine.

L'un demandait un emploi dans les gabelles, l'autre la ferme des jeux publics; celui-ci proposait sa liberté à vendre; plusieurs femmes de patriciens demandaient à être inscrites sur le registre des courtisanes pour ne pas payer l'amende imposée à l'adultère.

Voilà l'histoire!

Changez le titre; mettez, par exemple, à la place du *Cheval de Caligula*, *le Petit Chien de Mme Delavau*, et vous comprendrez, bons Parisiens, que le monde des flatteurs n'a changé que d'animal.



BOUTADES

HUMORISTIQUES

LES TÊTES A PERRUQUES

(1830)

Depuis deux heures, la devanture de ma boutique laisse voir les faux tours, les faux toupets et les cosmétiques offerts aux curieux; depuis deux heures, le vent agite les trois plats à barbe en fer-blanc qui me servent d'enseigne, et pas un chaland!

Allons, allons, Figaro, le métier baisse! Je tremble chaque jour que des importations nouvelles de capucins ne remettent à la mode les barbes longues; alors, adieu mes rasoirs, adieu ma savonnette! En attendant, donnons un coup d'époussetoir à mes têtes à perruques.

En avant, noble morceau de chêne que la poussière couvre depuis longtemps ! Tudieu ! quelle grimace tu fais là ! Qui dirait, en te voyant, que tu fus ébauché par un pauvre diable de sculpteur pour représenter un archange ? Et moi qui me suis avisé d'ajouter sous ton nez légèrement camard une paire de moustaches commandées par un artificier du Trocadéro auquel il ne manquait plus que cela pour avoir l'air brave ! Un coup d'époussetoir, pauvre petit chérubin, et va dormir dans le fond de cette armoire.

Oh ! oh ! quel chef pointu ! Dieu me pardonne, il semble que l'on ait voulu figurer sur son crâne toutes les divisions du système du docteur Gall.

Voici la bosse du vol, celle de la dissimulation ; j'y cherche en vain celle de l'esprit ! Voilà pourtant une tête que toutes les commères du coin appellent une tête de singe, et qu'un commis destitué ne peut regarder sans s'écrier : « C'est le patron tout craché ! »

Essayons-lui cette perruque à la Sully : comme ça jure ! et cette autre à la Scapin : elle est faite à sa mesure.

Qui que tu sois, tête de je ne sais qui........, va pourrir dans un coin. Un de ces jours, si le bois est cher, je pourrais bien te faire servir de bûche.

Comme celle-ci est légère ! Ne dirait-on pas la

tête de quelque académicien? Parbleu! il me vient une singulière idée : un habit avec des broderies vert d'épinards, bien rembourré en forme de mannequin, et cette tête poudrée à blanc assujettie sur le collet, voilà un homme tout fait pour M. Auger. Je le lui garantis trente ans : cela vaut la peine d'y penser.

Je m'incline devant toi, tête par excellence, tête qui, toute tête de bois que tu es, vaux encore celle de tels et tels gens d'esprit, ou soi-disant tels, qui paraissent si sots.

Tu n'es pas aussi verte que celle de M. Anc..., aussi large que celle de M. de J...; mais tu as eu l'honneur de servir de forme à la perruque de Voltaire; quand elle quittait le chef de cet homme comme on n'en fait plus, c'est sur toi qu'elle venait se reposer, cette perruque moins perruque qu'on ne le pense, chaude encore des inspirations du grand homme.

Viens, noble tête, viens te dérober aux regards scrutateurs de certains fanatiques qui brûlent les écrits de celui qu'ils enragent de n'avoir pas pu brûler vif : peut-être bien qu'ils te brûleraient aussi.

Sortez du néant pour y rentrer bientôt, vous autres, têtes vulgaires, têtes sans nom, ignobles moules à tours postiches.

Qu'avez-vous fait pour mériter de rester au

jour? Ah! si M. Victor Hugo était là pour vous faire parler, lui qui s'y entend si bien, peut-être m'apprendriez-vous quelques histoires scandaleuses; peut-être quelques-unes d'entre vous ont-elles servi d'idoles, peut-être ne sont-elles que des bûches dégrossies.

Allez, je vous condamne à servir de formes aux perruques de l'Institut.

INGRATITUDE

(1827)

Mortalia pectora.

Je ne prétends pas admettre pour vraies toutes les anecdotes qui ont circulé sur Napoléon. Toutefois, il ne serait pas étonnant que la bonne fortune fermât l'oreille à la mémoire du cœur. On dit qu'aux premiers jours de sa puissance, un malheureux aubergiste, chez lequel le héros de l'Italie avait usé d'un large crédit lorsque les temps étaient encore gros de sa future destinée, se présenta devant lui tout à coup, détailla sa misère, montra ses haillons, et rappela au maître de la France l'accueil hospitalier qu'il avait eu jadis à sa table.

Quelques mots à demi balbutiés, un ton brusque, des promesses qui n'eurent aucun effet, furent, m'assure-t-on, le prix de sa témérité.

En admettant la vérité de cette anecdote, qui n'est peut-être qu'un conte aristocratique, ce ne

serait pas la première fois qu'un si scandaleux oubli aurait pris racine dans le cœur de l'homme, me répondit un vieil ami ; le monde est vieux de semblables traits.

Vous savez que je suis un riche fermier de l'Orléanais. A l'époque des dernières élections, le candidat de l'endroit vint me voir et accepta mon dîner : il trouva que mon gros bon sens pouvait diriger son esprit, peu exercé dans les travaux parlementaires. Nous parlâmes de la nécessité des écoles d'enseignement mutuel, et il prit des notes ; de la nécessité d'agrandir, par la reconnaissance des colonies espagnoles, les voies du commerce, et il prit des notes ; il en prit encore sur des renseignements dont je lui fis part, sur l'envahissement progressif de nos libertés par des corporations jésuitiques.

Je me séparai de lui, l'enthousiasme dans le cœur, la reconnaissance sur les lèvres et des larmes de joie dans les yeux. Je le revis plusieurs fois, toujours dans les mêmes sentiments. Grâce aux voix nombreuses dont je disposais, il fut élu à une certaine majorité.

Je fis des efforts inutiles pour le revoir avant son départ. Il partit, et le journal ne m'offrit, en regard de son nom, que des dénis de conscience et une indifférence complète de ses premiers ser-

ments, poussés jusqu'au fanatisme que montre toujours un apostat.

Je suis venu à Paris, non pas pour lui, Dieu m'en garde : nous nous sommes rencontrés maintes fois chez Grignon, et mon chaud libéral ne me reconnut jamais.

« Il vous reste la probité qui n'a jamais de repentir, reprit un homme à figure basanée, dont les traits étaient sombres et les habits misérables : pardon si j'ai osé m'arrêter près de vous et vous écouter.

« Ma conduite en ce moment et ma figure sont d'un mouchard, mais je ne suis qu'un forçat libéré. La société m'avait justement puni. Mon âme, quoique pétrie de fange; connut et pratiqua d'honnêtes devoirs et des penchants vertueux; mais, renfermé dans ma sphère, je n'ai pu les manifester que sur des êtres de mon espèce : ils en avaient peut-être plus d'énergie, car tout est désordonné, terrible dans la civilisation. »

Je voulus faire un ami de celui qui fut mon compagnon. Vin, plaisirs, argent, débauches, je lui fis partager tout, et, lorsque la porte du bagne s'ouvrit pour lui, mes conseils lui firent avoir un emploi, qui, obscur d'abord, le rendit par la suite plus important.

Il chercha l'éclat, qu'il devait éviter, parvint à la fortune et m'oublia.

Je lui écrivis : prières, menaces, désespoir, tout fut inutile ; je fus mieux surveillé seulement.

Enfin le temps brisa ma chaîne. J'ai voulu le revoir ; il m'a remis à peine, et m'a ordonné de m'éloigner ; j'ai voulu le voir seul à seul : impossible !

Il ne me reste plus qu'à le craindre.

LES RUINES

(1827)

« Suivez-moi, dit mon guide, nous avons encore beaucoup de monuments à voir. »

Alors il me fit traverser au milieu d'une longue suite de colonnes, debout encore depuis plusieurs siècles, et sur lesquelles le temps semblait craindre de poser sa main dévastatrice. Le nom d'un législateur ou d'un magistrat célèbre était gravé sur chacune de ces colonnes ; une foule innombrable de tous les peuples de la terre les entouraient diversement groupés ; les uns, couverts d'un costume sévère, expliquaient à une jeunesse studieuse, qui se pressait autour d'eux, les lois et les arrêts inscrits au-dessous du nom de ces illustres magistrats.

Des familles entières, agenouillées devant ces monuments élevés par la reconnaissance publique, semblaient leur adresser des actions de grâces ; d'autres imploraient leur appui ; enfin l'aspect de

ces marbres inspirait à tous un sentiment de respect et de vénération.

Mon guide se découvrait en passant devant chaque colonne, et ajoutait, en m'apprenant le nom de l'homme célèbre pour lequel elle fut érigée :

« C'est à lui qu'on doit l'abolition d'une loi barbare. Celui-ci a, par un arrêt immortel, délivré sa patrie du fléau qui pesait sur elle. Celui-là consacra sa vie à la défense de l'opprimé, a souvent fait rendre l'honneur à la famille d'un innocent injustement condamné. »

Il parlait ainsi lorsque nous arrivâmes près d'un petit obélisque à demi ruiné, et qui semblait cependant construit depuis peu d'années.

On n'y lisait aucun nom ; la pierre sur laquelle il avait été gravé gisait au pied de cette colonne.

J'arrêtai mon guide, qui tournait son regard d'un autre côté en passant devant elle.

« N'avez-vous rien à m'apprendre sur celui-ci ? Peut-être le nom de ce personnage illustre se perd dans la nuit des siècles ?

— Non, me répondit-il ; naguère encore, on le prononçait ici avec enthousiasme ; son monument semblait impérissable ; nous le montrions avec orgueil au voyageur qui venait visiter ces marbres antiques ; mais ce que la faux du temps n'a pu

faire sur ces vieilles colonnes, un bout de cordon l'a fait pour cet obélisque. »

J'allais interroger mon guide sur ce singulier événement quand nous vîmes paraître un homme âgé de près de quarante ans, chamarré des insignes de plusieurs ordres ; il paraissait, à son costume, occuper un poste élevé dans la magistrature. Sous son bras était un rouleau de papier sur lequel on lisait : *réquisitoire*. Le chagrin semblait avoir sillonné son visage ; une rougeur subite colora son front à l'aspect de cette colonne dégradée ; je crus voir des larmes rouler dans ses yeux.

« Quel est cet homme ? » demandai-je à mon *cicerone*. Celui-ci, sans me répondre, me présenta la pierre où était écrit le nom qui appartenait à l'obélisque ruiné.

NE VOUS RETOURNEZ PAS

(1831)

J'aperçus, il y a quelque temps, au Luxembourg, un de mes anciens amis, homme probe, mais sévère : inexorable pour lui-même, il se croyait le droit de l'être pour les autres.

Ceux qui redoutaient son âpre franchise l'appelaient méchant ; l'hypocrite, le fripon, trouvaient en lui un inflexible ennemi : doué d'un sens droit, d'une raison profonde, rarement il s'était trompé sur les hommes. A travers les doctrines de 89, il avait vu les crimes de la Révolution, l'asservissement sous la gloire de Napoléon ; en 1814, il avait prédit les fautes de 1815. A cette époque aussi, il pressentit le retour des Jésuites : il avait observé les premiers mouvements de l'hydre.

J'aimais le rigorisme de cet homme vertueux ; sombre comme La Rochefoucauld, pittoresque comme Montaigne, ses idées étaient toujours originales.

Je l'abordai. « Eh bien ! mon vieil humoriste,

lui dis-je, à quoi songez-vous ainsi solitaire? — A rien, me répondit-il; j'ai eu si souvent les hommes et leurs actions devant les yeux que je m'estime heureux de les pouvoir oublier un instant.

— Eh ! laissez les hommes ! Pour mauvais qu'ils sont, encore ne le sont-ils pas si absolument que l'on n'en rencontre quelques-uns qui honorent la vertu...

— Quels temps, hélas! que ceux où l'on fait bruit de l'honnêteté de quelques-uns ! Soyez donc fiers de vos distinctions, quand ce sont elles qui accusent le vice; de vos contrastes, quand ce sont eux qui prouvent le mal ! Pour une épouse fidèle, que de femmes parjures! pour un fonctionnaire incorruptible, que de misérables qui se vendent! pour un savant modeste, que de savants qui se grattent! pour un vrai dévot, que de tartufes! pour un homme d'honneur, que de faquins ! Oh ! l'indignation me transporte lorsque je vois tant d'iniquités ! et Timon avait raison de haïr le genre humain ! Encore s'ils naissaient vicieux, si, comme des animaux, les hommes obéissaient à un impérieux besoin,... à un tyrannique instinct, je leur pardonnerais !... Mais non ! ils naissent tous avec le germe du bien, et ils se hâtent de l'étouffer; tous, en faisant le mal, savent qu'ils font le mal !... »

Je l'interrompis : « La douceur de Fénelon a

gagné plus de cœurs à la vertu que les foudres de Bossuet : loin de les décourager, plaignons plutôt les hommes. L'éducation est une seconde nature; elle ajoute plus que des mœurs aux penchants naturels; elle fait des caractères; elle donne des vices; je pense que chacun de nous cherche la vérité avec bonne foi; en des chemins différents, par des moyens divers, nous tendons au même but. Arrive qui peut, les plus heureux sont ceux qui ont le fil d'Ariane.

— Erreur ! faiblesse dangereuse ! s'écria-t-il; il ne manque plus aux gens vicieux que d'être lavés du soupçon du vice ! Autant vaudrait le fatalisme pour excuser le crime. N'avons-nous pas assez de la *monomanie*, qui rend à la société ses assassins?... Oui, l'homme se connaît; en vain, par l'hypocrisie de la conduite, par l'éclat des mots, il veut persuader qu'il ignore son avilissement : personne ne le croit.

« Agissez à l'improviste sur ceux que l'opinion condamne, vous les verrez, frappés, surpris, se trahir par un involontaire mouvement. L'exemple viendra justement à l'appui de ce que je soutiens; voici venir l'homme qu'il me faut pour vous convaincre. » Et il me montrait en même temps un général jadis célèbre et naguère trop fameux, qui traversait une allée à quinze pas de nous.

« En vain des mémoires célèbres ont voulu le justifier : l'histoire dira qu'il a trahi... » Puis, feignant de gronder son chien qui aboyait après le noble duc : *Ah! traître!...*

Le duc, épouvanté, doubla le pas et disparut... Je riais, mon Alceste continua :

« Voyez, de ce côté, cet homme qui boit; ne le reconnaissez-vous pas? C'est de lui que disait Bonaparte que, *si quelqu'un le frappait au..., son visage n'en témoignerait rien.* Il a servi et trompé tous les partis; je sais l'épithète qui lui convient. » Et, sous le premier prétexte, il dit à haute voix : *Ah! coquin!* Le prince ne se déconcerta pas autant que le maréchal, mais il perdit visiblement l'équilibre.

D'autres personnages lui fournirent encore de nouveaux exemples. Je pus y voir les visages d'un jésuite, d'un avare, d'un riche, d'un parjure; j'en aurais vu mille autres aussi hideux; mais l'heure de mon dîner était venue, ma ménagère m'allait rendre responsable de sa soupe refroidie. Je quittai mon ami.

Dès lors, je me suis dit plus d'une fois, en philosophant à côté des promeneurs élégants :

« Mes beaux messieurs, si vous êtes ce que vous ne devez point être, ne vous retournez pas. »

L'OMBRE DE VOLTAIRE

(1831)



NFANTS, écoutez-moi. Patientez si je rabâche ; j'ai dix minutes à moi, vous avez tout un siècle devant vous, et je n'ai pas le temps d'être bref.

J'ai toujours aimé les enfants, parce que c'est l'âge de la sincérité, et j'ai toujours aimé la sincérité, quoique je n'aie pas toujours été sincère. Mais, de bonne foi, cela fut-il de ma faute? Quand à vingt ans on m'enferma à la Bastille pour les vers d'un mauvais drôle, et qui pis est d'un mauvais poète, pouvais-je prendre cela pour un avis de parler à cœur ouvert?

Des rimes détestables peuvent renfermer des vérités, et celles-là en renfermaient ; à mes oreilles elles étaient mal dites, elles étaient mal sonnantes aux oreilles du régent : on prit un perroquet pour l'autre, cela se voit tous les jours, et j'allai en cage.

Le mal ne fut pas grand; la France en fut quitte à bon marché. Les charlatans politiques ne font pas toujours de si douces méprises, témoin quand ils arrachent au corps social la bonne dent, croyant tenir la mauvaise!

Vous savez aussi qu'un sot grand seigneur me fit rouer de coups par ses valets, pour lui avoir appris que j'étais le premier de mon nom et lui le dernier du sien.

J'eus de la rancune, et j'eus tort, car le nom de Sully n'avait de célébrité qu'au temps de Henri IV, et, pour une querelle obscure avec un très petit-fils de ce grand homme, je me privai d'un nom illustre qui aurait réchauffé ma *Henriade*, laquelle est diablement froide.

Priez de ma part M. Lamartine de retoucher cela.

Ainsi donc, quand j'arrivai dans le monde, une vérité dont j'étais innocent me jeta dans un cul de basse-fosse; une autre dont j'étais fier pensa me coûter la vie.

En vérité, il faudrait être bien dur pour m'en vouloir, si d'après cela j'ai cru qu'il ne fallait pas toujours dire la vérité.

J'ai, dit-on, flatté Mme de Pompadour. Je l'avoue; c'était une fille de joie de mauvaise maison, d'accord; mais Louis XV a fait pis que moi dans cette

affaire. Que ne choisissait-il ses maîtresses comme Louis XIV? Mme de Montespan ou Mme Dubarry, c'eût été tout un pour moi. Racine a fait pis, et on lui en a dit moins. La Pompadour ne m'a rien donné; faites le compte de Racine et parlons d'autre chose. D'ailleurs, l'*Encyclopédie* avait besoin d'un avocat, et je voulais gagner sa cause.

Je passe à la Révolution, dont je suis accusé, et dont je suis tout aussi bien le père que La Fontaine, Massillon, voire même Bossuet.

Soyez persuadés, mes enfants, que l'immoralité produit plus de scélérats que la métaphysique, et qu'on marche bien mieux à des révolutions par de mauvaises mœurs que par de bons écrits. Le siècle était boiteux, j'en fis la remarque; il broncha, cela devait être, mais je n'y suis pour rien. Si je mens d'un mot, je veux perdre ma part de paradis.

On veut que mon esprit ait tout fait, c'est une injustice envers l'imbécillité de mes contemporains, il faut la faire entrer en ligne de compte. Je produisis moins d'admiration qu'eux de mépris; avant tout, soyons justes.

Cependant, pour ne pas faire trop crier, je veux bien avouer que j'y mis du mien et le plus qu'il me fut possible. Mais n'embrouillons pas la question et entendons-nous.

Si les prêtres et les grands rejettent mon génie,

ils revendiquent mon individu ; s'ils brisent ma plume, ils honorent mon personnage. Suivez bien ceci, je vous prie.

Quels éloges font de moi ceux qui me détestent ? A leur dire, j'avais de l'urbanité et de l'élégance dans les mœurs ; rien ne sentait moins le jacobin et le démagogue que le seigneur de Ferney. J'étais mondain, et non puritain, j'aimais le luxe, l'aisance, la politesse, le faste ; j'ai même fait la réputation de deux papes en en disant du bien, et mon autorité sert encore de bouclier à la gloire de Louis XIV.

Bref, ajoutent mes ennemis, en ma qualité de courtisan délié, de seigneur suzerain et de royaliste du grand siècle, on m'eût pendu à une lanterne.

Voilà, je pense, un beau panégyrique !

Otez donc ce qu'il y a de populaire dans mon talent, et, réduit au reste, je ne suis plus qu'un homme aristocratique de la tête aux pieds. On en convient, est-ce fait ? Oui !

Tirons la conséquence maintenant.

Sachez donc que c'est par ce côté tout aristocratique que j'ai aidé à la révolution, et je le prouve.

J'ai rampé aux pieds d'une prostituée avec tous les courtisans.

J'ai usé du crédit des puissants pour écraser

mes ennemis. Que diable! ma plume suffisait contre Fréron, et je sollicitais une lettre de cachet contre lui! J'usais de mon esprit, j'invoquais l'autorité : il y avait luxe.

J'ai ameuté la canaille contre Jean-Jacques...

Permettez-moi de glisser là-dessus comme sur des charbons ardents.

J'ai... J'ai... Bref, n'est-il pas plus facile d'imiter Voltaire couchant avec la marquise du Châtelet que Voltaire composant le livre de *l'Esprit des nations?*

J'ai donc donné mauvais exemple, et même fait plus de vicieux que de savants, parce que le génie est incommunicable et le vice contagieux.

Que croyez-vous qui ait fait plus rire à Versailles que mon *Scarmantado?* Mon *Candide* sans doute? Non!

Ce fut sans contredit le tour que je jouai à Cramier l'imprimeur, en le faisant veiller sur des épreuves de ma *Henriade,* pour que sa femme veillât avec le duc de Richelieu, et j'en ris encore, quand j'y pense.

J'ai donc contribué à révolter les honnêtes gens et à vicier les âmes faibles, et par là, où mes ennemis me flattent, je dois convenir que je suis un grand drôle.

Mettez bien que je ne badine pas. Que pensez-vous de ce petit raisonnement?

J'en reviens à vous, jeunes gens. Essayez de la vertu. Les temps sont changés; cela peut vous réussir, et je vous le souhaite.

Quant à la littérature, nous ne saurions être d'accord ensemble : je préfère la mienne à la vôtre, c'est tout naturel, et vous me le rendez bien.

La littérature est une femme à la mode. Ce fut de notre temps une drôlesse agréable; chez vous, c'est une fille repentie et fière de sa pudeur d'hier; mais prenez garde qu'elle ne fasse plus parler d'elle.

PASSEZ-MOI LA RHUBARBE

JE VOUS PASSERAI LE SÉNÉ

(1826)

Et voilà comment ce Molière, qui, je présume, peut être mis, sans trop de désavantage pour lui, en parallèle avec M. Scribe, bien qu'en aient dit certain rédacteur d'un grand journal et certain vaudevilliste de ma connaissance; voilà, dis-je, comme en quelques mots il nous a dévoilé le secret de tous les gouvernements, de toutes les réputations passées, présentes et futures, et de tous les mensonges historiques consignés dans de beaux livres qui ont le privilège de faire bâiller ceux qui se les font expliquer, ceux qui les expliquent sans les comprendre, et ceux qui les lisent pour les oublier, comme M. de J*** l'académicien a oublié son latin, et comme son confrère P*** a oublié son français.

Passez-moi la rhubarbe, je vous passerai le séné. De grandes maisons s'élèvent sur les sillons

du laboureur; la mansarde du pauvre est rapetissée, mais on rend plus vastes les appartements du premier; il y a plus de malheureux à la porte des hôtels, mais le nombre des hôtels augmente; les piétons peuvent à peine faire deux pas dans les rues devenues sales et insalubres, mais ceux qui jadis marchaient à pied se font traîner aujourd'hui dans de brillants carrosses.

Passez-moi la rhubarbe, je vous passerai le séné. Et M. tel, qui n'est qu'un fripon éhonté, se trouve avoir plus d'honneur qu'un honnête homme, parce qu'un autre M. tel a décidé la question en faveur du fripon, moyennant la somme qui lui manquait pour couvrir le déficit que la rouge et la blanche ont fait à sa caisse.

Passez-moi la rhubarbe, je vous passerai le séné. Je deviens un homme d'esprit, vous n'êtes plus qu'un sot; j'ai un peu moins de fortune, mais vous êtes certain de dîner tous les jours.

Passez-moi la rhubarbe, je vous passerai le séné. Et l'on crie plus que jamais : « Faites votre jeu! Rien ne va plus? » La prostitution s'exploite avec permission; on accorde des médailles d'encouragement à tous les vices; le marchand obtient le privilège de vendre tels ouvrages obscènes, parce qu'il veut bien se charger de répandre gratis tels autres qui ne le sont pas moins.

Passez-moi la rhubarbe, je vous passerai le séné. Nous vous laisserons vos appointements de cocher, mais nous monterons sur le siège ; vous partagerez avec nous le prix de la course, mais vous attellerez les chevaux au rebours ; vous conserverez le droit de préparer les mèches du fouet, mais c'est nous qui fouetterons.

Passez-moi la rhubarbe, je vous passerai le séné. Le malade en mourra ; qu'importe, pourvu que les honoraires du médecin soient payés ?

TROIS FRANCS DE TROP

(1831)

La jeune personne était très rangée, vivant le jour de son gain de la veille, n'anticipant jamais sur l'un ni sur l'autre, se fiant pour l'avenir à la Providence, qui n'abandonne jamais les simples de cœur ; du reste, c'était une jeune fille comme il y en a tant, avec de grands yeux, la peau blanche, des robes de couleurs tranchantes, un chapeau à larges brides, une chaussure équivoque et de l'insouciance à l'excès.

Elle avait une philosophie toute particulière qui faisait que, dans sa propre estime, elle se mettait bien au-dessus des faiseurs de vers, des mouchards et des laquais dorés.

Voltaire lui-même aurait fait très grand cas de cette fille si elle avait existé de son temps.

Or, à la fin du mois, à ce terme fatal où trop souvent la bourse de l'employé, la bourse de l'ar-

tisan, la bourse du fils de famille, la bourse de la grisette, tous les coffres-forts de poche de la petite propriété et de l'industrie à prix fixe, se trouvent dans ce triste état d'aplatissement, manifeste indice d'un corps sans âme, la jeune personne rencontra un écu de plus dans sa bourse.

Pour elle, un écu de plus était un écu de trop, et cet excès l'embarrassa. Elle voulut savoir d'où lui arrivait ce superflu, et, comme elle n'était pas accoutumée à réfléchir sur les effets et sur les causes, parce qu'elle avait appris confusément que l'effet est à cinquante lieues de la cause, il lui fallut chercher longtemps avant de s'expliquer d'où lui venait cet écu de plus.

Car, dans le mois qui venait de s'écouler, elle avait beau méditer, elle ne trouvait rien qui pût justifier sa fortune. Il n'y avait eu dans ces quatre semaines ni invasion d'alliés, ni distribution de comestibles, ni enterrement pompeux, ni rétablissement de Jésuites; au contraire, la congrégation s'en allait de plus loin en plus loin, portant son influence aux pays étrangers, et faisant baisser le prix de bien des denrées; il est vrai qu'il y avait eu une messe de minuit; mais la pauvre fille n'allait jamais à la messe, et elle ne comprenait pas d'où lui venait cet écu de plus.

Elle réfléchissait encore, et elle pensait que

notre siècle était d'une rare indifférence en fait d'amour. Tout ce qu'elle avait appris d'histoires secrètes lui revenait à l'esprit; elle se rappelait le règne de Mlle Fillon sous le duc d'Orléans, les succès de Mme Dubarry vingt ans plus tard, et les folies des gens de cour pour rehausser la beauté de leurs maîtresses, et Mlle Arnould adorée comme une déesse sur le maître-autel de Notre-Dame.

C'étaient là de grands et solennels moments de prospérité pour les femmes, une suite non interrompue de festins et de conquêtes. Aujourd'hui, tout était changé : plus de courtisans, plus de mousquetaires, plus de jeunes et frais abbés, plus d'archevêque de Rohan, plus de colonels propriétaires de leurs régiments, comme on est propriétaire d'un champ de blé; plus de frères quêteurs, de frères mineurs, de frères mendiants; plus de trappistes, de pénitents blancs, gris ou noirs; plus de haire, de discipline ou de cilices; plus de ces jeûnes perpétuels, plus de ces chansons sacrées à l'abbaye de Longchamps; plus de corrections salutaires dans les classes de Louis-le-Grand, plus de ces livres du marquis de Sade pour lesquels une femme eût appris le latin en huit jours.

Aujourd'hui tout était triste et morose : on faisait de la philosophie, et l'on ne faisait plus de vers; les jeunes gens allaient enveloppés dans

leurs manteaux, et les vieillards étaient occupés de leur journal.

Chose étrange! on s'extasiait jusque dans les théâtres à la vue d'un équipage ou d'un cachemire; aussi, en songeant à tout cela, la pauvre fille se désolait de n'être pas restée à son aiguille, et elle ne pouvait pas absolument comprendre d'où lui venait cet écu de plus.

Et, quand elle eut atteint le but inespéré de sa réflexion mentale; quand, éclairée par une lumière soudaine, elle vint à se souvenir que ce petit écu était jadis le partage de M. Franchet et de sa bande, pour le coup elle sauta de joie; il lui échappa un éclatant sourire de vengeance, et, éparpillant sur sa toilette à moitié brisée la monnaie de ce trésor: « Voici, disait-elle, les cinquante centimes de M. Vidocq »; et elle remettait les centimes dans sa poche. « Voici les cinquante centimes du docteur », et les centimes du docteur rejoignaient les centimes de M. Vidocq. « Voici les vingt sols de messieurs les censeurs. »

Et, à ce mot de *censeur*, vous auriez dit qu'elle avait un vertige, un éblouissement, une espèce de sourire de colère et de mépris, mais d'un mépris pour elle-même, comme si elle se fût détestée d'avoir nourri une si fétide engeance, d'avoir habillé leurs femmes, d'avoir payé les nourrices de leurs petits.

Disant cela, elle n'osa pas toucher à la pièce du censeur, comme autrefois on n'osait pas toucher à la pièce du bourreau. Après ce moment de joie pénible, il ne restait plus que la pièce de M. Franchet, une espèce d'aumône que le digne homme exigeait par les mêmes moyens que le mendiant de *Gil Blas*.

Pour le coup, la pièce de M. Franchet, ainsi isolée tristement sur le marbre jadis blanc de cette toilette si misérable, était d'un pittoresque effet que rien ne saurait décrire.

Vous auriez dit un *ex-voto* à quelque divinité infernale, ou bien, arrivé malgré vous à ce point si simple d'une question d'ignoble fiscalité, vous auriez compris combien sont sales la plupart des choses humaines, quand, avec un peu de la manière élégante et décente de Sterne, un honnête homme qui sait écrire se met à les analyser.

L'ANE PORTEUR DE RELIQUES

(1831)

C'était l'âne du bon La Fontaine, ce pauvre vieil âne avec lequel nous avons tous été élevés, ce respectable moraliste si spirituel, si sensé, si têtu, dont chaque parole est devenue un proverbe, prenant ainsi une place distinguée dans la sagesse des nations.

C'était, dis-je, le même âne échappé à la colère du lion; il était revenu à son ancien métier de porteur de reliques. Tout bien pesé, il aimait mieux appartenir à un prêtre qu'à un jardinier, à un bonze qu'à un corroyeur : chacun son goût.

Et puis il était devenu raisonnable depuis La Fontaine; on dit même qu'il est tant soit peu sceptique, ayant porté un jour un dictionnaire Bayle à Voltaire, qui était alors roi à Ferney.

Or le métier de montre-reliques était devenu bien mauvais, bien triste, bien peu glorieux. Le siècle de La Fontaine était le bon temps des reliques :

le grand roi en portait plein ses poches, Mme de Maintenon en achetait pour Saint-Cyr, Racine les estimait beaucoup, La Fontaine lui-même les embrassait dévotement, tout en traduisant la reine de Navarre et Machiavel; mais les temps étaient changés.

Le régent Philippe, puis le XVIIIe siècle conduit par cet effronté de Diderot, puis Louis XV et ses maîtresses, puis la Révolution, avaient passé par là : la Révolution avait tué la foi.

Plus de profit à porter des reliques, plus de salutations pour toi, pauvre âne! plus de flatteries, plus d'encens, et surtout plus d'aumônes riches dans la besace du frère quêteur ; ce bon temps est passé.

Cependant, soit oisiveté, soit habitude, soit force d'esprit, soit besoin de vivre, l'âne portait toujours des reliques.

Il en était de notre âne comme de ces incorrigibles à habit sale et à vieux rabat qui se plaisent à braver les cris des petits enfants et la pitié des hommes faits, pourvu que les femmes leur demandent leur bénédiction. Le porte-reliques était soutenu par une sainte obstination.

Il avait traversé la France, il avait parcouru l'Italie, bonne terre de momerie et de dévotion, et il n'en était pas plus fier.

Car il se rappelait sans cesse le jour où on appela Martin-Bâton pour lui prouver que ce n'était pas lui, mais les reliques, qu'on adorait.

A force de voyager, il arriva en Espagne, l'Espagne chargée de clochers, terre bénite de la sainte inquisition. « Voilà des reliques de saint Janvier, Espagnols, voilà les corps des saints Mages. Adorez! » Et toute la ville accourt au-devant de l'âne : jeunes filles, vieux prêtres, filles de joie, muletiers, cantatrices, le roi et la reine, le toréador, le cavalier et le voleur de grand chemin, chacun adore!

Surtout quand l'âne rencontrait sur son chemin l'amant et sa maîtresse; le jeune Espagnol levait son chapeau, la jeune fille se penchait sur l'épaule de son bien-aimé : il y a tant d'adoration et de foi dans les amours jeunes!

« Allons donc, arrivez; venez baiser les reliques, Espagnols! Une relique, c'est un bonjour qui vous remplit de douces espérances, qui vous apporte, éveillé ou endormi, mille rêves riants; c'est un talisman presque oriental avec lequel vous touchez le ciel et l'enfer, les démons et les anges.

Quelle poésie dans les bras desséchés d'un saint martyr! dans les restes précieux d'une sainte vierge! dans un fragment de la vraie croix! *Orate pro nobis*, saints et saintes du paradis!

Une relique non profanée est une œuvre de

salut pour le pécheur, un port salutaire pour le chrétien égaré, un appui pour le brave, un bouclier pour celui qui fuit, une chance de gloire dans les jours heureux, une chance de consolation dans le deuil.

Le saint marche et prie avec vous, il se venge avec vous ; c'est lui qui prend votre stylet et qui frappe dans les défilés de la forêt, c'est lui qui cargue la voile et tient le gouvernail dans les délicieuses aventures de contrebande. C'est lui qui fléchit la jeune Catalane et la force de sourire quand vous lui dites : *Je t'aime, Juana!*

Heureux les saints joyeux et braves! Saint Nicolas, par exemple : voyez comme il fait sauter le bouchon du vin de France, comme il pousse la mousse au dehors! A ta santé, patron du navire, et demain donne-nous bonne chasse! J'aurai deux cierges pour toi et deux rubans dorés pour Juana!

Quant à l'âne de La Fontaine, à présent qu'il ne croit plus aux reliques, il marche toujours aussi gravement qu'au temps de La Fontaine, Seulement vous ne lui ôterez pas de la tête que c'est toujours un peu lui que la foule adore!

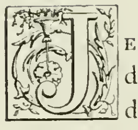
Il a tant vu d'adorations aussi étranges dans son chemin!

AMENDE HONORABLE

ERRATUM

(1829)

M. Scribe à M. Théodore Leclercq.



e ne sais pourquoi les compositeurs d'imprimerie m'affublent quelquefois de fautes grossières et d'horribles contre-sens : j'ai pourtant l'écriture la plus *illisible* qui soit au monde. Ce préservatif ne m'a pas réussi. Je sors toujours des mains du prote, mutilé, une virgule de moins, un point déplacé, un nom propre estropié, comme celui du jésuite Needham ; ou, quand je mets du latin, par hasard, on le prendrait pour du latin de M. Jouy. C'est une pitié, c'est un grand malheur dont je porte le deuil, et si bien que voici le premier *erratum* que je fais de ma vie, tant l'autre jour, dans mon dernier

article, on m'a fait dire une horrible sottise, à laquelle je n'ai jamais songé, Dieu merci !

Il s'agissait de M. Scribe et de M. Théodore Leclercq, qui lui a *tant donné ;* les compositeurs m'ont fait dire : qui lui a *tout donné;* après quoi ils se sont mis à table, et ils ont mangé ! au lit, et ils ont dormi, aussi paisibles que s'ils n'avaient pas mutilé une pensée d'homme ! Là-dessus l'article paraît. J'étais si content de mon passage sur M. Scribe que je reculai d'horreur quand on vint me dire : « Que vous êtes injuste envers M. Scribe, le seul homme qui ait fait école de nos jours ! » Et moi de me récrier : « Que voulez-vous dire ? » Et quand j'ai vu la phrase imprimée, quand j'ai lu *tout donné* à la place de *tant donné*, j'ai reconnu que j'étais soumis à une fatalité littéraire qui, sans le savoir, me rendait injuste non seulement envers M. Scribe, mais encore envers M. Leclercq, ce que je ne voulais pas.

Certainement M. Théodore Leclercq n'accepterait pas un éloge qui le représenterait comme le commencement et la fin de M. Scribe. Le proverbe de M. Leclercq, cet élégant, ce fin et spirituel badinage, a bien pu mettre M. Scribe sur la voie de cette comédie de bon ton et de bon goût qui a fait les délices de notre époque, comme la romance du *Cid* a mis le grand Corneille sur un

point assez élevé pour découvrir son chef-d'œuvre; mais à M. Scribe seul appartient ce gracieux vaudeville, qui n'est plus un vaudeville heureusement; cette comédie charmante, qui n'est plus une comédie; ce drame, qui n'est plus un drame; cette expression fugitive, incomplète quelquefois, charmante toujours, des mœurs éphémères de notre époque, de ces passions qui n'auront qu'un jour. Il en est de M. Scribe comme de M. Picard. Picard arrive après la Révolution : on s'ennuyait à faire peur; alors il se met à faire de l'intrigue, à tout brouiller, à tout mêler, à tout confondre, à se jouer de tout. Comme il avait vu la société de son temps tantôt haut, tantôt bas; ici un despote, le despote écrasé le lendemain; là une déesse sur l'autel, et la déesse mourant à l'hôpital huit jours après, il trouva naturellement la comédie des *Ricochets*, et, avec cette comédie critique, il a fait toutes les autres, tant qu'il a voulu, tant qu'il a pu, variant son thème à l'infini jusqu'à ce que la société eût retrouvé une base, et que, par la force des choses, l'histoire des ricochets fût une histoire de l'autre monde. Ainsi a fait M. Scribe. Il a trouvé qu'il fallait un monde nouveau, une aristocratie nouvelle à la comédie, et cette aristocratie il l'a cherchée où elle était, dans la classe mixte, dans ce milieu élégant et riche qui n'est ni le

marquis ni le bourgeois, qui n'est ni le financier ni le traitant, ni Philaminte ni Cydalise; il a eu la même idée que M. Théodore Leclercq, mais il l'a agrandie, il en a fait un drame : il l'a embellie, il l'a habillée, il l'a développée. Le drame de M. Théodore Leclercq est un enfant de sept ans, la petite Léontine, par exemple, et ce joli enfant est devenue Mlle Fay, grande, belle jeune personne, bien passionnée, bien dramatique. L'*enfant,* c'est le proverbe de M. Leclercq; la *belle fille,* c'est la comédie de M. Scribe. Vous voyez donc que j'aurais dit une grande bêtise, si j'avais dit que M. Leclercq a *tout donné.*

Du reste, on ne donne rien à une supériorité, elle prend. Vous avez vu les grands bœufs de Virgile choisir dans les gras pâturages les herbes qui leur conviennent. Voilà une image un peu grande pour un *erratum;* mais elle me va, et je la saisis.

Dans notre siècle, il n'y a que deux hommes qui aient *tout donné* aux autres : Napoléon et Odry. Le premier a fait tout son siècle : guerriers, hommes d'État, artistes, tout ce qu'il a pu faire, excepté des écrivains et des poètes; le second a fait tout son drame, toute la joviale bêtise de sa comédie, toute la populaire vérité de ses récits : c'est Odry! le voilà! regardez. C'est le plus grand au-

teur dramatique de notre époque. Esprit, grâce, naïveté, gros rire, gros sel, il jette tout à pleines mains.

Je demande bien pardon à nos lecteurs, à M. Scribe, à M. Théodore Leclercq, de cet interminable *erratum*, mais il était de toute nécessité.





LITTÉRATURE MÊLÉE

LUTHER ET LA RÉFORME

(1828)

CHAPITRE Ier.

Au plus fort des rivalités entre François Ier et Charles-Quint, à cette crise difficile où l'Europe se trouvait alors, partagée qu'elle était entre ses vieux souvenirs d'antiquité classique et religieuse et son besoin confus de nouveauté littéraire et philosophique; alors que les rois et les peuples et le monde entier se trouvaient dans le sein de cette Église catholique qui depuis quinze siècles avait soutenu, animé, défendu la civilisation du monde contre l'envahis-

sement de la barbarie, une sourde rumeur d'opposition au Saint-Siège commençait à circuler librement parmi les esprits turbulents de cette époque. Plusieurs prétextes étaient donnés à cette révolte inouïe jusqu'alors; le seul prétexte qu'on ne donnât pas, et le seul pourtant qui fût réel, pouvait se tirer de l'inquiète jalousie de quelques moines pour qui le cloître avait trop d'obscure austérité. Car cette réforme, dont les philosophes modernes ont voulu faire honneur aux peuples du XVIe siècle, fut tout entière l'œuvre de quelques cerveaux exaltés, comme on en trouve encore un si grand nombre dans l'Allemagne expérimentale de notre époque; et ce fut du fond des monastères que partit le premier bruit de cette révolution, qui plus tard fut appelée la réforme. Ce changement si subit et cette dissidence si affligeante dans l'unité religieuse, qui ont si fort écarté les nations chrétiennes du noble but de fraternité et de tolérance pour lequel elles avaient été régénérées, fut soumis, comme tout le XVIe siècle, aux caprices inconstants d'une multitude peu éclairée, aux ambitions vulgaires de quelques moines sans avenir, aux passions politiques de petits royaumes sans liberté, à l'éloquence exagérée de grands docteurs qui voulaient se donner de l'importance; souvent même aux passions privées

de monarques sans retenue. En effet, l'Angleterre eût-elle jamais été protestante, si le Saint-Père eût consenti à bien accueillir les assassinats adultères de Henri VIII? Tel est le spectacle de ces grandes controverses religieuses. Il eût peut-être été inutile de reporter nos regards sur quelques détails de cette étrange révolution; mais naguère encore on a tant affecté de lui imprimer un caractère d'indépendance et de grandeur, on a si fort et si publiquement sollicité nos contemporains à se convertir à cette hérésie sans résultat et sans but, depuis Voltaire jusqu'au *Constitutionnel*, qui pourtant n'a pas l'esprit de Voltaire, on a si fort essayé de nous jeter, nous autres catholiques, dans tout ce que les passions humaines ont d'odieux et de ridicule, qu'il nous sera peut-être permis de faire à notre tour quelque naïve et fidèle comédie, où les chefs de la réforme seront représentés avec leurs habitudes et leurs mœurs. Non pas que je veuille les reproduire ici avec tout ce que leur langage a de crapuleux, avec tout ce que leur vie a d'indécence, avec tout ce que leur plan avoué pourrait présenter de crimes atroces; à Dieu ne plaise que je retrace de pareilles mœurs : ce serait là une vérité sans vraisemblance, et d'autant plus inutile qu'en présence de pareils hommes il n'est pas besoin de frapper fort pour frapper juste.

Dans les premières années du XVIe siècle, au fond d'un cabaret de l'Allemagne, trois hommes, très remarquables par la différence de leur physionomie et de leur âge, étaient assis autour d'une table déjà chargée de plusieurs brocs à moitié vides. Au costume de ces hommes et à leur tête encore tonsurée, on les eût pris au premier abord pour quelques frères d'un couvent voisin, ou tout au moins pour ces clercs de bon et éloquent renom, qui allaient de ville en ville, d'académie en académie, dissertant sur quelque point de science, de théologie, ou sur quelque catégorie d'Aristote; mais en y regardant de plus près il était facile de se convaincre que, si telle avait été jadis la profession de ces docteurs, ils en étaient sortis violemment. En effet, il y avait dans leur extérieur tant d'audace farouche, inquiète, que le cabaret où ils se trouvaient paraissait avoir été toute leur vie leur demeure favorite : car, au XVIe siècle, ce fut surtout dans les cabarets de grands chemins et les hôtelleries des faubourgs qu'on travailla le plus activement à la réforme, ces sortes de lieux rassemblant d'ordinaire tout ce que les villes renferment d'hommes oisifs et entreprenants. Tel était donc l'asile où les trois réformateurs étaient venus conférer sur les progrès certains de la religion nouvelle.

Ces trois réformateurs n'étaient rien moins que

Martin Luther, Philippe Mélanchthon et Jean Calvin, trois grands orateurs qui, après leurs premières liaisons, ont fini par se livrer à mille invectives, chacun selon son langage primitif et ses habitudes particulières.

Bossuet, dans son admirable *Histoire des variations*, s'est bien chargé, il est vrai, des portraits de ces habiles réformateurs; mais, dans ces tableaux si étincelants d'affreuses vérités, Bossuet a pourtant quelquefois manqué d'énergie. Ce grand homme, dont la belle âme excellait à reproduire, à concevoir entièrement les temps si passionnés de saint Jérôme et de Chrysostôme, ne sut pas aussi bien représenter les atroces et implacables combats que l'orgueil humain livra à l'Évangile au milieu des premiers mouvements du XVIe siècle. Ainsi, Bossuet n'a pas vu combien le hasard avait été la divinité de la réforme.

C'est qu'à l'époque même dont je veux parler, après que Luther eut eu l'honneur de paraître en plein concile et de se rétracter devant le Souverain Pontife en personne, Luther ne savait pas encore ce qu'il voulait. C'était un moine tout bouillant de passions mal combattues, tout animé d'une ambition mal dissimulée, et dont la farouche et puissante colère n'était excitée à un si haut degré que par le souvenir de ses premières années sain-

tement perdues dans l'austérité et les vertus chrétiennes.

A cette colère se mêlait le souvenir de ce qu'il avait été, de ce qu'il ne pouvait plus être, et le regret d'avoir jeté dans le monde un flambeau éternel de discorde. Il était donc très difficile de vivre avec Luther.

Ce hautain prédicateur de la liberté de la pensée était le maître le plus despotique qui se pût rencontrer, d'autant plus qu'à son exemple chacun de ses disciples aspirait à se faire, lui aussi, le chef d'une religion nouvelle, modifiant sans cesse les doctrines de l'évangile déjà modifié de son maître.

Pourtant, comme dans cette nouvelle Église, qui ne voulait pas de chef visible, il fallait absolument un chef, Luther était regardé généralement comme le pontife souverain de ses doctrines; et le faible et facile génie de Mélanchthon, en se pliant à tous les caprices de cet homme, croyait obéir à la voix de Dieu lui-même.

Mélanchthon était, à tout prendre, le contraste le plus entier de Luther. Autant celui-ci était dur et féroce, autant l'autre était doux et calme : chez l'un, l'éloquence n'était que de l'emportement, une espèce de rage spontanée; chez l'autre, l'éloquence était un calme de rhéteur, un souvenir souvent élégant de la Grèce et de Rome, dont il poursui-

vait les mœurs républicaines, même à travers les nuages de la théologie luthérienne.

Pour Mélanchthon, les souvenirs de la religion perdue avaient encore une douceur qu'il chérissait ; bon fils, il avait exhorté sa mère, sur son lit de mort, à revenir à la religion chrétienne, qu'elle avait abandonnée, *parce que,* disait-il à sa mère, *cette religion est bien plus sûre pour votre salut.*

Pour Luther, au contraire, les souvenirs des autels à l'ombre desquels il avait été élevé devenaient des terreurs d'apostat.

C'est qu'en effet il y avait, au moins dans le cœur de Mélanchthon, une conviction humaine qui le soutenait et le protégeait de tout son pouvoir, tandis que dans l'âme de Luther cette conviction ne pouvait pas exister.

En effet, il savait trop bien quels étaient les principes de sa rage contre le ciel, et à quelles passions il obéissait, pour pouvoir se faire illusion un seul instant.

Le dernier de ces trois docteurs, Jean Calvin, était tout jeune encore : Luther eût pu être son père, et Mélanchthon son frère aîné. Plus rusé peut-être que Luther lui-même, il avait une ambition bien mieux conduite; Calvin, sous de grands dehors d'austérité, commençait à comprendre de quel merveilleux pouvoir serait à ses doctrines

l'assentiment des rois de la terre. De la religion luthérienne, Calvin fut le premier qui comprit bien clairement un vrai pouvoir temporel à côté du crédit spirituel qu'il s'arrogeait; et déjà, tout jeune encore, il avait parcouru les principales cours de l'Europe, modifiant ses doctrines selon les lieux où il se trouvait, selon les hommes auxquels il s'adressait, flattant partout les ambitions naissantes et intéressant tous ceux qu'il approchait par ce continuel besoin d'émotions nouvelles qui se faisait sentir dans tous les cœurs.

Tel était Calvin; mais ses projets étaient encore loin d'être mûris; il était encore bien éloigné lui-même de songer à se faire roi souverain dans Genève, et à prendre rang parmi les plus cruels despotes de la terre.

Cependant, tout soumis qu'il était encore à Luther, il lui arrivait de laisser de temps à autre échapper quelque impatient sarcasme contre son chef; en un mot, Calvin était aussi loin du bouffon enthousiasme de Luther que de la docile crédulité de Mélanchthon.

Tels furent les principaux chefs de la réforme; autour de ces trois personnages si remarquables, on en vit, il est vrai, un grand nombre chercher dans les doctrines hérétiques un moyen presque certain de tirer leurs noms de l'obscurité qui leur

pesait; mais aujourd'hui ces noms, après avoir jeté un vif éclat, sont parfaitement oubliés. Aujourd'hui, en effet, grâce au perfectionnement des lumières et aux plausibles enseignements des philosophes, la religion n'est plus à peine qu'une question politique, pendant qu'au XVIe siècle, la politique, la philosophie, les lettres même, n'étaient pas autre chose que des questions religieuses au-dessus desquelles se retrouvait toujours le grand et éternel principe de l'unité.

Par quelle suite de progrès nous trouvons-nous enfin jetés si loin de ce principe éternel? Par quel aveuglement prenons-nous de si fausses routes pour y rentrer? Par quelle misérable honte n'osons-nous pas nous avouer que l'humanité tout entière est sortie de sa route, et qu'elle a été précipitée dans de tristes errements par l'orgueil insolent de quelques sectaires? voilà ce que Bossuet a expliqué toute sa vie à la manière d'un génie qui avait modifié ce XVIIe siècle, si plein de religion et de retenue; voilà ce que de nos jours M. de La Mennais a démontré à la manière d'un génie tout chrétien, mais singulièrement modifié par les formes positives et régulières de la politique moderne; voilà enfin ce que pourrait démontrer victorieusement un romancier à la manière de Walter Scott, quand Walter Scott, peignant les héros de

l'histoire comme s'il eût été leur valet de chambre, nous les fait voir dans leur plus complète nudité.

CHAPITRE II

Voici la lettre que le landgrave de Hesse écrivait à Luther :

« M'est avis, vénérable Docteur, qu'en votre qualité d'apôtre novice et faible, vous serez moins homme de difficulté et de conscience que les conseillers suivants de la cour de Rome.

« Vous saurez donc que voici tantôt six ans que je suis uni en légitime mariage avec une femme dont, Dieu merci, je suis las à outrance; de sorte que, ne voulant pas commettre d'iniquité, j'ai résolu de chercher s'il n'y aurait pas moyen d'avoir deux femmes, comme autrefois on dit qu'Abraham en avait deux. Avisez donc, à votre manière, à me prouver qu'il n'y aurait pas là péché et injustice, d'autant plus qu'il le faut absolument, et que vous avez fait chose autrement difficile en prouvant que ce n'était pas crime de violer nos saints lieux et de profaner nos mystères.

« Tel est l'objet de ma demande, ce que faisant, vous m'aurez, vous et votre religion, comme protecteur et ami, sinon, non.

« Frédéric. »

Tel était à peu près le contenu de la lettre, si ce n'est que je me suis efforcé de la réduire à des proportions plus convenantes, mon français n'osant pas braver l'honnêteté comme le latin de cette époque : car un des principaux caractères de la Réforme fut de rabaisser si fort les hommes et les choses, le langage et les mœurs, que très souvent vous prendriez ces apôtres pour quelques hommes de la lie du peuple plutôt que pour d'anciens moines qui n'eurent pas même pour excuse le défaut de science et de lumière.

C'est ainsi que tout fut bouleversé dans le XVIe siècle en fait de révolutions religieuses. Pourtant le monde de cette époque se souvenait encore de cette réforme inouïe opérée dans les lumières morales par la parole austère et éloquente de douze pêcheurs; les siècles chrétiens retentissaient encore de cette éloquence naïve et passionnée que nos premiers apôtres avaient rencontrée à force de conscience et de vertus. Chose étrange ! ces hommes simples et ignorants s'étaient fait admirer au milieu des plus beaux âges de

l'éloquence et de la poésie; ils avaient purifié les mœurs et le langage de leurs maîtres déjà si éclairés, pendant que les chefs de la Réforme, dans une époque encore barbare, et élevés, par leur condition première, au-dessus de leur époque, s'étaient pourtant rejetés dans la barbarie, s'abandonnant sans reproche et sans peur au mépris de leurs prosélytes. Il suffit, pour bien comprendre cette position, de lire la lettre autographe du landgrave à Luther, qui nous a été conservée sans doute comme le témoignage le plus authentique du mépris du prince allemand pour le réformateur.

Dans cette affaire, Luther se montra complètement digne de ce mépris. A la lecture de ce message, Mélanchthon s'était, il est vrai, levé pour répondre dignement; mais son chef d'un signe de sa main lui imposa silence, et, sur la page blanche de sa Bible, Luther écrivit une réponse dont voici à peu près les termes :

« J'ai lu, Monseigneur, votre lettre, et je ne vois rien qui puisse vous arrêter dans votre projet d'avoir deux femmes à la fois. Si vous avez bien lu ma Bible en langue vulgaire, vous avez vu que pareille chose arriva non seulement à Abraham, mais encore au grand roi Salomon. De sorte

qu'il n'y a pas de raison qui vous arrête, surtout si vous considérez, comme vous me l'avez dit souvent, que vous êtes obligé tous les ans d'assister à la Diète; et que là, au milieu des affaires d'État, vous délassant de vos pénibles travaux par les douceurs du festin, vous regrettez souvent de n'avoir pas votre femme à vos côtés. Mon avis est donc que vous pouvez suivre en paix ces mouvements de votre conscience, à condition cependant que, de même que vous êtes un autre homme dans votre ville capitale, et un autre homme aux assemblées générales du royaume, de même vous aurez aussi deux femmes, une femme pour la ville et une femme pour la campagne; moyennant quoi vous pourrez vivre saintement avec elles, moi étant votre garant devant Dieu et devant les hommes.

« Je termine cette lettre en vous priant toujours de vous souvenir à quel but doit vous conduire cette route nouvelle et de quel secours vous pouvez être à la bonne cause qui compte encore tant de persécuteurs.

« LUTHER. »

Quand Mélanchthon entendit la lecture de cette lettre, il recula épouvanté, tant l'austère et dure morale qu'il avait été habitué à trouver toute sa

vie dans la bouche de son chef lui paraissait étrangement démentie. « Y penses-tu, Luther! s'écria-t-il indigné; ainsi donc, voilà le concubinage que tu proclames comme la sanction de tes saintes lois?

— Le concubinage est une bonne chose en certains cas, répondit Luther, et une concubine est à mon sens plus respectable, si elle se sauve, qu'une religieuse qui n'a pas connu les douceurs du péché. Moi-même, qui te parle, je brûle de mille feux dans une chair indomptée; je me sens poussé vers les femmes avec une rage qui va jusqu'à la folie; au lieu d'être fervent en esprit, je ne le suis qu'en impureté.

— O Luther! reprenait Mélanchthon, je m'émerveille chaque jour davantage : comment (tu n'es honteux à bon escient)! comment! tu as été assez volage et léger pour te laisser emporter par l'instigation du diable à tes folles concupiscences? Que dirais-tu toi-même si nos frères étaient, comme toi, hors de toutes limites de sagesse et de raison?

— Nos frères! dit Calvin avec un sourire singulièrement ironique et méchant, nos frères les réformés; Mélanchthon, vous m'étonnez en parlant de leur sagesse et de leur raison, et je serais bien aise que vous nous en citassiez quelques-uns.

— Oui, nomme-les, reprit Luther, dont l'œil

s'enflammait de colère; nomme-les, ces modèles de notre Église, et tu verras toi-même si, avec toutes mes passions diaboliques, je ne vaux pas encore mieux que vous tous.

— Je citerai d'abord notre frère Carlostad, reprit le timide Mélanchthon.

— Carlostad, interrompit Luther, ce vil anabaptiste, cet hypocrite Carlostad qui a failli me faire lapider par les chrétiens d'Orlamunde le jour où je dus l'excommunier pour ses opinions sur l'Eucharistie? En vérité, Mélanchthon, il faut que vous soyez fou pour me citer un pareil homme; puissent sa femme et ses enfants ne mourir que de ma main!

— Alors, reprit Mélanchthon, vous me pardonnerez de citer Zwingle.

— Zwingle! s'écria Luther, Zwingle, qui a osé traduire la Bible après moi; Zwingle, homme aussi trompeur et aussi méchant que Carlostad est inepte! Un marchand de fumée, dont les disciples s'appellent insolemment nos frères. Non, non, les zwingliens ne sont pas nos frères; c'est une fiction si grande et si impertinente de les croire de la même religion que nous que nous n'accordons même pas une place dans l'Église à ces infâmes blasphémateurs contre des fils de l'Homme. Je défends à mes disciples de me parler

jamais de Zwingle ou des siens. Zwingle est un produit de l'enfer, un suppôt d'Arius, il mourra damné comme un voleur qu'il est.

— Et notre bon Œcolampade, reprit Mélanchthon en tremblant.

— Notre bon Œcolampade, dit Luther, a été étranglé la nuit passée par le diable pour avoir été trop savant. »

Ici Luther, comme tout surpris de ce bon sarcasme, se prit à rire avec cette folle joie d'un buveur qui avait fait trouver un nouveau proverbe : *Lutherianice vivere,* dont les anciennes universités se servaient pour désigner un insouciant amateur de bonne chère et de bon vin. Mais Mélanchthon n'était pas à bout. « Maître, que penses-tu de Calvin? lui dit-il.

— Calvin! s'écria Luther, oubliant que Calvin était là, Calvin est un serpent plein de fiel et de poison, qui laisse sur tout ce qu'il touche ses ignobles flétrissures; Calvin est un véritable chien enragé; Calvin est un autre Arius, plus méchant et plus impie, mais il est fourbe, il est patient, il est inexorable, il est ambitieux, et c'est ce qu'il nous faut (ajouta-t-il plus bas), cela vaut mieux encore que ce grammairien de Mélanchthon.

— Et toi! reprit Calvin indigné, toi, Luther, qui oses m'appeler serpent, tu n'es toi-même qu'un

crapaud venimeux et platement nuisible; tu n'es qu'une âme faible et rampante, pauvre orateur sans prévoyance, sans intelligence, sans esprit, sans avenir; ton école n'est qu'une puante étable à pourceaux; m'entends-tu, chien, m'entends-tu, frénétique, m'entends-tu, grosse bête? »

Ainsi parla Calvin, ainsi Luther avait jugé ses ouvriers.

On frémirait si je pouvais ici rapporter dans toute leur horrible vérité les discours de ces insolents sectaires chaque fois que, descendus de leurs tréteaux et dépouillant leur langage d'apparat, ils se livraient à toute leur nature.

Tels étaient les réformateurs; et ce serait un livre bien digne d'intérêt et d'estime, que celui dans lequel on verrait se mouvoir les principaux acteurs de la Réforme; mais, pour cela, il faudrait oublier un instant tant de convenances d'écrivain auxquelles on n'ose pas renoncer, à moins qu'on ne soit en assez grande estime auprès de ses lecteurs pour qu'ils se rappellent sans cesse que l'auteur n'oublie la décence et la pureté de la langue que parce qu'il est plus entier à son sujet. Certes, ici le sujet est beau et dramatique. Tous ces hommes se louant le matin comme des dieux, et se calomniant le soir comme des femmes; tous ces apôtres faisant au hasard des religions et des

catéchismes; tous ces peuples stupides qui les écoutent bouche béante et qui les adoptent parce qu'ils sont nouveaux, par la même raison qui les fait tenir à leurs mauvaises charrues et à leurs cabanes sans cheminées, parce qu'elles sont anciennes; en un mot, ce mouvement tantôt rétrograde, tantôt progressif, cette civilisation si souvent interrompue, si souvent recommencée, si mêlée; tout cela pourrait faire le sujet d'un grand drame, pour lequel il ne faudrait rien moins qu'un orateur et un chrétien.

D'ailleurs, ainsi animé par tant de physionomies diverses, et traversé par des enthousiasmes si grotesques, des passions si condamnables, des ambitions si étranges, ce livre de la Réforme aurait encore cela d'utile qu'il nous y serait démontré combien Luther a retardé l'instant où les sociétés de l'Europe allaient s'améliorer. Luther lui-même s'en plaint dans ses lettres avec une bonhomie incroyable.

« Une chose aussi étonnante que scandaleuse, s'écrie-t-il, est de voir que, depuis que la plus pure doctrine de l'Évangile est remise en lumière, le monde s'en aille journellement de mal en pis. »

Mais, cela dit, Luther ne cherche pas la raison de ces scandales. Pourtant, avec un peu d'attention, il eût compris que le dédain des peuples

pour ses doctrines venait de sa familiarité avec eux, et que, s'ils étaient, comme il le dit, plus *incorrigibles et plus mauvais qu'en la papauté,* c'est qu'au milieu de ces disputes d'hérétiques, les peuples s'étaient habitués à mépriser ces conciles en plein vent et ces prédicateurs vagabonds; c'est qu'enfin, dans ces grandes révolutions dont les conséquences sont si fort éloignées de leur principe, le moindre mouvement en peut produire de terribles.

Ainsi, la Réforme n'appartient pas seulement à Luther, mais elle appartient encore à tous ceux qui au XVe siècle se mirent à plaisanter sur les choses religieuses.

Sous ce rapport, la Réforme appartient un peu aux *facéties du Pogge,* un peu aux récits scandaleux de Boccace, un peu aux contes graveleux du roi Louis XI et de la reine de Navarre, un peu aux phrases latines si élégamment satiriques et incrédules d'Érasme; c'est seulement parce que quelques hommes graves dans ce siècle manquèrent parfois de gravité qu'on en vint à se mettre à l'aise vis-à-vis de la religion catholique. Sous ce rapport, Rabelais, dont l'éloge a été fait naguère en pleine Académie, Rabelais est une espèce de boute-feu qui, sans le savoir, a servi merveilleusement les innovations de Luther.

Cette histoire de la Réforme, faite ainsi avec



toutes les influences primitives, pourrait donc, à mon avis, devenir un excellent livre; mais, malheureusement, aujourd'hui on ne fait plus de livres, parce que personne n'en veut plus lire.

Pauvres philosophes que nous sommes, nous vivons au jour le jour, simplifiant le plus possible nos croyances, nos devoirs, nos études surtout, et livrant le reste de notre vie à l'oisiveté qui nous tue. Mais il est temps que j'en revienne à Luther, qui, de réforme en réforme, d'austérité en austérité, devait commencer par donner deux femmes à son prince, et finir par en prendre une pour son propre compte, et par l'arracher à la consécration des autels [1].

---

1. Si nous passons brusquement du premier chapitre au troisième, et peut-être du troisième chapitre au dernier, c'est que, dans cette annonce d'un roman historique qui n'a pas de modèle, nous nous sommes hâté de choisir les plus saillants. On verra, en effet, dans le modeste volume que nous publierons avant peu, non pas une histoire complète de la réforme, mais une esquisse rapide où les héros de cette étrange révolution seront représentés dans toute leur grotesque vérité.

On conçoit donc que ce qui nous a surtout intéressés dans la vie des réformateurs, c'est l'âcreté même de leurs disputes, la grossièreté de leurs injures, la licence de leurs propos de table qui était passée en proverbe, et si bien que pour être lu nous serons obligé d'en dissimuler les passages les plus énergiques.

Quoi qu'il en soit, tout est *authentique* dans les disputes de ce troisième chapitre; nous citerons nos autorités ailleurs.

LES CLASSIQUES LATINS

(1828)

La mystification a-t-elle été assez complète? O peuple ignorant et débonnaire! comme tu t'es laissé aveugler par un fripier littéraire qui, sous l'amas de ses critiques, a si fort défiguré les chefs-d'œuvre qu'il n'est pas un honnête homme qui veuille reconnaître Virgile allongé de six volumes, et Horace, le plus pur, le plus élégant des poètes, perdu au milieu d'un déluge de chiffres et de remarques à côté desquelles les notices de M. Auger sont des chefs-d'œuvre d'esprit, de bon sens, de décence et de goût.

En vérité, une espèce de frénésie me prend toutes les fois que je songe qu'un homme d'un pitoyable talent, un enfileur d'hémistiches, un fabricant de mauvais vers latins, comme j'en faisais en troisième, un pédant qui estropie Virgile, comme M. Halévy a estropié Horace, comme M. Panckoucke a défiguré Tacite, comme M. de

Jouy a délayé le dialogue de *Sylla et Eucrate ;* un homme qui a tout juste le mérite de savoir être peigné, rasé, frisé tous les matins, s'est mis tout d'un coup et de son autorité privée, sans que personne l'en priât et songeât à l'en charger, à la tête de la Bibliothèque latine, promettant comme il le faisait d'élever à cette belle littérature un monument digne d'elle! Car il a eu l'audace de le promettre, et la France a eu la sottise de le croire, comme s'il n'y avait pas dans ce monde des savants qui s'appellent Burnouf, Raynal, Dacier, Boissonnade, Guillon, la Romiguière ; comme s'il n'y avait plus d'Académie des sciences, plus d'université en Allemagne, plus de docteurs en Angleterre, et que tout le salut des saines doctrines littéraires reposât sur la tête du plus fade et du plus avide des entrepreneurs.

Ce mot d'entrepreneur n'est rien pour rendre mon idée. C'est un homme tellement à part qu'il faut, pour le bien définir, le suivre dans ses moindres actions. C'est à l'œil de la critique à s'arrêter sur ces menées odieuses par lesquelles un écolier qui ne sait pas un mot de la langue est transformé tout d'un coup en une espèce d'Aristarque chargé de comparer les diverses éditions d'un orateur ou d'un poète, d'en aplanir les difficultés, d'en développer les beautés principales,

de jouter, en un mot, avec lui et de le suivre pas à pas dans l'immense carrière qu'il s'est tracée.

O comble du ridicule et de l'absurde ! les voilà, ces jeunes gens, entourés de livres, entassant sans goût, sans choix, sans méthode, sans plaisir, toutes les notes qui leur tombent sous la main, sans songer que les unes sont inutiles, les autres fausses, la plupart absurdes ; que toutes se contredisent ; que l'auteur disparaît dans un déluge de paroles ; qu'ils se font à eux-mêmes un tort irréparable en s'appesantissant sur de fastidieuses rapsodies.

Mais n'importe : le chef le veut ; il a décidé, par exemple, que *Catulle* aurait trois volumes ; ces trois volumes, il faut les faire ; ils sont faits, les voilà sur le bureau ; il ne s'agit plus que de les imprimer ; imprimés, leur vente est assurée, d'infatigables souscripteurs sont là pour tout enlever ; et cependant le grand homme ne rougit pas d'accepter une telle responsabilité d'idiotisme qu'on lui paye au poids de l'or. Bien plus, et pour comble d'audace, il va déposer aux pieds du trône les résultats de ce qu'il appelle ses *veilles*, et il trouve le lendemain des gens assez peu au fait de la gloire nationale pour proclamer ses immenses travaux.

Malheureux critiques ! ils ne voient donc pas combien de dupes ils entraînent dans le piège ?

Ils ne savent donc pas qu'au même prix on aurait une terre en Picardie et un château dans la Castille? Ils ne comprennent donc pas que d'humbles villes, ignorantes à la vérité, mais pleines du désir de s'instruire, après une délibération du grand conseil et M. le sous-préfet étant ouï, ont souscrit pour ce malencontreux ouvrage et négligé peut-être la réparation de leur cours, ou rogné les appointements de leur collège, pour se procurer ce qu'elles regardaient comme un trésor, et que ces cités malheureuses, qui chaque jour, mais vainement, espèrent voir arriver le dernier volume, ne trouveront après tant de sacrifices que deux ou trois auteurs traités dignement, parce qu'ils avaient été confiés à des hommes dignes de les comprendre, mais qui ont été bientôt remerciés parce qu'on était las de leur donner le salaire qui était dû à leurs talents?

On peut, il est vrai, nous opposer les œuvres complètes de M. de Jouy, mais la réponse ne serait pas sans réplique. Les œuvres de l'éternel ermite sont à côté des classiques ce que les œuvres in-32 de M. Odry sont aux ouvrages de M. de Chateaubriand; tant pis pour les amateurs de niaiseries qui s'amusent à ces emplettes; tout le monde est d'ailleurs juge compétent de ces riens sans profondeur, de cette superficie à peu près spiri-

tuelle, que M. de Jouy appelle ses œuvres; mais demandez à M. de Jouy lui-même si tout le monde est capable de bien entendre un livre latin, s'il est donné à beaucoup de littérateurs de sa force de juger si une édition de Martial ou de Perse est convenablement éclaircie, et vous verrez ce qu'il vous répondra.

Il est donc digne de blâme, de ce blâme qui n'est que le ridicule porté jusqu'à l'indignation, celui qui a exploité à son profit la crédulité publique et la renommée de la France lettrée; il m'est avis qu'il ne ressemble pas mal, en cela, aux amis de ce bon Poinsinet, qui lui avait fait apprendre le bas-breton pour l'allemand.

FRÉRON ET VOLTAIRE

(1828)

C'ÉTAIT en 1764. Voltaire, le roi de cette époque, était venu *incognito* à Paris faire ses provisions de renommée pour l'hiver, et, sur le point de retourner dans ses États de Ferney, il dînait un soir en assez bonne compagnie chez une dame de la cour. Le dîner, comme on peut le croire, fut assaisonné de ces riens charmants et de ce piquant badinage que les contes de Voltaire avaient mis à la mode; on parla un peu de tout, un peu de religion à propos de ce scélérat d'archevêque de Paris, qui venait de mettre l'*Émile* à l'index; un peu de politique à propos de la favorite; on parla surtout beaucoup de Voltaire lui-même, qui, selon l'habitude, fut accablé de ces louanges sans fin que lui prodiguait son siècle avec tant d'usure et d'ironie.

Mais, au milieu de ces applaudissements et de l'enthousiasme général, le grand homme remar-

qua, non sans peine, un convive d'un air froid et respectable qui se tenait à part dans les louanges que lui prodiguaient tous les autres.

Dès lors, en véritable coquette, Voltaire n'en voulut plus qu'aux éloges de ce convive inconnu; ce fut pendant tout le repas une suite non interrompue de sourires affables auxquels l'inconnu ne répondit pas, et de questions indirectes auxquelles il répondit avec précision et politesse. A la fin, l'impatience de Voltaire fut à son comble, et à peine fut-on sorti de table qu'avec sa précipitation ordinaire et avec cette familiarité qu'il avait attrapée tant bien que mal chez le maréchal de Richelieu, il prit l'inconnu par le bras, et, le tirant dans un coin du salon :

« Monsieur, lui dit-il, vous m'avez l'air d'un galant homme, je serais charmé de savoir votre nom?

— Je suis Martin Fréron, Monsieur, pour vous servir », répondit Fréron sans s'émouvoir et en appuyant avec force sur ce prénom de *Martin* qu'on trouvait parfaitement plaisant à Ferney.

A ce nom aussi gravement décliné, Voltaire soupçonna qu'il avait fait une sottise. Cependant il n'y avait pas à s'en dédire; déjà toute la compagnie entourait les deux antagonistes, et vainement Voltaire essaya-t-il d'avoir recours à ses

armes ordinaires et de se tirer de là par un sarcasme.

L'assemblée était devenue sérieuse; personne ne paraissait disposé à rire même par flatterie. Quand il y va de l'honneur d'un homme et que cet honneur est en présence vivant, respirant, s'indignant, se défendant lui-même, il arrive on ne sait comment qu'on se met à le respecter et à trembler devant lui des offenses qu'on lui a faites sans le connaître, s'appelât-il Fréron ou Pompignan.

Fréron profita habilement de ce moment de silence, et, par une bizarrerie peut-être inexplicable, il arriva que Voltaire ainsi surpris fut obligé d'écouter.

« Monsieur, lui dit Fréron, je voudrais entreprendre une chose qui vous étonnerait plus que tout le reste : c'est un parallèle entre vous et moi, dans lequel, au jugement des gens de bien et même au jugement des gens de goût, le pauvre folliculaire aurait tout l'avantage sur le grand philosophe. »

Ici Voltaire, dont la surprise devenait presque de l'embarras, feignit d'encourager Fréron et de s'amuser de son entreprise. Toute l'assemblée, ne songeant plus à flatter personne, se mit à écouter avec attention : femmes, jeunes gens, philosophes,

petits abbés, mousquetaires, chacun était bien aise de savoir comment ce pauvre Fréron allait se tirer de là.

« Oui, Monsieur, reprit Fréron après s'être assis en face même de Voltaire, quand, pauvre et inconnu comme je le suis encore, je m'avisai d'écrire *l'Année littéraire,* et de relever en passant quelques fautes de goût et de langage qui vous étaient échappées dans la précipitation de votre travail, j'étais loin de m'attendre que vous me feriez dès l'abord l'honneur de vous mettre en colère contre moi. Vous étiez tellement mon supérieur, dans mon estime comme dans celle de tous, que je fus fort étonné de voir un si grand seigneur se mettre dès l'abord au-dessous de moi en m'accablant d'injures. Vos injures me firent sentir une partie de ce que je pouvais; je me mis donc, et pour votre malheur, à vous examiner de plus près et en écartant les brillants mensonges dont vous vous pariez; je compris ensuite tout le secret de votre génie.

« Je compris que ce génie n'était autre chose que beaucoup d'esprit et de style, avec une admirable facilité à prendre tous les tons et toutes les tournures. Dès lors vous fûtes jugé sans retour. Au théâtre, je ne vous vis plus que comme le continuateur affaibli de Racine, le détracteur mala-

droit du grand Corneille, le flatteur assidu d'un parterre pour qui vous faisiez de la tolérance et de la philosophie.

« Historien, je compris que le scepticisme de Bayle était votre dieu unique, et que, flatté par cette manière de douter de tout, vous aviez trouvé qu'il était ingénieux et nouveau de ne rien croire et de mettre en volumes suivis les articles du *Dictionnaire historique*. Plus tard, quand vous vous mîtes à faire de la physique, j'eus pitié de voir cet agréable talent se perdre ainsi en visant à la profondeur. En un mot, je ne retrouvais Voltaire entier que dans ces petits vers qui faisaient les délices de Paris, dans ces contes immoraux que Mme de Pompadour préférait à juste titre à *la Henriade,* dans ce poème licencieux dont les moindres fragments ont fait époque.

« Mais alors même, quand dans ces luttes d'esprit, quand dans ces lettres écrites à des rois pour que les particuliers pussent les lire, quand dans ces vers si agréablement tournés, vous étaliez tout l'esprit français, tout l'esprit de Voltaire, je voyais encore au fond de tout cela une immoralité profonde, la religion en question, la royauté méprisée, la morale en péril, tout ce qu'il y avait de respectable dans nos vieilles mœurs réduit au néant; alors cet homme charmant, adoré à la cour,

adoré à la ville, alors l'ami de Frédéric, alors l'ami de Catherine, n'était plus à mes yeux que ce qu'il est en effet, le corrupteur de la nation.

« Et j'avais tellement deviné juste qu'à mon premier article vous avez senti que je vous comprenais. Alors, par le plus habile des calculs, vous avez commencé par me céder la place, vous avez quitté Paris et la cour, vous vous êtes retiré dans votre royaume de Ferney : vous étiez, disiez-vous, un pauvre vieillard accablé de chagrins et d'infirmités, ne songeant plus qu'à cultiver ses terres et à mourir tranquille. Ainsi vous avez cru arrêter la critique qui s'éveillait ; mais, comme cette critique était décente et juste, elle ne s'est pas arrêtée ; au contraire, elle a été goûtée par les gens de bien, elle m'attirait de tous côtés des éloges secrets, accompagnés de ce sourire de la pitié qu'on accorde toujours à un pauvre diable qui va se perdre. Que vous dirai-je? Malgré tous les pronostics et tous les avertissements de mes amis, j'écrivais ma feuille sans rien concéder de ce que je croyais de la vérité et du bon goût, quand tout à coup, après six mois de silence, vous sortez de votre engourdissement apparent ! »

Ici Fréron, comme dominé par le tumulte de ses souvenirs, se leva de son siège et se mit à parcourir le salon. Voltaire s'était engagé à la bien-

veillance; maintenant elle devenait de la générosité.

« Oh! Monsieur, dit-il, je suis ici à peu près le seul de mon parti; mais pourtant expliquez-moi, je vous prie, comment il se fait que vous, de la hauteur où vous êtes, vous ayez pu vous abandonner à tant d'injures contre Fréron. Je ne crois pas, depuis qu'il y a de l'amour-propre ou des poètes dans le monde, que jamais on se soit laissé aller à tant de sales invectives, à tant de misérables pamphlets, à tant d'atroces injures, à tant d'odieux mensonges, à tant de sourdes menées; vous, grand homme, vous n'avez pas rougi d'employer contre un pauvre écrivain qui ne vous devait que la vérité tout ce que vous avez d'esprit, de puissance, de crédit, d'adorateurs, de fanatiques; vous, prédicateur de la liberté, vous avez été jusqu'à demander des lettres de cachet contre ma personne, vous avez été jusqu'à me calomnier dans mes amitiés, dans mes haines, dans mes mœurs, dans mon crédit, dans mes moindres actions d'homme privé; enfin, pour comble d'horreur, vous avez parlé de m'envoyer aux galères et vous m'avez traîné sur le théâtre à la face de tout un peuple. »

A ce souvenir récent de *l'Écossaise*, que sa conscience, toujours juste malgré lui-même, lui

avait reproché plusieurs fois comme l'attentat le plus inouï, Voltaire fut atterré; son antagoniste, au contraire, que tant d'injures avaient ému, rentra dans le plus grand calme, et, promenant sur la compagnie ses grands yeux noirs et pleins de feu :

« Messieurs, dit-il, il n'est personne de vous qui ne se souvienne de la première représentation de *l'Écossaise.* On eût dit que toute la France s'y était portée, et ce fut à peine si je pus à prix d'argent obtenir dans la salle une place obscure, moi qu'on allait vouer à la risée du peuple.

« Jamais, je crois, effervescence pareille n'avait précédé un chef-d'œuvre littéraire ; même avant la pièce, on en citait des passages entiers; on me prêtait d'avance mille horreurs. Il y en avait qui prétendaient qu'au cinquième acte j'étais flétri par le bourreau; et telle était l'impatience du public de voir cette belle représentation qu'un instant, le bruit ayant couru que M. le lieutenant criminel hésitait encore à laisser lever la toile, le parterre, les loges, les littérateurs même du paradis, tout fut prêt à s'insurger.

« Enfin la toile se lève. Je vous laisse à penser si je sentis une douleur amère quand je vis mon nom et mes simples vêtements de chaque jour exposés à la huée publique; quand je vis des

jeunes filles à peine sorties de leur couvent grincer des dents à mon seul aspect; quand je sentis en un mot une pareille horreur sur ma tête que je croyais innocente. Je vous l'avouerai, au milieu de ce déchaînement universel contre moi, au milieu de ces acclamations bruyantes en faveur de mon ennemi, je me demandai un instant si par hasard je n'étais pas l'auteur de *la Pucelle,* si par hasard j'étais bien moi, quand le seul homme en France qui eût essayé de s'opposer aux efforts scandaleux de l'impiété et du mauvais goût, malheureux ! je me voyais seul au milieu des haines implacables, misérable objet de l'ironie publique, j'étais encore un de ces infâmes qu'il s'agissait d'écraser.

« Mais le lendemain, dans mon grenier, car, comme vous le savez trop bien, Monsieur, la misère était mon partage, le lendemain, quand j'essayai de parler en homme indifférent de la pièce nouvelle, quand je m'astreignis à faire une critique raisonnable et juste de la pièce nouvelle, je compris au milieu de ma critique que je m'étais trop laissé aller au désespoir. Alors tout ce qu'il y avait d'honorable dans ma position m'apparut dans tout son jour.

« De mon côté, il est vrai, je voyais la misère et l'opprobre; de votre côté, je trouvais l'opulence

et la gloire; mais ma misère était la conséquence de mon dévouement isolé à la plus sainte des causes, mon opprobre était un opprobre d'un jour que le temps devait changer en triomphe, pendant que votre opulence et votre gloire devaient finir avec vous.

« Oui, Monsieur, finir avec vous, c'est le terme. Vous avez beau vous entourer de toutes les illustrations naissantes, vous avez beau flatter tous les pouvoirs en crédit, depuis le courtisan en faveur jusqu'à la maîtresse royale, vous ne fonderez rien de solide, vous n'aurez même pas le privilège de renverser d'une manière un peu durable. En effet, ces croyances respectables que vous attaquez aujourd'hui avec tant d'impunité et d'audace, ces croyances se relèveront d'elles-mêmes quand vous ne serez plus; elles sont trop enracinées dans nos mœurs nationales pour que tout l'esprit du monde puisse jamais en venir à bout.

« Il en sera de même de vos doctrines littéraires; déjà, vous le voyez, vous êtes vaincu de toutes parts par ceux que vous aviez faits les gardiens de votre autorité. Ainsi Shakespeare, que vous avez annoncé le premier à la France et à qui vous avez emprunté votre *Orosmane* sans avertir personne, Shakespeare aujourd'hui déborde votre renommée malgré vous, malgré vos im-

puissantes clameurs et vos manifestes d'Académie.

« Voici encore M. Marmontel, à qui vous avez permis de mal parler de Boileau, qui vient d'en parler avec tant d'irrévérence que vous-même n'avez pu le souffrir; déjà de toutes parts on vous accuse d'être trop froid dans vos drames, trop exalté dans vos odes; déjà changent autour de vous, et sans vous en prévenir, le théâtre que vous croyez avoir fixé, et la philosophie dont vous étiez le chef, et les sciences exactes dont les progrès vous ont laissé si loin en peu d'années.

« Ou je me trompe bien, Monsieur, ou vous voilà dépassé vous-même dans cette carrière que vous aviez ouverte. Trop heureux si vous comprenez à la fin ce que je répète depuis vingt ans, à savoir : qu'en littérature et en morale, c'est ne pas atteindre le but que de l'outre-passer.

« Au reste, vous et moi, nous vieillissons. Bourreau et victime, il faudra bientôt que nous fassions place à la génération qui va suivre, et j'espère justement, Monsieur, que, si la postérité ne vous déplace pas entièrement de ce haut point d'élévation auquel vous vous êtes porté par tant de moyens, la postérité ne pourra pas du moins refuser quelque honorable tribut d'éloges et de plaintes à celui qui, comme moi, consacra sa jeu-

nesse, sa vie, son repos, sa renommée, tout ce qu'il avait de précieux dans le monde, au triste devoir de défendre seul, et malgré tout et contre tous, des vérités sacrées et des principes inviolables auxquels il faudra toujours que la France revienne, si la France veut subsister longtemps. »

A ces mots, Fréron s'éloigna, et l'assemblée, muette, s'écoula lentement après lui, réfléchissant à cet avenir auquel personne n'avait encore songé.

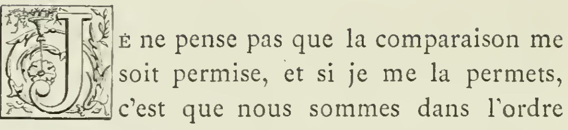
Huit jours après, Voltaire, qui n'avait pas de rancune, improvisa à Ferney une de ses plus excellentes épigrammes contre Martin Fréron.

OUVERTURE DES COURS

DE LA

FACULTÉ DES LETTRES EN SORBONNE

(1828)



Je ne pense pas que la comparaison me soit permise, et si je me la permets, c'est que nous sommes dans l'ordre légal et que je veux en profiter une fois; mais il me semble que cette Sorbonne antique, où Richelieu voulut reposer, n'est plus aujourd'hui, grâce à nos lumières, qu'un frivole théâtre sur lequel la pensée et la parole, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus précieux dans l'homme, ne sont plus qu'un vain et inutile spectacle.

Si ma comparaison est admise, et pourquoi ne le serait-elle pas, aujourd'hui qu'on a comparé si souvent M. de Jouy à Voltaire et M. Appert à saint Vincent de Paul? trouvera-t-on étrange que je compare les professeurs de la faculté à autant de

comédiens, ou, si le mot vous fait trop peur, à autant d'artistes littéraires dont chacun a son public, ses journaux, ses claqueurs quelquefois, et toujours un petit double honteux que personne ne veut entendre et qui n'est là que pour mémoire ou parce qu'il est le neveu du chef d'emploi.

S'il en est ainsi, entrons donc un instant à ces amusements frivoles d'un esprit tout athénien : car, en Sorbonne, vous retrouverez, presque aussi vives que dans la Grèce de Périclès, les éternelles disputes de l'Académie et du Portique, les phrases cadencées des rhéteurs, et les débats éloquents d'une jeunesse qui, loin de toute réalité, se rejette avec délices dans mille théories imaginaires pour ses croyances, pour ses lois, pour ses mœurs !

Jusqu'ici tout va bien encore. Pourvu que la jeunesse soit instruite, qu'importe la forme ? Pourvu que le disciple écoute le maître, quel mal peut-il résulter d'une familiarité plus intime ? Vous demandez quel mal peut résulter ? Regardez vous-mêmes : s'il est convenu que le disciple n'est plus qu'un spectateur bénévole, il va falloir le divertir à tout prix, sous peine de désertion. Or, en fait de divertissements, on est si fort blasé ! Hier Alcibiade était debout devant la chaire de Socrate. Voici aujourd'hui Socrate qui tend la main à la férule de son disciple. Par Jupiter ! c'est

là une grande faute pour un sage, et, malheureusement, aujourd'hui tous nos sages en sont là !

Le premier de ces sages est le seul homme de notre époque pour qui le nom de rhéteur ne soit pas une insulte. A sa grâce éloquente, à la vivacité de sa pensée, au choix heureux de ces expressions trouvées qui, parties de sa tête, semblent sortir de son âme ; à l'attention scrupuleuse de l'auditoire qui l'écoute, vous croyez que, si quelqu'un peut dominer son auditoire, ce sera lui? Détrompez-vous, lui aussi a été subjugué par ses élèves. Longtemps il sut les retenir dans les règles imposées à la pensée, les remettant sans cesse en présence des modèles, et, les yeux fixés sur un siècle plus beau que celui de Périclès, aussi beau que le siècle d'Auguste, il les conduisait sans efforts dans la seule route qui puisse mener à la perfection dans tous les genres. Aujourd'hui, comme le siècle a marché vite, cette route est trop battue ; à entendre la jeunesse de l'époque, on dirait qu'elle a supporté sur cette voie antique toutes les chaleurs du jour, toutes les fatigues d'une marche lente et pénible ; quoi qu'il en soit, elle ne veut plus de ce chemin, et notre sage l'abandonne avec elle. Le voilà qui, par faiblesse, se jette dans d'autres principes, adoptant le système des concessions, comme s'il était déjà ministre, et si peu

ancré dans la conscience littéraire que souvent son adoration du lendemain renverse sa divinité de la veille.

Vous avez beau me répondre, ô Athéniens, que c'est justement là le propre des rhéteurs, et que c'est chose permise à quiconque prend ce nom si diversement employé de se livrer en aveugle aux caprices de son imagination et aux inspirations du moment; je vous répondrai, vénérables archontes, qu'il est alors très malheureux que votre jeunesse soit élevée par des rhéteurs ; sans doute il faudra que vos jeunes gens aient une sagacité de vieillards pour comprendre un paradoxe comme il veut être compris; le paradoxe ressemble si fort à la vérité qu'il faut être bien habile pour manier cette arme sans danger.

Mais c'est en vain. Un homme qui, dans la place publique, eût arrêté Démosthènes au moment où il racontait au peuple l'intéressante histoire de la grenouille et de la déesse Cybèle sur le point de passer un fleuve, un homme qui eût crié à l'auditoire : *Citoyens, Démosthènes se moque de nous tous et ne veut que se faire écouter*, assurément le peuple entier se fût porté en masse contre ce cynique au risque d'être pendu au figuier de Timon. Ainsi, moi, si j'allais plus avant dans cette matière; et au contraire toute l'école d'é-

couter de plus belle, et, à peine sortie de l'officine oratoire, de se porter en foule à l'officine philosophique. « C'est le divin Platon ! s'écrient les plus jeunes. — Ce n'est pas tout à fait lui, murmurent les auditeurs de l'an passé. — C'est son ombre. — Ce n'est pas même son ombre », se disent tout bas les vieux disciples de Crantor ou d'Aristote. Alors Platon ouvre la bouche. Sa parole distille le lait et le miel comme si les abeilles du mont Hybla l'avaient encore parfumée la veille. Platon parle longuement et parle bien.

D'un vol rapide et léger, il effleure à la fois les formes positives du monde matériel et les faits moins prononcés du monde idéal ; il s'arrête à plaisir entre les deux natures : la nature physique et la nature morale. Pour lui, mais pour lui seul, il existe entre l'âme et le corps un espace vide, un espace que lui seul connaît, un point fugitif de la conscience, éclairé de cette ombre douteuse qui n'est plus la nuit et qui n'est pas encore le jour : c'est ce point unique que Platon a choisi pour son point de départ.

Avant de prendre son vol définitif, il s'y balança longtemps, peut-être il s'y balancera longtemps encore ; en attendant il est suivi d'enthousiasme et d'amour plus que de clarté et d'intelligence. Pour ses doctrines incertaines sont abandonnés les an-

ciens maîtres de la sagesse, l'étude des mystères tombe en désuétude, et de toutes parts, parmi ses adeptes, c'est à qui élèvera dans les airs le plus beau temple de nuages, avec un fronton immense de vastes colonnes ioniques ou de l'ordre dorique; en un mot, une de ces créations gigantesques auxquelles il ne manque qu'un fondement solide pour se changer en réalité.

Mais après ce drame philosophique, ou, si vous voulez, après cette ode dont toutes les strophes sont autant de syllogismes, dont les formes variées, les brusques transitions et les événements bizarrement entassés n'auraient pas étonné Pindare en personne, voici qu'un autre spectacle commence, et sous ce rideau couleur de pourpre nous ne trouvons plus cette fois, à la place d'une phrase sonore ou d'un rêve poétique dans un terme réduit du monde moral, qu'un troisième architecte de système, mais un architecte qui bâtit son édifice doctrinaire non plus avec des phrases ou des idées, mais avec des faits, de bons petits faits matériels; des faits que le soleil a éclairés, dont personne ne doute, et dont il doute moins que personne : car il a soin de les choisir aussi patents qu'il est possible. C'est autour de ce maître que la jeunesse triomphe; elle est là, écoutant ses leçons et contemplant son visage comme elle contemplait

naguère une momie égyptienne étendue sur le même banc. Un vénérable docteur appelé Passalaqua avait dérobé ce corps en lambeaux aux tombeaux des Pharaons d'Égypte, et il le colportait de ville en ville pour de l'argent, expliquant aux curieux que c'était là tout un Égyptien, un prêtre entier de la déesse Isis.

Pour ce corps ainsi profané, le grand docteur n'avait oublié qu'une chose, une âme ; à ce pontife révéré, il n'avait enlevé que la science des hiéroglyphes et la connaissance des mystères sacrés et tout ce qui le rendait cher à la déesse.

Or, cette fois, nous n'avons pas encore changé de spectacle. L'histoire est étendue à son tour devant nous, et, sous le froid scalpel d'un sophiste, elle n'est plus, elle aussi, qu'un corps sans âme, qu'une divinité sans souvenirs et sans mystères.

La voilà, grâce aux soins de la science, réduite à un seul fait, à un seul battement de cœur qui s'appelle la civilisation ; hors de là il n'est plus d'autre influence, les dieux ni les rois ne sont plus comptés pour rien dans cette vie passée des peuples détruits.

Encore une fois, comme s'il s'agissait du sabre de Gengis ou des armées de Tamerlan, nous sommes retombés sous le règne de la force, ou, si vous aimez mieux, sous le joug de la perfectibilité

indéfinie de l'homme : car c'est là aussi une espèce de force aveugle dont au besoin nos philosophes se contentent. Pourtant, philosophes, il serait temps de vous entendre et de vous expliquer. Hier encore, s'il m'en souvient, et avec vous, avec vos transformations de chaque jour, il est urgent de se souvenir, l'un de vous justifiait la mort de Socrate parce que Socrate n'était pas dans la religion du pays; Aristophane lui-même et sa comédie des *Nuées* étaient défendus avec chaleur et vérité, parce que, disait-on, Socrate, par son enseignement, s'était mis hors de la loi publique; s'il en est ainsi, lisez donc votre fragment à votre confrère; expliquez-lui bien ce que c'est qu'une religion nationale, ce que c'est que l'unité de doctrine et à quelle confusion morale et religieuse ces funestes dissidences peuvent nous conduire; si vous agissez ainsi, vous serez juste une fois, et d'Aristophane lui-même vous n'aurez rien à redouter.

Voilà pourquoi c'était autrefois une institution singulièrement salutaire que celle des cyniques, espèces de censeurs en guenilles dont l'éloquent dédain s'attachait sans pitié et sans peur à tous les ridicules contemporains.

Ah ! si par bonheur se trouvait parmi nous un second Diogène, quelque orateur véhément qui avec

son sourire sardonique arriverait en pleine Sorbonne en présence de ces grands maîtres, quelle ne serait pas l'indignation de ses discours !

« Tu es sans contredit un éloquent rhéteur, dirait-il au premier de nos trois grands maîtres, mais depuis un an tes idées se sont terriblement obscurcies. D'où vient donc, maître, que, subissant mille influences étrangères, tu te traînes aujourd'hui à la suite d'une littérature dont tu ne parlais autrefois qu'avec horreur ? A quelle fin as-tu quitté d'abord les beaux génies de ta nation pour les génies des nations voisines, et même, si ton affirmation est consciencieuse, pourquoi est-elle encore incomplète ? Pourquoi élèves-tu les uns au détriment des autres ? Pourquoi, changeant encore une fois de manière, as-tu quitté les livres pour les hommes, et les produits de leur pensée pour les détails de leur vie, ou quelquefois pour des détails d'imprimerie, comme par exemple quand tu nous as parlé d'Ossian ? Ne vois-tu pas, puisqu'il t'a fallu quinze années pour comprendre l'Angleterre et pour te douter que Shakespeare pouvait avoir du génie, qu'il te faudrait quatre vies de rhéteur avant d'être à la hauteur de l'Espagne et de l'Italie ? Après cela, que peut devenir ton auditoire, si chaque année il est obligé de refaire son éducation à ta suite, sans se douter qu'il t'importe

fort peu à toi-même que la science ne fasse pas un pas de plus?

« Et toi, s'écrierait Diogène, en s'adressant à Platon, que veux-tu faire de ta méthode éclectique? Comment veux-tu parvenir à avoir une méthode à toi, en t'enfonçant chaque jour davantage dans les méthodes de tes devanciers?

« Insensé qui veut concilier l'abstrait et le concret, le fini et l'infini, l'unité et la variété, l'éternité et le temps, l'Asie et l'Europe; critique dédaigneux, si habile à expliquer Sophocle et Euripide *par la réalisation de l'idée de l'infini et les âpretés sauvages de Shakespeare, de Lope et de Calderon, par la représentation de l'idée du fini et du concret.*

« Si tu veux être entendu, commence par avoir un langage; si tu veux enseigner, commence par avoir une opinion, et ne jette pas au hasard dans de jeunes et faibles cerveaux les promesses normandes de ton merveilleux éclectisme.

— Et toi, maître, qui du haut de la chaire distribues, comme un dieu, à chaque partie de cet immense univers ses événements, ses héros, ses croyances; qui ne racontes ce qui est arrivé qu'après avoir prophétisé à l'avance ce qui devait arriver; cesse de voir *à priori* et à vol d'aigle les temps historiques, qu'il vaut bien mieux, ignorants

mortels que nous sommes, toi et moi, étudier sérieusement pour les expliquer ensuite tant bien que mal ; *et je le répète,* pour emprunter le langage de ton collègue, *analyse et ne synthétise plus !* »

Ainsi parlerait Diogène, et les petits professeurs d'accourir après le triumvirat littéraire et de s'écrier :

« Cynique, ne t'en va pas sans nous dire quelque sottise. — Je ne suis pas un écho, répondait le cynique, et vous en direz bien assez sans moi. — Mais au moins, reprenaient-ils, tu as dit à nos confrères ce que tu pensais de leurs leçons ; que penses-tu des nôtres ?

— Elles sont excellentes, reprenait Diogène, mais personne ne s'y rend, et vous auriez plus tôt fait de ne plus ouvrir vos boutiques. — Mais enfin à quoi nous compares-tu, philosophe ? » Alors Diogène, s'enveloppant fièrement dans son manteau troué : « Je vous compare, s'écria-t-il, à ces grands vases d'airain placés autour des Jeux Olympiques pour enfler la voix des acteurs, et qui répètent indifféremment les vers d'Euripide aussi bien que ceux de Sophocle, trop heureux quand ils n'ont pas à retenir les drames de *Denys le Tyran.*

RÉSUMÉ D'UNE ANNÉE D'ÉTUDES

(1829)

Quand nos deux étudiants furent bien assurés qu'il s'agissait sérieusement d'un beau soleil, ils trouvèrent que la Sorbonne était humide, que ses bancs étaient durs, que les orateurs n'étaient guère plus amusants qu'un mélodrame ou un volume de vers, et spontanément ils résolurent d'aller retrouver les eaux, les arbres et les fleurs de leur patrie.

Il est vrai qu'il s'en fallait encore de quelques mois pour que l'année scolaire fût finie ; mais leur hiver avait été si laborieux, et dans l'espace de deux trimestres et demi ils avaient lu tant de romans et de journaux, ils avaient entendu tant de dissertations à perte de vue, qu'en leur âme et conscience ils croyaient avoir accompli à merveille leur tâche scolaire. En attendant, ils grimpèrent donc sur l'impériale d'une voiture, observatoire poudreux et brûlé de grande route, espèce de

tortue ambulante, faite exprès pour les écoliers ou les amants qui veulent voyager et qui sont pauvres; et, du haut de cette machine aérienne, ils se mirent à discuter sur leurs connaissances respectives et à repasser en eux-mêmes à quelles nouvelles découvertes scientifiques, littéraires et politiques ils étaient arrivés.

Au premier abord, ils furent tout étonnés de ne pas trouver grand'chose, d'avoir tant étudié et de n'avoir rien appris; mais bientôt ils s'aperçurent que dans cette intéressante recherche ils avaient procédé par la méthode synthétique, que l'analyse leur serait plus favorable, et ils se mirent à analyser leur science; de sorte qu'en réunissant tous ces petits faits épars, ils devaient parvenir à être aussi savants pour le moins que MM. Quatremère ou Saint-Martin.

Ils commencèrent donc par se rappeler qu'à peine arrivés dans Paris, ils avaient eu le bon sens d'oublier les ridicules leçons de leurs premiers maîtres ; ils les avaient rejetées bien loin derrière eux comme trop classiques, ils avaient renié Horace et Virgile, qu'à vrai dire ils n'avaient jamais bien compris; et, donnant une libre allure à leur génie, ils étaient entrés dans la révolution littéraire en aveugles; ils avaient étudié avec soin les préfaces de M. Victor Hugo, la poétique de M. Al-

fred de Vigny ; ils s'étaient livrés, eux aussi, à leur fantaisie et au hasard, espèce de dieu très favorable à ceux qui ne savent rien, et qui peut vous mener indistinctement de l'orient à l'occident, du nord au midi, partout : il ne s'agit que de se laisser aller.

Ainsi, ils commencèrent par devenir hommes d'inspiration, et bientôt cette inspiration, ils la portèrent dans l'histoire. Ils savaient un peu d'histoire en sortant du collège ; ils avaient lu Rollin pour l'histoire romaine, M. Anquetil pour l'histoire de France et Fantin des Odoarts pour la révolution.

C'était toujours autant de pris, autant de su ; mais, à force d'être poètes, ils trouvèrent que toutes ces pages étaient trop positives ; ils étudièrent l'histoire dans Walter Scott, ils en lurent tout d'un trait quatre-vingt-deux volumes, et ils se frottaient les mains rien que de penser qu'ils étaient si savants !

Il en fut de même pour la critique littéraire. Ils en avaient apporté à Paris quelques petites notions bien simples, bien claires, bien précises, bien à leur portée ; ils avaient trouvé tout cela dans M. l'abbé Batteux ; mais, en présence du collège de France et de la Sorbonne, l'honnête abbé Batteux fut oublié.

Au lieu de critique, on leur fit de l'éloquence ;

on les promena de période en période, on les jeta dans mille analogies opposées. C'était un fracas à ne pas s'entendre : aussi n'y avaient-ils rien entendu.

Cependant ils étaient très satisfaits, parce qu'ils pouvaient parler à tout propos de la *grâce naïve du langage*, des *émotions spontanées*, des *enchantements de la parole*, et autres phrases sonores qui devaient faire ouvrir de grands yeux au curé de leur village.

Ils se flattaient aussi d'avoir découvert mille secrets à la nature, parce qu'ils avaient vu, dans un cours de chimie, séparer l'oxygène de l'hydrogène, étouffer un hibou sur la machine pneumatique, et autres expériences de même force : aussi se flattaient-ils, en arrivant dans leurs familles, de remplacer l'huile héréditaire par le gaz, d'y propager les cols en papier, les chemises à boutons, les crochets pour les cravates, les porte-serviettes et les cannes à fauteuils. Ils ne rêvaient que réforme et économie : aussi portaient-ils des socques à leurs sœurs, une tabatière en cuir bouilli à leur père, et à leur bonne une douzaine de mouchoirs à huit sous, *tout en fil*, qui se colportent dans Paris, à défaut de complaintes d'assassinat ou d'amusants récits de la place de Grève.

Ils étaient donc économistes aussi bien que lit-

térateurs et poètes. Pour ce qui est de la philosophie, c'était leur fort ; ils avaient longtemps disputé sur le *spiritualisme et la sensation*, *l'être et le non-être, le pourquoi et le comment*, sur *le nécessaire et le contingent*, sur *Condillac* et l'*École écossaise*.

De sorte que, de tous les termes de l'art philosophique, pas un ne leur était échappé. Quant au sens, ils étaient bien près de l'atteindre : encore deux ans, et ils devaient égaler M. Cousin ; si bien que de cette science-là ils étaient bien plus satisfaits que de toutes les autres, et ils levaient la tête aussi fièrement que si, au lieu d'être assis sur le haut d'une impériale, ils avaient parcouru la grand'route avec toute la rapidité d'une calèche de député.

Enfin, quand ils se remémoraient tous les journaux qu'ils avaient lus, toutes les brochures qu'ils avaient étudiées, toutes les dissertations auxquelles ils s'étaient livrés en plein café ; quand ils se rappelaient combien de fois ils étaient allés à la Chambre des députés, et à quelles délicieuses extases ils avaient été exposés en entendant M. de Martignac ; quand ils se répétaient qu'ils avaient été sur le point d'apprendre l'anglais, l'italien et l'allemand en huit jours par la méthode de M. Jacotot, et de savoir par cœur tout le Code civil grâce

à M. Aimé Lemaire, ils étaient sur le point de s'écrier très naïvement : « Nous sommes de bien grands hommes ! » et de reprendre le chemin du Panthéon !

Ce qu'il y avait de plus sûr dans leur fait, c'est qu'ils savaient sténographier assez proprement un discours, quand on ne parlait pas trop vite ; qu'ils avaient appris assez de guitare pour chanter en s'accompagnant *Fleuve du Tage*, et qu'ils n'avaient rien épargné dans les tirs et dans les salles d'armes pour pouvoir recevoir un soufflet en toute sécurité.

Ainsi du reste. Ils n'avaient rien négligé dans leur fortune politique : ils étaient allés une fois au dîner de Sa Majesté ; ils s'étaient mis fort souvent sur le chemin de Mme la duchesse de Berry, qui les avait salués avec beaucoup de grâce, sans compter que tout l'hiver ils allaient passer la soirée chez la femme d'un commis de l'octroi, quand il n'y avait pas trop de boue dans les rues.

Du reste, leur célébrité était faite : Ladvocat leur avait un jour touché dans la main, ils avaient donné le bras à une actrice de l'Odéon, M. de Jouy avait emprunté la plume de l'un d'eux pour se corriger une faute d'orthographe, et M. Ancelot les saluait toutes les fois qu'il les rencontrait depuis qu'il les avait vus applaudir à *Marie de Brabant*.

Ainsi armés, ainsi contents d'eux-mêmes, ils arrivèrent au sein de leurs familles où ils furent trouvés charmants.

C'était pourtant deux mille cinq cent quatre-vingt-quinze francs qu'il en coûtait à leurs parents pour six mois, et, bien que leurs impositions ne fussent pas encore payées, ils pensaient que ce n'était pas encore trop cher. Il n'y avait là qu'un vieil oncle radoteur qui trouvait que c'était beaucoup trop d'argent dépensé pour n'avoir en réalité que deux fats ou deux imbéciles : car il laissait le choix à leurs parents, tant il aimait la liberté !

ACADÉMIE FRANÇAISE

NOMINATION DE M. L'ABBÉ FELETZ

(1829)

Parturient montes, nascetur ridiculus mus.
La montagne en travail enfante... une souris.

Et voilà comment, après tant de soins, tant de retards, tant d'hésitations, tant de mystères, de marches et de contre-marches, l'Académie, vieille sibylle si féconde en avortons, avorte encore une dernière fois et met péniblement au jour un nain imperceptible, à côté duquel M. Briffaut lui-même est un géant.

O race bâtarde ! jusques à quand cesseras-tu de nous mettre à ton niveau ? Un homme de cette bande vient à mourir, et *subito* voilà qu'à l'ordinaire la troupe arpente les carrefours, en faisant mine parfois de s'arrêter à une honnête maison pour mieux jouer son jeu, et tout d'un coup re-

broussant chemin et frappant de taverne en taverne jusqu'à la porte du *Journal des Débats*, où Dieu sait à quelles saturnales littéraires ou politiques on se livre depuis longtemps.

O honte! des hommes prétendant à une estime quelconque osent s'assembler sous le noble prétexte de nous donner enfin un homme digne de notre vénération et de nos hommages. Ils nous bercent d'abord de flatteuses espérances, ils mettent en avant quelques gens de bien et de mérite qu'ils vont solliciter dans leur cabinet; et quand, après leurs promesses réitérées, nous nous félicitons d'avance de leur choix; quand, trompés par leurs grimaces, nous suspendons notre épigramme vengeresse, voilà que, dans l'ombre, ces graves personnages ajoutent à leur liste déjà si pleine une nullité de plus, une nullité nuisible, une nullité avec des passions de parti, des passions littéraires et, ce qui l'emporte encore, avec des passions de journaliste, je veux dire avec les plus perfides, les plus cruelles passions qui se puissent trouver !

Qu'aurait dit Voltaire, je le demande, s'il eût vu Fréron, ce Fréron qu'il poursuivit de ses sarcasmes indestructibles, et qu'il immortalisa par ses violences, venant, après une vie tout entière écoulée dans les dissertations de la critique et les vengeances du folliculaire, prendre sa place au

fauteuil qu'avait occupé le grand Corneille! qui avait été refusé au grand Molière! Eh bien! il faut le dire, notre académicien d'hier, avec toutes les passions de Fréron, est loin d'avoir rien qui ressemble à cette érudition profonde, à cette verve satirique et inépuisable, à cette ironie froide et désespérante, qui fit de Fréron l'ennemi souvent heureux de Voltaire irrité.

Il s'en faut que cet immortel de fraîche date mérite, soit par les grâces de son style, soit par l'importance de ses services, ce que ne méritait pas même Fréron, alors que, seul au milieu de notre France, il résistait à l'influence toute-puissante et souvent déplorable de l'auteur du *Dictionnaire philosophique* et de *la Pucelle.*

N'importe, répètent en chœur tous les messieurs des *Débats,* nous voilà au tour de Fiévé à présent, au tour de Duviquet après-demain, après quoi, s'il y a une petite place pour M. Lesourd, nous le prierons de nous faire l'honneur de l'accepter; qui sait même si M. Salvandy, malgré son petit roman, ne sera pas un jour membre de notre rare collection? Et là-dessus, nos académiciens auteurs de s'élargir pour faire place aux académiciens journalistes. C'est dans l'ordre.

Or, voilà le raisonnement de ces messieurs: « Prenons Feletz. C'est un abbé comme Desfon-

taines et un journaliste comme un autre, qui au moins, dans sa feuille, nous défendra des insolents propos si souvent tenus contre nous. En nommant Feletz, nous sommes sûrs que ses confrères approuveront une nomination flatteuse pour le corps entier. La voix publique sera pour nous, et une fois dans notre vie nous serons loués sans restriction. »

Voilà sans doute ce qu'on a pensé tout haut; voici ce qu'on a pensé tout bas :

« J'aurai besoin, disait l'un, d'un bon article dans l'ex-*Journal de l'Empire*, pour appuyer la seconde édition de mon poème épique. — Et pour faire vendre mes œuvres complètes, pensait l'autre. — Et pour faire reprendre ma tragédie, disait un voisin. — Et pour annoncer mon histoire en quatre volumes, répétait un historien grand seigneur. — Et pour prouver que nous ne sommes ni jésuites, ni ministériels, ni classiques, ni flatteurs, ni intrigants, ni chefs de coterie, ni ambitieux », murmurait à part soi le reste de l'assemblée.

Et alors boules blanches de pleuvoir. L'urne fatale se remplit; on la vide, et on voit sortir, à la stupeur générale du public parisien, M. Feletz, armé de pied en cap, cuirassé d'utopies plus ou moins absurdes, coiffé de systèmes plus ou moins

rebattus, avec une plume d'oison à la main telle que M. de Jouy lui-même n'en voudrait pas pour écrire son feuilleton. *Sic itur ad astra.*

Telle est, n'en doutons pas, la malheureuse suite d'idées à travers lesquelles l'Académie s'est traînée jusqu'au nouveau membre qu'elle nous impose. Il y a bien encore là-dessous quelques noirceurs moins amusantes, des menées perfides, des promesses oubliées, un homme de néant jeté à la traverse d'un honnête homme; mais c'est un drame que nous écrirons à part.

Ce sera une scène ajoutée à cette interminable et infâme comédie appelée *intrigue*, que tous les hommes, depuis le plus grand monarque jusqu'au plus humble académicien, depuis Alexandre le Grand jusqu'à M. Feletz, n'ont cessé de jouer dans le meilleur des mondes possibles.

MADAME DE GENLIS

(1832)

Il a fallu la mort de Mme de Genlis pour que Paris, qui l'avait oubliée, se ressouvînt de cette femme célèbre, jadis si fêtée, si calomniée, si admirée, si insultée ; que la France a pu voir dans des fortunes si diverses, séduisant modèle de toutes les grâces, triste exemple de toutes les vanités de l'esprit et du cœur, d'une vie mêlée et inégale comme son style ; qui commença toute jeune dans le palais d'Orléans le régicide et qui meurt sous le règne de *Louis-Philippe Ier ;* en un mot, gloire douteuse, renommée fugitive, femme dont on aura d'abord trop à dire, et bien peu de chose plus tard, ce qui est le lot de toutes les renommées qui vont plus haut qu'elles ne devraient espérer.

Mme de Genlis naquit à Antin, d'une famille noble ; elle se nommait Félicité Ducrest de Saint-Aubin. Elle était fort jolie, grande, bien faite ;

des mains charmantes, un nez dont elle fit trop souvent l'éloge et qui mérita tout ce qu'elle en dit; en un mot, une de ces figures en l'air, partant de bas en haut, et qui rappellent dans toute sa vérité l'*os sublime* du poète latin.

A ces avantages extérieurs ajoutez une singulière vivacité d'esprit, un amour désordonné du mouvement, une profonde connaissance des petits riens de la vie de grand seigneur, un amour décidé pour les futilités, qu'elle traita toujours sérieusement. Du reste, assez de science pour ne rien savoir et pour parler de tout; agaçante, pleine d'intrigue, flatteuse, d'une grande liberté de propos, et cependant grave, cachée dans ses actions, dans sa vie, affichant les grands principes. Mme de Genlis, à la cour de Louis XIV, n'eût été ni Mlle de La Vallière : elle manquait de sensibilité; ni Mme de Montespan : elle n'avait pas assez de courage; ni Mme de Sévigné : il lui eût fallu trop d'esprit et de style. Elle eût été fort aisément Mme de Maintenon. Comme chez Mme de Maintenon, en effet, vous trouverez chez Mme de Genlis, en conservant les distances, le même ton exquis, le même esprit tracassier et gouvernant, le même soin pour sa réputation et pour le *qu'en dira-t-on du monde,* le même oubli de ses écarts de jeunesse, le même zèle pour les principes religieux; et plus tard,

quand l'âge vient avec l'ennui, le même caquetage de vieille femme, le même amour des plaisirs de pensionnat, le même besoin d'occuper encore d'elle-même. Ce sont, en un mot, deux femmes qui se seraient fait peur si elles avaient pu comprendre combien elles se ressemblaient.

Il faut remarquer que pour la célébrité Mme de Genlis fut très heureusement placée, à la fin du XVIIIe siècle d'abord, et ensuite dans la maison d'Orléans.

Quelle plus belle époque pour réussir que cette étonnante époque de la fin du règne de Louis XV? D'une part, tous les vices, toute l'élégance déjà fanée, toute l'oisiveté et l'incrédulité d'un règne despotique, toutes les misères dans le peuple, toutes les afflictions, toutes les impatiences; d'autre part, les premières plaintes de la nation, le premier éveil des sujets, un roi timide, roi absolu par sa naissance, et qui tient encore aux doctrines de l'absolu non par conviction, mais par devoir.

C'était un beau moment pour débuter dans le monde, que ce moment d'incertitude entre la vieille monarchie et la Constitution nouvelle, entre Versailles et Paris, entre le roi et M. le duc de Chartres, qui allait devenir duc d'Orléans.

C'est de la maison d'Orléans que Mme de Genlis vit le monde. Elle débuta dans le monde à peu

près comme Beaumarchais avait débuté, en jouant de la harpe. Comme Beaumarchais, Mme de Genlis fut musicienne dans un temps où il était si facile de l'être. Elle enchanta la ville et la cour, comme on disait encore alors, sur cette petite harpe du temps, à crochets et à deux octaves si imparfaits; elle fit frémir de plaisir sur ce clavecin sans marteaux de l'époque, qui rappelait si bien le froissement d'une robe.

Puis c'était une chose encore si singulière, dans cette société si corruptrice, car elle était au-dessus de toute corruption, qu'une femme jeune et belle qui rougissait à propos, qui mettait peu de rouge, qui chantait et pinçait de la harpe pour tout succès dans les salons, à qui enfin il était bien difficile d'assigner autre chose que son mari !

Si bien qu'on l'appela pédante, que pour elle on ressuscita le mot tout exprès, et qu'elle devint, malgré Louis XVI, qui n'aimait pas les singularités, *gouverneur* du prince transporté par la révolution de 1830 du Palais-Royal au château des Tuileries, que nous avons vu si artistement enrichi d'une cuisine et d'un fossé, grotesques embellissements que n'eût pas désavoués Mme de Genlis.

Voilà donc Mme de Genlis l'élégante harpiste, la jolie comtesse, la jeune femme à la correspon-

dance légère et aux mots piquants, changée tout à coup en docteur, commentant, professant, argumentant, prenant corps à corps le XVIIIe siècle. Oui, cette jeune femme s'attaque, pour premier essai de ses forces et de sa vocation, à Voltaire et à Jean-Jacques Rousseau, ces dieux à peine éteints dont les cendres chaudes encore étaient attendues à l'église Sainte-Geneviève.

Un instant la société de l'époque crie au miracle, la foi est sauvée! Le scepticisme du XIXe siècle est vaincu si on laisse faire Mme de Genlis; on applaudit à outrance. Le fougueux athlète en cornette et en robe de soie nous ramène à pas de géant à la contre-révolution.

Elle reconstruit la liturgie; elle refait les prières catholiques, elle fait un *Manuel de piété;* encore un peu, elle refera le *Nouveau Testament.* Et, de fait, ce fut un grand malheur pour tous les électeurs de son temps, que cette idée féconde qui vint un jour en tête de Mme de Genlis, de reconstruire à la taille de son siècle tous les livres écrits auparavant.

Quels livres Mme de Genlis n'a-t-elle pas reconstruits! Elle a refait la comédie de Molière pour les pensionnats; elle a refait les *Caractères* de La Bruyère pour le salon et pour l'antichambre; elle a refait l'*Émile* de Rousseau; elle a refait l'his-

toire de Voltaire; elle a refait *la Maison rustique;* pendant vingt ans elle a rêvé qu'elle pouvait refaire l'*Encyclopédie.* Aussi il serait difficile de comprendre avec quelle rapidité courait cette plume; elle allait çà et là, partout, sur tout, prenant tout, gâtant tout, donnant à tout ce qu'elle prenait je ne sais quel air équivoque de vertu et d'innocence, quelle fausse naïveté, quel malheureux extérieur de bon goût et de bon ton, si bien qu'il n'y a pas d'ouvrages plus dangereux à faire lire à la jeunesse des deux sexes, mais surtout aux jeunes personnes, que les ouvrages faits exprès pour leur éducation par Mme de Genlis!

Pour ma part, j'aimerais beaucoup mieux laisser lire à un jeune esprit l'*Émile* qu'*Adèle et Théodore;* j'aimerais presque autant, en morale, l'*Héloïse* que les *Petits Émigrés.* Cette manière de mettre l'éducation en roman est une triste façon d'enseigner. Dans tous les livres entrepris et exécutés dans ce déplorable système, il s'agit toujours d'un petit garçon et d'une petite fille qui épellent ensemble, écrivent ensemble, chantent ensemble, s'accompagnent ensemble sur la harpe, voyagent ensemble, se séparent à quinze ans, et qui s'écrivent sur leurs voyages avec la permission de leurs mères (ces jeunes gens ont rarement un père dans ces livres), et qui finissent par se marier à dix-huit

ans. Ne sont-ce pas là de beaux modèles à proposer? N'est-ce pas là une réalité bien positive? Quoi! pas un mot des lettres antiques, des sciences, de la rhétorique? Quoi! toujours une importune confusion dans le précepte, toujours le sentiment de l'amour excité même à propos de l'alphabet, toujours à un petit garçon une poupée, et à une petite fille un sabre de bois? Tel est tout le système d'éducation de Mme de Genlis.

Dieu nous préserve des systèmes en éducation; nous les avons tous trouvés dangereux ou inutiles, depuis Mme de Genlis jusqu'à M. Jacotot. Ici s'arrête la première partie de la vie de Mme de Genlis. C'est la vie d'une prude qui parle beaucoup d'amour, d'un savant couleur de rose toujours à la veille de la pierre philosophale; c'est une femme qui ose aller sur les traces de Fréron, Fréron le premier réactionnaire contre le XVIIIe siècle, courageux écrivain à qui on rendra justice quand on aura le temps. En attendant, les sarcasmes de Voltaire subsistent.

Entre le *Théâtre d'éducation*, prolixe et mauvaise production, sans originalité et sans charme, et le *Dictionnaire de l'étiquette*, survint la révolution de 1789. Cette révolution porta sur les nerfs de bien des femmes qui n'en comprenaient pas le sens, et qui l'insultèrent ensuite sans raison, après

l'avoir adorée sans motif. Un grand changement se fit alors chez Mme de Genlis. Tout à coup, plus de bonnet de docteur, plus de zèle fervent pour la révélation, plus rien de réactionnaire ardent et convaincu : elle se dépouille de son paradoxe et le laisse en repos pour des temps plus heureux.

C'en est fait, Mme la comtesse de Genlis est une citoyenne. Le bonnet phrygien pare ses beaux cheveux, la ceinture tricolore dessine sa taille, sa voix s'élève dans les clubs, pure et brillante. Elle n'avait pas encore refait le *Contrat social*, elle l'explique, elle le commente : son mari est girondin. Puis, tout le prestige de ces premiers temps de la république s'évanouit comme une ombre ; l'échafaud s'élève, Sillery précède son maître et son ami. L'exil réclame les plus prudents ; on s'exile : Mme de Genlis quitte la France.

Heureusement pour elle, sa vie républicaine fut trop courte pour laisser des souvenirs. De toutes les femmes qui ont joué un rôle dans ce drame, il ne reste que Charlotte Corday et Mme Roland.

Mme de Genlis a écrit ses mémoires, sans avoir, j'imagine, le désir de refaire les *Confessions*. Ces mémoires contiennent d'affligeantes pages. L'exil fut triste pour elle, plus triste encore pour ses bienfaiteurs. Comme nous n'écrivons pas une biographie, nous ne parlerons pas de ces temps

d'exil, il y a tant d'excuses dans le malheur !

Sous l'empire l'exilée revient à Paris. Napoléon, qui recherchait avec soin toutes les célébrités, lui fit une pension. A peine l'empereur était-il sur le trône, il apprenait alors l'extérieur de la royauté : s'il y avait su une royauté mieux organisée que celle de Louis XIV, il l'aurait choisie pour modèle. Il eut la frivolité de vouloir être roi comme on l'était au XVII[e] siècle. M[me] de Genlis, par reconnaissance et par ordre, instruisit l'empereur des règles de la vieille étiquette.

Par ses soins, le palais du chef de l'État devint une cour dans les formes. A la voix de la noble comtesse, les chambellans de la vieille cour, longtemps oubliés, se redressent ; le maître des cérémonies reparaît, les habits se redorent ; les courtisans se courbent de nouveau ; les Tuileries, comme au temps de Louis XIV, ont leurs grandes et leurs petites entrées, leurs deux battants, leur grand et leur petit lever, leur dîner d'apparat, leurs grands veneurs, leurs maîtres queux, leurs pages et jusqu'à leur débotté. C'est une espèce de roman historique que fabrique encore M[me] de Genlis.

La voilà qui se souvient et le plus souvent qui compose des charges royales, des entrées de salles régulières ; qui sépare les salons, qui galonne des

habits, qui règle la forme des voitures, du lit, des boudoirs. Le soldat couronné, comme un enfant qui s'amuse, lui prête une oreille attentive; il obéit en esclave à l'étiquette; il s'accable de laquais et de grands seigneurs, il ruine ses généraux en peluche et en dorures; il se croit (dites qu'il n'était pas modeste!), il se croit Louis XIV, et il n'est en effet qu'un roi de théâtre.

Mais rassurons-nous, ceci n'était qu'un vain caprice, une comparaison que Bonaparte voulait faire. Il était toujours assuré d'être reconnu avec sa redingote grise et son petit chapeau! Redingote grise et petit chapeau, voilà ce que l'histoire et la mémoire du peuple ont laissé au plus grand homme des temps modernes, malgré les draperies romaines de David et les broderies royales de Mme de Genlis!

Sous l'empire, Mme de Genlis eut un salon; c'était une nouveauté sous l'empire: un salon d'autrefois, où on faisait de l'art et de la politique, où tous les rangs étaient confondus pêle-mêle. Chacun payait non pas de sa fortune ou de son emploi, mais de sa personne et de son esprit, chacun acceptant la souveraineté d'une femme pour quelques heures, à condition que cette femme aurait plus d'esprit qu'eux tous.

Sous ce rapport, Mme de Genlis a rendu quelques

services à cette société qui se recomposait; elle l'a poussée à l'unité, elle lui a appris comment on se tenait, comment on entrait, comment on parlait dans un salon.

Au reste, c'était une femme pleine de souvenirs, de grâces, d'une conversation charmante, au niveau de tous les pouvoirs, même du pouvoir en bottes et en éperons, et qui s'y était faite, bien que ce lui fût une chose inaccoutumée.

Mais cette vie ne dura pas : d'autres salons s'ouvrirent, d'autres femmes survinrent ; l'empire se fit un langage, une poésie, un théâtre, que Mme de Genlis ne comprit plus. Elle-même, plus d'une fois, changea son salon contre un cloître ; elle fit de sa maison une institution de jeunes personnes, si bien que, se retirant du monde, le monde se retira d'elle ; et, après en avoir fait l'ornement, elle ne fut plus qu'un objet d'enthousiasme pour les étrangers qui venaient sur le continent et pour quelques jeunes Françaises qui sortaient du couvent. Il faut avouer qu'autour de cette femme, toute retirée qu'elle était, pour une curiosité de femme ou une oisiveté anglaise, il y avait encore beaucoup d'attraits.

L'intérieur de Mme de Genlis offrait à la fois le spectacle d'un grand désordre et d'une grande activité. Elle faisait de tout, des livres d'abord et

ensuite mille autres petits riens fort amusants à apprendre. Au premier venu, Mme de Genlis enseignait tout ce qu'elle savait. Elle apprenait à ses élèves à faire des broderies, des petits tableaux en fleurs, des mosaïques en cire, des îles flottantes; elle savait construire des châteaux de cinq étages avec des cartes; elle avait des recettes pour faire pousser les cheveux et ôter les *envies* des ongles; souvent son pot-au-feu parait sa chambre, et elle l'écumait de ses mains : elle avait une méthode anglaise pour l'écumer. Ajoutez à ces occupations de toutes les heures du jour les journaux à faire, la polémique ardente contre ses détracteurs, les albums sur lesquels elle écrivait des vers, la correspondance qui l'accablait de toutes parts, les devises qu'elle donnait à ses bonnes amies, la musique dont elle faisait l'accompagnement.

On ne saurait imaginer tout ce que faisait cette femme. Surtout elle faisait beaucoup de mariages : on ne peut compter les mariages qu'elle a faits.

Mme de Genlis avait le cœur aussi changeant que l'esprit. Sa propre famille ne lui suffisait pas pour être mère autant qu'elle aurait voulu l'être; elle avait imaginé l'adoption comme complément de la maternité.

Elle adoptait l'un et l'autre. Il y avait un nombre infini de jeunes gens des deux sexes qui

l'appelaient *maman*. On était sa fille tout de suite. Elle s'engouait dès l'abord, elle aimait, elle protégeait, elle faisait des projets pour l'avenir; elle devait rouvrir son testament demain, le lendemain rien n'était plus.

L'adoptée de la veille était bruyante, elle oubliait de fermer une porte, elle marchait sur les pattes d'un chien, et il fallait faire place à une autre, et ainsi de suite.

Ainsi la sensibilité allait toujours ne se fixant nulle part: inconstance commode, qui ne laisse aucun vide dans le besoin de paraître bonne mère, bonne mère à peu près comme une nourrice ou une maîtresse de pension.

Mme de Genlis a fait un livre qui restera bien après qu'on ne parlera plus d'elle ni de ses autres ouvrages: c'est *Mlle de Clermont*. Ce roman, plein de charme et de goût, qui est un chef-d'œuvre de sentiment, est là sans doute pour prouver que ce n'est pas l'esprit qui fait durer un ouvrage d'imagination, mais l'âme et le cœur: pour tout écrivain, c'est là tout le talent.

Mme de Genlis est morte à l'âge de quatre-vingt-cinq ans; elle s'est éteinte sans maladie et sans douleur. Elle a fini l'année 1830. C'est la vie la plus remplie de futilités que nous sachions.

ECCE HOMO!

(1833)

Mais, s'écrient-ils, si vous voulez louer quelqu'un, et il s'en fait temps, n'allez pas chercher si loin ; arrêtez-vous, regardez un peu nos ouvrages et nos personnes. Voyez : j'ai été pendant vingt ans l'arbitre du goût et le guide de la nation, j'ai fait des vers galants, des vers héroïques, de petits livres bien moraux ; j'ai loué Séjan et son maître, j'ai insulté l'empereur et Séjan ; si Séjan pouvait revivre, je le louerais encore.

Un instant, regardez-nous : nous avons des croix, des pensions, des hôtels, de bonnes rentes ; on nous montre au doigt quand nous passons dans la rue, le monde sait jusqu'au nom de nos maîtresses, de nos bâtards et de nos portiers. Qui que vous soyez, si vous voulez louer quelqu'un, arrêtez-vous et louez-nous, vantez-nous, faites vendre nos *Œuvres complètes*, dites un peu combien nous sommes

humains, patients, modestes, savants, dignes, en un mot, d'avoir des statues dans les carrefours et sur les places publiques ; et, si vous nous vantez à propos, vous aurez en revanche notre estime, notre admiration, et nous mettrons notre nom au premier ouvrage que vous publierez, ou à la première comédie qu'il vous plaira de faire représenter aux Français !

— Arrière, misérables ! arrière, vous dis-je, laissez-moi ; je veux atteindre un honnête homme, je veux enfin en embrasser un ; écartez-vous, que je pénètre jusqu'à lui. Loin d'ici, maquignons littéraires ; loin d'ici, accapareurs impitoyables, biographes à tant la diffamation, journalistes de coteries ! poètes de circonstance, tartufes patentés ! allez loin de moi traîner dans la fange les lambeaux de vos réputations usurpées. Encore une fois, laissez-moi ; et, puisque je rencontre un honnête homme, faites que je le considère depuis les pieds jusqu'à la tête, que je le détaille comme on détaille un animal rare et inconnu. N'allez pas par votre souffle empesté éteindre la lanterne qui m'a fait découvrir un homme à la fois savant et modeste, un poète, en un mot, digne de ce beau nom que vous avez tant profané.

Certes il s'en faut qu'il ait cet air de prospérité et d'insolence qui distingue nos grands auteurs.

C'est un homme qui n'a ni morgue ni fierté, qui ne vous dira jamais un mot ni de lui ni de ses ouvrages, et qui est d'une simplicité si grande, d'une bonhomie si exemplaire, qu'il croira sur parole que M. de Jouy sait le latin et que M. Lemaire a lu les notes de son *Virgile.*

Jamais enfin homme n'eut plus de crédulité et moins d'envie. Pour peu que cela vous fasse plaisir, il vous dira que les *Ermites en prison* sont une fort belle chose, et qu'il s'est beaucoup amusé à la dernière représentation du *Médisant.* C'est un homme comme il n'y en a pas. Est-il embarrassé sur quelques points d'archéologie, il ira consulter M. Raoul Rochette, ou bien il demandera à M. Sauvage la rime qui lui manque; et, si par hasard il va au spectacle, il y tombera justement le jour où Mlle Lemoule chantera, sans se douter que Mme Montanu chantait la veille.

« Oh ! oh ! dira-t-il en lisant une affiche, il faut que je me procure les ouvrages dont le *Journal de Paris* dit tant de bien. » Et voilà notre homme qui va de ce pas acheter les poèmes de M. Victor Hugo et les complaintes de M. de Marcellus, et le soir, quand il les lit, il se trouve qu'il n'y comprend pas un mot, et il se couche en disant : « Il faut que je sois aujourd'hui aussi bête que M. Brifaut ! »

Tel est l'homme qui a fait les vers les plus mé-

lodieux que nous ayons lus depuis les premières *Méditations* de M. de Lamartine. Tel est celui qui vient de transporter dans notre langue la chaleur, l'énergie, la grâce native de Catulle. Tel est le poète qui, profondément initié aux mystères de la poésie anglaise, doit bientôt donner à la France une traduction en vers du *Corsaire* de Byron, et venger ainsi le bon sens et le goût des traductions informes et décolorées de M. Pichot.

Explique qui pourra tant de savoir, tant de talent, unis à une si grande abnégation de soi-même. Qu'on nous dise comment il se fait qu'avant-hier encore, à la Société des Beaux-arts, après M. Famin, M. Albert Montemont, Mme Game Dufour et autres littérateurs de même force, un homme, traversant cette tourbe coassante, est venu livrer à la stupide admiration du club académique le beau chant des Corsaires, digne, sous tous les rapports, d'être comparé à l'original ?

Voilà en effet de ces contrastes qui ne se comprennent pas. C'est le bonnet de La Fontaine qu'il s'amusait à jeter du haut d'un cinquième; c'est Ésope jouant aux noix ; c'est encore, si vous voulez, Catinat faisant une partie de boules après la bataille de la Marsaille.

Ainsi les extrêmes se touchent. Que si vous voulez un portrait de notre poète, figurez-vous

une physionomie expressive, animée de temps à autre par ce sourire de pauvre diable qui va à l'âme, et dont l'effet est irrésistible. Figurez-vous quelques vestiges d'une ancienne opulence unis à cette urbanité et à cette franchise, compagnes inséparables du talent. Peu de paroles, aucune plainte, aucune allusion ni aux malheurs passés ni aux injustices présentes.

Souvent vous le verrez couché sur l'herbe, plongé dans une méditation profonde, oubliant tout dans l'idéalité de ses sentiments et ne sortant qu'à regret de son extase poétique. C'est surtout dans les champs qu'il aime à promener sa rêverie ; il est friand de ces plaisirs à bon marché que donne la campagne, et quand, après avoir relu pour la millième fois Homère ou Milton, il trouve en son chemin une cabane où il puisse prendre un instant de repos, il est heureux : il a oublié sa fortune perdue, ses amis volages, ses rêves de gloire et de bonheur à jamais trompés. Tant sont belles les compensations réservées au mérite malheureux ! Je veux dire l'estime de soi-même, celle de ses concitoyens, et aussi peut-être la noble sécurité d'un homme qui, voyant toutes les usurpations flétries, sent au dedans de lui-même qu'il est à l'abri de cette justice contemporaine que personne ne peut éviter.

Vous cherchez un homme qui puisse rehausser un peu l'abaissement dans lequel votre corps est tombé ; vous allez par monts et par vaux demandant une tête qui puisse donner quelque éclat à la couronne académique ! Eh bien ! qu'attendez-vous ? n'êtes-vous pas las d'aller chercher vos prosélytes sous la tiare et sous le manteau ducal ? Craindriez-vous de monter jusqu'au grenier habité par le génie ?

Montez donc, ne cherchez plus vos candidats à vos pieds ; allez dans la mansarde du poète, lancez-lui, s'il le faut, un mandat d'arrêt pour le retenir ; qu'on vous l'amène pieds et poings liés devant le fauteuil, qu'on l'y place de force, qu'il y reste, bon gré, mal gré, et du moins vous aurez un élu que vous pourrez montrer avec orgueil.

D'ailleurs, il n'est peut-être pas besoin de tant de violences : n'avez-vous pas attrapé déjà Casimir Delavigne et Chateaubriand ? Notre poète n'est-il pas membre déjà de la société des Enfants d'Apollon et des Beaux-arts ? N'êtes-vous pas, vous, le plus adroit des secrétaires perpétuels, et lui n'est-il pas le mortel le plus facile à tromper ?

RABELAIS

(1833)

Je me le figure tel qu'il est en effet représenté dans les vieilles gravures des anciens temps; tel qu'il était sans doute quand, délivré des occupations de son ministère, il se retirait dans le silence du cabinet pour se livrer en paix à tous les caprices de son génie, à toutes les boutades de son imagination et de sa pensée.

Sa fenêtre ouverte laisse parvenir à lui le parfum des fleurs cultivées par les mains des chastes sœurs ses voisines; sa tête brillante de génie et de gaieté sort saillante du froc qui le couvre; le sourire sardonique d'Aristophane est sur ses lèvres. Son bréviaire est hermétiquement fermé; mais en revanche, devant lui, Horace, Juvénal, Perse, tous les grands hommes de la vénérable antiquité, sont ouverts et exercent sur son âme cette influence puissante à laquelle les grandes âmes ne résistent pas.

Et cependant sa verve s'anime. Il lui suffit de jeter un regard sur ce qui l'entoure, de sortir un instant de sa retraite et de se reporter par la pensée au milieu du monde, qu'il méprise, pour voir combien ce monde est rempli de folies et d'erreurs, combien de vanités puériles, de mensonges sacrés, de crimes politiques, de bassesses de cour, de calomnies doctorales, de pouvoirs usurpés; combien de ridicules dans les lois, de ridicules dans les mœurs, de ridicules parmi le peuple, à la cour, dans le sacerdoce. Combien, en un mot, ce labyrinthe qu'on appelle la France était digne de mépris ou de haine; et dans les premiers instants de sa contemplation il ne sait s'il doit gémir des erreurs et de l'ignorance de ce peuple, ou s'en amuser et l'en amuser lui-même.

Il est vrai qu'il n'y avait, dans ce temps-là, de liberté pour personne : tout était noble, soldat ou évêque; le reste était serf.

On ignorait ce que c'était que la pensée, ce que c'était qu'une opinion émise avec franchise et fermeté; on regardait comme sacrilège tout livre d'un prêtre qui n'était pas revêtu de l'approbation du pape; bien plus, quand même tant d'entraves ne venaient pas arrêter l'écrivain dans sa course, quand même son pain, son pain de chaque jour, ne dépendait pas de sa soumission aux disciplines

de sa paroisse, il avait une langue à faire tout entière s'il voulait écrire; il avait un peuple tout entier à instruire s'il voulait être lu, et certes ce n'était pas un peuple peu intelligent que celui qui, au sortir de tant de troubles civils, abruti par la misère et ne sachant que se battre, obéir et prier, trois des principales occupations des peuples esclaves, eut pourtant assez de sagacité naturelle, assez de bon sens et d'esprit pour comprendre la langue de Rabelais telle qu'elle sortit tout armée de son cerveau, pour le suivre dans toutes ses allusions politiques, quelque inextricables qu'elles dussent être; en un mot, pour s'amuser avec tant de passion, pour applaudir avec tant de franchise et de bonne foi cette longue comédie, où toutes les folies humaines viennent jouer leurs rôles en habits d'évêque, de chevalier, de manant, de monarque, sous les traits de la maîtresse du prince comme sous le capuchon de son confesseur.

C'est en effet une grande et dramatique composition, s'il en fut, que celle dont chaque personnage a obtenu un nom dans l'histoire, chaque saillie un souvenir dans l'esprit des hommes instruits; dont le moindre sarcasme fut une leçon utile ou une vengeance méritée.

C'est un point de vue sous lequel Rabelais n'a

pas encore été examiné, mais il est de fait que Rabelais fut pour son époque ce que le grand Molière fut dans la suite pour le siècle élégant de Louis XIV : un juge permanent, incorruptible, de tous les travers de son temps ; le haut justicier de tous les vices que les rois ne pouvaient pas atteindre.

Mais le prince des poètes comiques eut l'avantage d'être soutenu de toute la puissance du grand roi, qui en avait fait une appendice de son autorité royale, et qui le tenait à ses côtés comme le fléau perpétuel et infatigable des seigneurs de salons; Louis XIV lui-même s'employa à faire jouer le *Tartuffe*. Le *Tartuffe* fut écrit dans un siècle élégant, déjà mûr pour les hautes idées; il fut produit sur la scène avec tous les avantages de cette communication intime qui s'établit spontanément entre le parterre et le chef-d'œuvre qu'on lui présente.

Rabelais, au contraire, était seul contre tout ce qu'il attaquait; il était retenu par les doubles liens de sujet taillable et corvéable à merci, et de membre de l'Église romaine; les résultats les plus ingénieux de ses observations ne pouvaient espérer l'impunité qu'à force de rester dans des métaphores sans fin, qui souvent les rendaient totalement obscures. Écrivant pour un peuple inculte, il

était obligé, pour se faire lire, d'appeler la gravelure à son secours, à peu près comme Molière fit une farce de tréteaux pour soutenir *le Misanthrope;* néanmoins, dans ce même Rabelais, Molière a puisé autant d'idées qu'ont pu lui en fournir les théâtres étrangers.

La Fontaine, un des plus grands maîtres *ès faits de castigation de mœurs,* La Fontaine a emprunté à maître François une infinité de tournures originales, de mots précieux, qu'il n'appartenait qu'à un grand écrivain de rencontrer sous sa plume; et, bien plus que Malherbe, c'est Rabelais qui a fait du Bonhomme un homme à part qui, travaillant sur les fables d'Ésope et des autres fabulistes, et souvent les écrivant avec le langage de nos vieux auteurs, sut être pourtant l'écrivain le plus original dont une nation puisse s'honorer.

Toujours, enfin, l'ouvrage de Rabelais demeurera l'histoire la plus vraie et la plus amusante de nos vieilles mœurs, de notre vieux langage; la peinture la plus spirituelle et la plus fine de cette France que nous ne pouvons parvenir à connaître qu'en étudiant ses vieilles chroniques et en échappant ainsi aux mensonges historiques des Vély et des Lacretelle.

MANON LESCAUT A L'INDEX

(1833)

Ah ! donnez-moi cette cause à défendre ; faites que je comparaisse devant le tribunal qui poursuit ce livre charmant ; mettez-moi en présence du maire et de l'adjoint qui a traîné devant des juges, comme un ouvrage dangereux, cet ouvrage parfait ; laissez-moi dire la moitié, la moindre partie de ce que j'en pense, et la sentence du juge va se refouler jusqu'à son cœur ; et le moindre assistant ira, plein d'une ferveur nouvelle, relire le chef-d'œuvre de l'abbé Prévost, et, sans contredit, l'un des chefs-d'œuvre les plus élégants dont la langue française puisse s'honorer.

Immoral, dites-vous, immoral ; mais en quoi ? mais comment ? Si les héros de ce livre sont sujets à mille erreurs, pour quoi comptez-vous les tourments de leur vie ? pour quoi prenez-vous la

catastrophe de la fin ? Et ce repentir si vivement décrit, et ces erreurs si chèrement expiées, et ce bonheur si court, si rapide, si souvent, si douloureusement interrompu ? Immoral ! Ah ! si vous considérez aussi les productions de la pensée, les créations les plus parfaites du génie, si vous ne voyez dans Manon Lescaut qu'une fille publique, dans Desgrieux qu'un chevalier d'industrie, adieu les arts, adieu la poésie, adieu tout ce qui fait le charme de l'esprit et du cœur ; adieu l'idéal et le naturel, adieu tout !

A votre compte, tous les chefs-d'œuvre qu'admira l'esprit humain sont réduits au néant et subissent votre injuste sentence.

L'*Iliade,* l'*Énéide*, la *Jérusalem*, ne sont plus que des livres dangereux, dans lesquels on ne parle que de femmes infidèles, d'amants parjures, de guerres, de meurtres, de combats ; Phèdre n'est plus qu'une infâme incestueuse, Œdipe n'est autre chose qu'un parricide, tous les lettrés des barbares dignes de mort ; en un mot, toute la tragédie antique, toute la tragédie moderne, l'épopée, le roman, tout disparaît, tout s'anéantit devant la sentence qui condamne *Manon Lescaut* au pilori comme un livre immoral et dangereux.

Vous êtes, il est vrai, à l'abri du blâme par votre obscurité même ; on peut alléguer en votre faveur

votre ignorance, vos préjugés de l'autre siècle; l'imperturbable sang-froid avec lequel vous aimez à jouter contre tout ce qui fit l'admiration des hommes les plus éclairés; mais, sans cela, voyez, s'il fallait suivre votre sentence dans ses conséquences les moins rigoureuses, voyez quelle immense matière à condamnation s'ouvrirait devant vous!

Si l'abbé Prévost est un auteur dangereux, Racine, Voltaire, notre Molière, La Fontaine, et, dans l'antiquité, Horace, Juvénal, Virgile, les esprits les plus élégants, les plus beaux esprits dont se glorifie le monde, les voilà proscrits sans retour, sans appel; voilà le pauvre genre humain retombé dans l'ignorance monastique et réduit, pour toute consolation, à la *Fleur des saints*, au *Prædium rusticum* de Vanière et aux tragédies du père Porée.

Nous voilà, auteurs du XIXe siècle, retombés dans les disputes du XIIIe siècle sur le nombril de saint Pierre, sur la lumière créée ou incréée, sur les catégories d'Aristote et autres sujets aussi intéressants. Ce que je dis sans exagération et prêt à le prouver par des arguments irrésistibles.

Mais comment, comment discuter avec un corps qui d'une voix décide que *Manon Lescaut* est un

livre immoral et dangereux, et qui laisse passer sans les poursuivre tant de plates et odieuses sottises qu'on imprime chaque jour ? Comment faire entendre raison à un juge qui chassera sa servante s'il lui voit lire un livre qui fait honneur à l'esprit humain, et qui le soir peut-être lira avec sa femme ou sa fille les niaises compositions d'Anne Radcliff et mettra son esprit à la torture pour savoir s'il y a plus d'intérêt dans *Crime et mystère* que dans *Vertu et scélératesse*, et autres compositions de même force qu'on imprime partout sans craindre un mandat d'arrêt.

Parbleu ! savent-ils seulement tout ce qu'il y a dans le livre de l'abbé Prévost ?

Manon si jeune, si belle, si volage et toujours si aimante ! Desgrieux si réservé jusqu'à ce qu'un regard ait décidé de son sort ; Desgrieux trahi une première fois et renonçant à tout, à son avenir, à son repos, à l'honneur, dès qu'il revoit ce qu'il aime !

Manon préférant son amour à tout autre, et pourtant le trahissant dès qu'il est sans ressources : Desgrieux toujours à Manon ; Desgrieux l'arrachant à l'infamie, la suivant dans le nouveau monde, se dépouillant de son dernier vêtement pour l'ensevelir et se couchant sur sa tombe pour défendre celle qu'il aima toujours avec tant de passion...

Voilà de ces livres qui se sentent, qui échappent à l'analyse, qu'on relit toute sa vie et que l'on condamne au pilori sans les avoir lus !

Ce qui étonnerait beaucoup ces juges si prompts à condamner, ce serait d'apprendre que *Manon Lescaut*, ce livre de proscription, est cependant le modèle, le modèle unique sur lequel Bernardin de Saint-Pierre fit *Paul et Virginie*, sur lequel, plus tard, M. de Chateaubriand écrivit *Atala*.

Un observateur attentif et impartial reconnaîtra facilement dans ces trois ouvrages des points de ressemblance frappants, avec cette différence que le livre de l'abbé Prévost est moins châtié, moins correct ; il y a aussi beaucoup plus de naturel, de vraisemblance, de vérité ; que, si les personnages de son drame sont moins parfaits, ils sont aussi plus dans nos mœurs ; et du moins la dernière catastrophe, que rien ne fait prévoir, que rien ne justifie dans *Paul et Virginie* et dans *Atala*, est une catastrophe prévue et juste dans *Manon Lescaut*.

C'est le complément indispensable d'une grande leçon que donne l'auteur à la jeunesse, et qui, mieux que toutes les théories, lui apprend à se défier des plus heureux dons du cœur et de l'esprit, et à ne pas confier son cœur à une passion ter-

rible, qu'il faut avoir sentie pour la juger et dont on est porté à plaindre plutôt qu'à blâmer les victimes, quand on peut dire avec le poète :

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

PIGAULT-LEBRUN ET DULAURE

(1835)

Depuis Voltaire, dont ils étaient les continuateurs fanatiques chacun dans son genre, jamais le clergé n'avait eu d'ennemis plus redoutables que M. Pigault-Lebrun et M. Dulaure. En vain le clergé de France avait disparu dans les orages révolutionnaires, en vain les couvents avaient été détruits, ravagés, pillés, et leurs hôtes dispersés à jamais; en vain il n'y avait pas eu chez nous cathédrale si élevée ou presbytère si modeste qui n'eût eu à subir les horribles atteintes de 93, M. Pigault Lebrun et M. Dulaure, celui-ci dans ses romans, celui-là dans ses histoires, en étaient restés à cette dernière parole de Voltaire : *Écrasons l'infâme!* et toute leur vie ils avaient écrit comme si, en effet, l'*infâme* n'avait pas été écrasé.

Cette lutte acharnée contre des institutions détruites, contre un clergé vaincu, contre des mo-

nastères renversés à jamais, contre des cathédrales que la foudre du ciel achève de briser, comme la cathédrale de Rouen, par exemple, quand les ravages des hommes n'ont pas été assez complets; c'est là, sans contredit, une espèce de phénomène littéraire et philosophique que la critique doit signaler et expliquer si elle le peut [1].

Mais comment expliquer les romans de M. Pigault-Lebrun et les histoires de M. Dulaure? M. Pigault-Lebrun, écrivain de ruelles et d'antichambres; né dans la licence sans esprit, sans style et sans vergogne du Directoire, passe sa vie à imaginer des histoires pleines de scandale dont les moines, les curés et les abbesses font tous les frais; il entasse ainsi gravelures sur gravelures, il ne recule devant aucun détail cynique; il s'amuse, il rit aux éclats des plus grotesques et des plus misérables inventions, et avec lui la France philosophique éclate de rire, comme si elle avait encore des églises à renverser et des moines à jeter aux gémonies.

Au moins cet honorable Pigault-Lebrun était-il un homme sans fiel et sans colère; ses inventions les plus outrées n'étaient pour lui qu'un jeu d'esprit qu'on lui avait enseigné autrefois dans sa

---

1. *Journal des Débats.*

jeunesse et dont il se servait encore parce qu'il n'était plus assez jeune pour en apprendre un autre. Il riait aussi du vieux rire de Voltaire, parce qu'il s'était figuré, comme tous ses concitoyens, que l'homme ici-bas était né et venu au monde tout exprès et uniquement pour éclater de rire, pour rire de tout et toujours, pour rire du passé, du présent et de l'avenir, et même pour rire des morts et des vaincus. Aujourd'hui nous ne comprenons guère, en lisant les nombreux volumes de M. Pigault-Lebrun, que cela ait eu autrefois un nom, une réputation, un succès quelconque; nous nous demandons comment cette plaisanterie unique et usée a pu passer de l'antichambre au salon, et des mains des laquais aux mains de leurs maîtresses, et comment de pareils livres ont fait partie des lectures d'une société qui venait à peine d'échapper aux horribles assauts des mêmes doctrines; et comment surtout les lecteurs de Voltaire, ceux qui avaient vu et touché de leurs mains ce hardi vieillard, ceux qui avaient lu des premiers ses histoires et ses poèmes et ses immortels sarcasmes contre l'Église, avaient pu s'habituer si facilement aux histoires, aux contes et aux sarcasmes contre l'Église de M. Pigault-Lebrun. Notez bien que M. Pigault-Lebrun florissait au moment même où la poésie française

cherchait à s'affranchir du vieux doute, au moment où l'ironie n'était plus qu'une de ces armes usées et inutiles qu'on suspend aux murailles des arsenaux de guerre; en un mot, à l'instant même où Mme de Staël nous jetait dans la foi allemande, où M. de Chateaubriand nous rejetait dans la foi chrétienne, vous savez par quels chefs-d'œuvre de style, de poésie et d'imagination.

C'est que, voyez-vous, Voltaire, mort, n'était pas mort encore. Il a laissé sa queue après lui comme Alexandre le Grand. Le doute de Voltaire, c'était sa domination universelle, et il l'avait transmise à ses capitaines, et, comme la domination d'Alexandre, la domination de Voltaire s'était affaiblie étrangement en se divisant. Il a donc fallu des livres tout exprès pour les disciples de Voltaire, et ces livres ont été faits naturellement par les disciples de Voltaire, et, naturellement aussi, écrivains et lecteurs ont répété tant bien que mal ce qu'avait dit Voltaire, ni plus ni moins.

Et voilà pourquoi nous avons eu pendant si longtemps des tragédies, des contes, des romans, des poèmes burlesques sur le patron des tragédies, des contes, des romans, des poèmes burlesques de Voltaire. Mais, encore une fois, ne trouvez-vous pas que ce soit là un singulier plaisir à se donner pour une nation qui est en progrès, à ce qu'elle

dit, que de sauter à pieds joints sur une révolution, et quelle révolution! pour refaire à plaisir de l'opposition religieuse, comme on en faisait quand il y avait encore une religion, et que cette religion avait encore des ministres respectés, armés et tout-puissants.

M. Pigault-Lebrun ne pouvait donc pas écrire autre chose que des romans, et les lecteurs de M. Pigault-Lebrun ne pouvaient pas lire autre chose que les romans de M. Pigault-Lebrun. Bien certainement, livres et lecteurs, ils étaient faits les uns pour les autres. Les uns et les autres ils étaient nés dans la même pensée d'opposition et de révolte, ils étaient les enfants du même doute et de la même crédulité. Les uns et les autres ils étaient nés à l'ombre profane et licencieuse de *Candide,* de la *Pucelle* et du *Dictionnaire philosophique.* C'était, comme vous voyez, une nation à part dans la nation qui voulait vivre et mourir, et qui en effet a vécu et est morte dans ses vieux rêves et dans ses vieilles espérances, dans ses vieilles plaisanteries et dans ses vieux éclats de rire, une nation qui n'eut jamais rien de commun avec *Atala, René,* les *Martyrs,* et qui est encore à comprendre M. de Lamartine.

Ne soyons donc pas sévères envers ce pauvre vieillard qui vient de mourir plus que septuagé-

naire, sans s'être jamais douté que sa plaisanterie favorite de 1804 contre le clergé en masse était morte en 89. Il a fait ce qu'il pouvait faire, et ce n'est pas sa faute si son intelligence n'est pas allée plus loin que ses romans. Il s'est figuré que la patrie, la liberté, la société tout entière, étaient en péril parce que l'empereur Napoléon avait fait un Concordat avec notre Saint-Père, et parce que quelques pauvres églises de village ouvraient leurs portes mutilées à quelques-uns de leurs vieux pasteurs, sauvés par miracle des échafauds et de l'exil. Pardonnons au vieux romancier, il avait été ébloui de si bonne heure par l'esprit de Voltaire, ce brûlant soleil qui eut pour nuage une révolution de sang! Et quand il a vu que malgré Voltaire on croyait encore à l'Évangile et que les doctrines catholiques revenaient tout naturellement à la surface de la société, alors, pardonnons-lui, il s'est cru obligé de remplacer son Dieu qui était mort, et de crier anathème contre le Dieu qui revenait.

Ainsi a-t-il fait, et voilà ce qui vous explique fort bien toutes ces plaisanteries surannées et ridicules, *l'Enfant du Carnaval, M. Botte, le Citateur*, et tant d'autres chefs-d'œuvre de M. Pigault-Lebrun. Mais encore une fois pardonnons-lui, il ne savait pas ce qu'il faisait.

L'autre ennemi du clergé, M. Dulaure, haïssait le clergé, non pas comme un romancier qui a besoin d'avoir toujours sous la main d'excellentes plaisanteries toujours prêtes, mais il le haïssait en historien farouche et en homme politique. M. Pigault-Lebrun rit toujours avec les moines; M. Dulaure, à la vue seule d'un habit de moine, entre à l'instant même dans les plus violentes fureurs. A l'entendre, tout ce qui a été malheur, désolation, honte, esclavage, dans le monde depuis l'ère chrétienne, c'est le clergé qui en a été l'auteur. Combien cet homme a dû être malheureux de tant de rage inutile et combien il a dû se trouver délaissé dans cette lutte posthume contre les prêtres et contre les rois d'autrefois!

Toujours est-il qu'il a persévéré jusqu'à la fin dans la même voie et avec le même acharnement. Jusqu'à la fin il a trouvé dans les ruines qu'il étudiait de quoi alimenter cette colère insensée qui ressemblait à de la folie. Ainsi M. Dulaure a toujours été en fureur, comme M. Pigault-Lebrun a toujours été à éclater de rire, l'un et l'autre sur les mêmes sujets et pour les mêmes motifs.

Pardonnons-leur à l'un et à l'autre; mais plus que M. Pigault-Lebrun plaignons M. Dulaure, car, si l'ironie antichrétienne du romancier ne fait ni bien ni mal à ses romans, qui sont des choses non

avenues, la haine anticatholique de M. Dulaure et le vieux levain de régicide qui fermentaient en lui ont perdu son histoire et réduisent à néant une des plus grandes sciences d'antiquaire.

En effet, peut-on appeler un antiquaire le savant sans émotion, sans pitié et sans croyances, qui ne s'attache pas de prime abord aux vieilles et saintes pierres que le temps a touchées de son aile, et qui, tombées du sommet des cathédrales, ou rendues au jour du fond des tombeaux, n'attendent plus pour disparaître tout à fait que le nouveau choc du temps qui doit en faire tout à fait une poussière? Ah! croyez-moi, ce qui fait l'antiquaire, ce n'est pas seulement la science des dates, la connaissance des faits de l'histoire, l'aride nomenclature des noms propres; ce n'est pas de pouvoir dire, homme par homme, quel homme a été fondateur ou destructeur à cette place chargée de vestiges, et quel homme a régné là par le glaive ou par la parole, par le droit ou par la force, par la vérité ou par le mensonge; non, tout cela ne fait pas l'antiquaire.

A peine tout cela compose-t-il un historien.

Ce qui fait l'antiquaire, c'est la croyance qui relève les autels renversés, qui ranime les statues brisées, qui remplit les tombes dévastées, qui anime de nouveau le silence et la solitude de ces

palais dont on ne voit plus que la place. Ce qui fait l'antiquaire, c'est le respect pour les vieux rois qui ont donné la forme à ces marbres, la vie à ces pierres, la puissance à ces murailles, la majesté à ces palais.

Ce qui fait l'antiquaire, c'est la sainte pitié pour les vieux peuples, qui les rappelle tous dans les villes qu'ils ont bâties, dans les demeures qu'ils avaient arrangées pour eux-mêmes, dans les tombeaux que leurs enfants leur avaient élevés. C'est le cœur qui fait l'antiquaire et non pas la science, car la science tue et le cœur vivifie, car la science est impitoyable et le cœur pardonne toujours ; car la science va découvrir une tache de sang sur une vieille dalle, comme la tache de sang de Monaldeschi à Fontainebleau, ou de Rizzio dans le palais d'Holy-Rood ; mais une seule larme versée par un homme de cœur sur ces horribles taches les a bientôt lavées, et alors la vieille dalle du vieux palais reparaît dans toute sa magnificence et dans toute sa majesté.

Ne me parlez donc pas d'un antiquaire qui n'est qu'un historien, un savant, un homme rempli de faits et de dates ; mais parlez-moi d'un poète amoureux des vieux vestiges et qui les étudie en silence avec pitié et respect. Laissons à l'historien toute la sévérité de l'histoire ; la vocation de l'an-

tiquaire est le pardon et l'oubli. Sans doute bien des crimes se sont passés dans ces royales demeures, sans doute bien des mensonges ont été proférés dans ces saintes demeures; mais pourquoi voulez-vous rendre les murailles responsables des forfaits dont elles ont été les témoins, des paroles qu'elles ont entendues?

Les murailles, c'est le cercueil de l'histoire; or quel est l'homme en ce monde qui ne pardonne pas au cercueil, et qui ne découvre sa tête, même quand ce cercueil arrive de la place de Grève et se dirige vers Clamart? Je ne conçois donc pas l'antiquaire qui s'acharne contre les vieux monuments et qui, à chaque décombre, s'efforce de trouver ici un crime, là un mensonge, plus loin une tache de sang, et enfin dans les fondations mêmes de l'édifice une conspiration et un vol.

Voilà ce qui rend les histoires de M. Dulaure horriblement fatigantes à parcourir. C'est qu'il brise à plaisir la majesté de tous les palais et la sainteté de tous les temples qu'il vous décrit. C'est qu'il verse l'outrage à pleines mains sur ces nobles reliques des anciens temps. C'est qu'il a une injure pour tous ceux qui ont fondé ces demeures et qui les ont habitées. C'est que dans ses livres il n'a pas fait l'histoire des pierres qui sont toujours innocentes et pures, mais bien l'histoire des

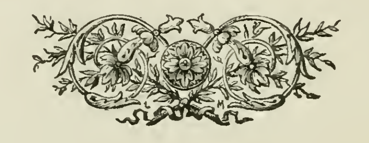
hommes qui sont rarement innocents et purs. C'est qu'en un mot ce n'est jamais un antiquaire qui parle, c'est toujours un membre de la Convention qui déclame.

Si bien que la fureur de M. Dulaure me paraît encore plus odieuse que l'ironie de M. Pigault-Lebrun. Si bien que les plus incomplets chapitres de Félibien ou de Sauval valent mieux, à mon sens, que toute la science de M. Dulaure; si bien que je ne sais rien de plus affreux au monde que cette manière de traiter les ruines, comme Tacite ne traiterait pas des empereurs vivants. Encore une fois, respect et pitié pour les ruines, respectez-les comme les tombes de vos pères, aimez-les comme vos enfants, étudiez-les comme les seules pages de l'histoire qui ne soient chargées ni de haine, ni d'envie, ni de carnage; prenez-en soin comme des derniers vestiges de générations éteintes que l'histoire a jugées et qui n'ont plus besoin que de vos hommages et de vos larmes.

Et puis, savez-vous que les ruines ne sont pas ingrates? Savez-vous qu'aux ruines aussi s'applique le précepte du Décalogue, qui promet une vie longue à celui *qui honore son père et sa mère?*

Voyez ce que *Notre-Dame de Paris*, cette grande ruine, a fait récemment pour M. Victor

Hugo! C'est que M. Victor Hugo, comme un grand poète qu'il est, plein d'imagination et plein de cœur, au lieu de faire de l'ironie ou de la colère contre la sublime cathédrale, s'était mis à genoux, les mains jointes, pour mieux juger de sa hauteur.





BLUETTES
SENTIMENTALES

LE BILLET DOUX

(1827)

Êtes-vous de ceux qui regrettent l'amour? Quand, en France, l'amour était partout, le beau temps! L'Italie et l'Espagne affluaient dans nos mœurs françaises : alors la femme avait l'empire ; le roi soupirait à ses pieds ; le trouvère chantait pour elle ; le héros se battait, armé de pied en cap ; le vieux moine usait sa sandale à l'éviter.

Noble passion ! L'Italie a dû à l'amour son langage ; la langue nouvelle, ses poèmes, ses contes ; à l'amour, le XVIIe siècle a dû toute sa poésie.

Mais aussi l'amour était une science singulièrement compliquée dans ce temps-là.

C'était une guerre savante toute composée de petites ruses, de petits détours, de marches et de contre-marches : petits soins et fleuve du Tendre ont été des réalités.

Puis ce monde-là était paré de rubans, de dentelles, de beaux cheveux, de galons dorés, tout préparé pour l'art et la poésie ; puis la fortune et des grands noms, et ces grands noms et ces fortunes aux pieds d'une femme.

Le premier surnom que cherchait un cavalier était celui-là, *le Magnifique*, avec lequel La Fontaine a fait le beau conte que vous savez.

Ainsi poursuivie par l'ambition, par l'amour ; ainsi entourée par les soins, par les poésies, par la beauté, par le courage, la vie d'une femme était un long poème : jolie, volage, capricieuse, coquette, on souffrait tout, on lui pardonnait tout, elle était reine ! Jamais une femme n'était seule comme de nos jours ; une femme était un chef-d'œuvre étudié, aimé, fêté, qui suffisait à toute une vie. Tout le XVIIe siècle était une espèce de chérubin au jeune cœur, entièrement occupé à soupirer.

Un poète arrivait, il n'avait plus de sujet pour sa lyre, les dieux étaient absents, les hommes

étaient épuisés, l'Olympe était vide, la terre déserte : le poète, à défaut du ciel ou de la terre, prenait une femme, il l'appelait Lycoris ou Néère.

Il avait quelquefois un nom de femme et rien de plus ; il faisait à ce sujet une élégie ou un drame ; la femme de son idéal ou de son amour lui servait de poème épique, et tout était dit.

De même le peintre. Laisse là le moyen âge, laisse là le paysage monotone, laisse là les fleurs, les arbres, les nuages, le soleil qui se lève ou qui se couche, les vitraux gothiques, les varlets, les damoiselles aux gants dorés, tout l'attirail ordinaire du tableau vieux ou moderne ; laisse là tous les lieux communs, prends une femme, rien qu'une femme.

Qu'elle soit belle, fais-la belle, tu la feras vraie après. Que ce soit d'abord une femme ; tu la jetteras dans une action dramatique, si tu veux ; découvre-la-nous belle et jeune, élégante et jolie.

Il y a d'inépuisables tableaux à faire, d'inépuisables vers à écrire, il y a de grandes pensées et de bons poèmes, pourvu qu'on aime, qu'on sente, qu'on estime, qu'on respecte son modèle.

Une femme !

Ainsi a fait Sigalon. Il a trouvé une belle femme, un jour. La trouvant belle, il se l'est facilement racontée elle-même : la tête, les mains, les

bras, le sein qui bat, toute la femme. Puis il l'a facilement placée dans un drame.

Hélas! hélas ! il s'agit encore dans son tableau de ce drame perpétuel dont la femme est tour à tour l'héroïne et la victime.

Quand une femme se rencontre entre deux passions, la passion du vieillard et celle du jeune homme, la première riche, les mains pleines de diamants et d'or, la seconde vive et vraie, le cœur plein de poésie et d'amour, toute l'histoire de la femme est là réunie en un seul trait.

D'une part, le riche collier de perles, d'autre part la simple lettre d'amour ; ici un vieillard, là un jeune homme. Qui l'emportera, du riche ou du pauvre ? qui l'emportera, du vieillard ou du poète ? A qui se livrera-t-elle, cette femme insouciante et jolie ?

Voilà toute la question.

A présent nos deux passions sont en présence, haletantes, troublées, pleines de délire ! A moi ce trésor que je paye ! dit le vieillard. A moi cette femme que j'aime ! dit le jeune homme.

Elle, penchée, inquiète, timide, sourit à l'un et à l'autre ; elle est indécise et vaniteuse; elle est femme, elle est belle; elle sait que même, dans son indécision elle est belle.

Voyez d'ailleurs : le précieux coffret est tout ou-

vert devant elle, la lettre d'amour est encore toute cachetée. Pauvre jeune homme !

Les sages regardent tour à tour la femme, le coffret et la lettre ; les sages n'écrivent pas de lettres, ils n'envoient pas de collier, point de présents, ils regardent et ils aiment toutes les femmes : c'est le moyen de ne rien leur envoyer.

NINA

LA FOLLE PAR AMOUR

(1827)

L'Opéra-Comique a tué le naturel en France; quand je dis l'Opéra-Comique, l'Opéra en a bien aussi sa bonne part. Cette espèce de nature guindée, fardée et malsaine a tout envahi parmi nous : elle a traduit en roucoulements et en entrechats la passion la plus vraie et le sentiment le mieux compris; elle a vêtu de mauvaise gaze et couvert de fleurs fanées la vertu, l'amour, la douleur, tout le cœur de l'homme; elle a soumis toute notre existence aux machines, aux quinquets, aux coulisses, au fard, au blanc de céruse, à M. Grétry, au souffleur, à M. Gardel, à M. Dalayrac, à M. Albert, à la dame noble et à tous ces faquins enluminés, aux bras arrondis et aux faux mollets, qui font le désespoir des vrais artistes; et la preuve, je vous raconterai l'histoire de la vraie Nina, de Nina en

robe de bure et en sabots, le visage chargé de rides, les cheveux blancs, et boiteuse, la pauvre femme, à force d'aller attendre son mari sur le chemin !

Fi des pirouettes et des chansons ! il est besoin de beaucoup de simplicité dans un sujet aussi touchant; la simplicité, c'est si beau, mais si difficile! Je vais vous raconter l'histoire de la véritable Nina.

La vraie Nina n'était pas une grande dame; elle n'avait pas de sénateur poudré, pas de soubrette égrillarde, pas de satin à ses pieds, pas de velours : rien de l'Opéra-Comique ou de l'Opéra.

Elle était pauvre et toute simple et tout amour; elle était de Rouen, la ville marchande et égoïste comme toute ville marchande; elle était mariée, ce qui est moins poétique, mais plus honnête, ce qui est moins de l'Opéra de Paris, mais plus de la société de Rouen.

Quand elle dit adieu à son mari, elle l'embrassa simplement sans crier, sans se tordre les mains, sans s'arracher les cheveux, comme fait une douleur bourgeoise. Son mari parti, elle ne s'occupe ni à broder, ni à chanter, ni à danser, ni à écrire des lettres parfumées *en anglaise ou en b..tarde;* mais bien à faire son ménage, à raccommoder ses bas et son linge, et à pendre des raisins au plan-

cher, bien qu'elle fût Normande : les Normandes aiment beaucoup le raisin.

Six mois se passèrent ainsi, puis six autres mois, puis six mois encore; le percepteur des contributions passa douze fois dans la rue, emportant le plus clair et le plus net du revenu de cette pauvre femme. Le bien-aimé ne revint pas!

Quand je dis le bien-aimé, j'ai tort. C'est un mot de l'Opéra de Paris, un mot qu'il faut laisser à l'Opéra : les femmes de Rouen n'ont pas de bien-aimé, elles ont des maris qu'elles attendent et qu'elles pleurent quelquefois.

Notre pauvre femme attendit son mari longtemps, puis elle le pleura longtemps; après quoi elle ne pleura plus, elle devint folle; la folie, ce grand remède à tous les maux.

Folle, elle fut moins malheureuse, elle rajeunit de cinq ans; elle retrouva l'espoir ; elle entra dans l'avenir par sa raison fermée; chaque soir alors commença cette seconde vie, cette vie de l'âme dans laquelle le corps n'est plus compté pour rien; cette vie du cœur, quand le cœur bat dans une poitrine qui n'a plus rien de mortel; ce rêve tout éveillé d'une pauvre femme qui n'a plus qu'une chose à faire avant d'aller au Ciel : attendre!

Elle était tous les jours à Sotteville, à deux

lieues de Rouen. Sotteville, tout rempli de rouliers, de diligences qui se reposent, de messagers qui entrent et qui sortent, de curieux qui regardent, d'aubergistes qui se promènent, de chiens qui aboient, de marins qui s'enivrent et de marchands qui volent tant qu'ils peuvent.

Eh bien, dans ce chaos, dans cette confusion mercantile, dans ce pêle-mêle de faubourgs qui annonce la grande ville, comme l'odeur infecte annonce le cloaque, la douleur de cette pauvre femme fut si grande qu'elle fut remarquée; on trouva le temps de la plaindre et de voir couler ses larmes silencieuses; on lui garda sa place tous les jours sur le banc où elle devait s'asseoir, vis-à-vis de l'hôtel des *Trois-Rois*. Les habitants du village lui donnèrent un nom, ne sachant pas son nom.

Elle, assise sur son banc, regardait au loin sur la grande route, l'œil tendu, l'âme tendue.

Chaque fois que s'approchait la poussière ondoyante du chemin, entrecoupée par les rayons du soleil, elle croit le voir, celui qu'elle attend : jeune, frais, bien dispos, le chapeau goudronné et portant sur son épaule le bissac de voyage suspendu au bâton.

« C'est toi, n'est-ce pas, mon mari Pierre? ».

Hélas! hélas! ce n'est pas Pierre encore; c'est

un soldat brutal, c'est un pauvre en guenilles qui passe!

C'est le forçat chargé de fers qui se traîne entre deux gendarmes : ce n'est pas Pierre. Pierre ne viendra pas aujourd'hui, il viendra demain.

Elle se lève de son banc, elle court sur ses pas, la tête penchée; elle rentre dans sa demeure, au foyer éteint; elle lève les yeux au plancher qui n'a plus de raisin; elle se jette sur son lit vide qui n'est plus garni de son matelas; elle s'endort en murmurant, pour toute prière, ces deux mots qui font sa vie : « A demain! Pierre. »

Toute sa vie s'est passée ainsi à parcourir le même chemin, sous le soleil de l'été, dans les glaces de l'hiver : elle vieillit ainsi, la pauvre femme, toujours jeune de cœur; elle tomba au degré de mendiante, toujours riche d'amour.

Quand la force lui manqua pour faire ses deux lieues de chaque jour, elle n'alla pas jusqu'au village, elle s'arrêta au tiers du chemin, puis le chemin fut encore trop long d'un tiers; puis enfin les forces lui manquèrent tout à fait, elle s'assit sur les bords de sa chaumière qu'on avait vendue, répétant toujours quand le soleil se couchait : « A demain! Pierre. »

Dans la tombe où elle est, je suis sûr qu'elle attend encore. Voilà toute l'histoire, très véridique

et très simple. C'est un amour en haillons, aux grosses mains, aux yeux rouges. Je sais des larmes qui coulent sur la bure et qui ne tachent pas le satin rose : il n'y a là ni musc, ni ambre, ni mouchoirs brodés, ni musique brodée, ni ballets.

Il y a de la douleur et du bon vieil amour; je préfère mon histoire à toutes les folles par amour qui ont tant fait pleurer à nos opéras.

L'ENCRIER BRISÉ

(1829)

Ce fut dans un moment de rage contre *Marie de Brabant* que cette catastrophe m'arriva.

Outre mon indignation de critique, j'étais encore dans cet état d'anxiété pénible que vous éprouvez toujours, lorsqu'arrivé à la fin d'une période, un seul mot vous manque pour l'accomplir, et que ce mot vous n'avez plus assez d'encre pour le tracer.

Alors il arrive souvent que votre plume, ayant à parcourir de nouveau la distance qui la sépare de votre encrier, cette distance suffit pour refroidir votre style, pour calmer votre colère; comme dans cette occasion ce n'était pas du tout mon fait, je redoublai de vitesse pour retremper ma plume, et, dans mon aveuglement, ma main heurta le vase fragile; il roula avec fracas à mes pieds, où je le trouvai misérablement brisé sans aucun espoir de retour.

Je vous assure que c'était un triste spectacle. Ce vase, jadis si gracieux, dont un léger filet d'or à moitié effacé entourait les contours, mon gagne-gloire, et, ce qui est plus important encore, mon gagne-pain, était là en mille pièces devant son pauvre maître tout ému ; je crois même que j'en ai versé quelques larmes, car c'était le premier encrier qui avait remplacé, pour moi, la corne scolastique, alors que dans le lycée impérial, jeune enfant, j'allais écrire des versions et des thèmes sous la dictée de M. Burnouf, qui n'était pas encore l'émule de Dablancour.

Et puis, je tenais cet encrier d'un sec et satirique vieillard qui l'avait remis entre mes faibles mains, à peu près comme on mit les armes d'Achille entre les mains d'Ulysse. Voici en peu de mots la généalogie de cet encrier.

Son origine se perdait dans les murs de la Bastille. On racontait seulement que M. de Sartines l'avait donné à M. Delaunay, le gouverneur, et qu'il avait été apporté en France sous le règne de Louis XIV, par ces prétendus ambassadeurs du roi de Siam qui étaient venus de si loin sous le plausible prétexte de contempler la face du grand roi.

Quoi qu'il en soit, je me suis laissé dire que cet encrier avait été prêté à Linguet le jour où il

fut embastillé pour la vingtième et dernière fois.

En dernier lieu, il avait servi à Mirabeau pour écrire ses *Lettres à Sophie*. Aussi étais-je pénétré d'un attendrissement respectueux quand le soir, à la lueur de la lampe inspiratrice, je me figurais ce grand tribun poudré, comme dit Villemain, trempant sa plume à la même source que moi, et, les yeux baignés de larmes, se plaindre, comme moi enfant, de sa captivité, sans se douter qu'à sa voix puissante ces murs formidables devaient crouler à tout jamais.

Voilà l'histoire de cette porcelaine que j'ai perdue; il est vrai qu'elle n'était pas dans toute son intégrité et qu'il suffisait de la voir pour juger que la Révolution avait aussi passé par là; mais la magie des souvenirs l'entourait de tous ses prestiges.

Que de fois, dans mon innocent enthousiasme, me suis-je surpris replaçant autour de cette inépuisable source ses antiques ornements, relevant sa pagode à demi brisée, restaurant ses lettres chinoises en un mot; replaçant sous ce parasol dépeuplé l'honnête lettré qui, assis sur ses genoux, dans l'attitude d'une méditation minutieuse, devait, à ce qu'il me semble, parfaitement ressembler à M. Abel Rémusat dans sa chaire de sanscrit ou de chinois.

Mais il n'est plus! L'homme le plus habile à faire quelque chose de rien, par exemple, le professeur érudit qui a fait de M. Maugras un grand philosophe et un académicien de M. Raynouard; nos plus féconds arrangeurs de vaudevilles, M. Planard ou M. Ancelot en personne, seraient embarrassés de reconstruire avec ces matériaux épars cet édifice renversé.

Adieu donc, mon patient et valeureux compagnon; adieu, toi qui eus toujours des flots d'encre contre la médiocrité jalouse, contre la médiocrité rampante, contre la médiocrité puissante, contre toutes les médiocrités littéraires, dramatiques ou politiques, quand l'occasion s'en présentait.

Adieu, toi qui n'as jamais refusé ton secours au talent méconnu, au courage outragé, à la modeste patience de l'artiste; adieu, toi qui te prêtas peut-être, sans le savoir, à bien des injustices, mais qui ne servis jamais aucune vénalité, adieu pour jamais.

Tu vas t'engloutir au milieu des vastes débris que l'homme laisse sur son passage. Je ne regrette pour toi qu'un plus digne tombeau; j'aurais été heureux de te voir, par exemple, aller grossir cette vaste colline romaine qui fut formée par les débris des vases étrusques et des pots de terre dont se servaient les enfants de Romulus.

Peuple de Janus qui faisait une montagne avec les fragments de leurs vases brisés!

Que la terre te soit légère, comme dit M. de Jouy à tous les enterrements de ses amis, mon noble encrier! que la dernière goutte de ton sang noir me serve à inscrire ton oraison funèbre! Il sera court, ton éloge, et pourtant il sera tel que tous les hommes de notre siècle seraient heureux de l'obtenir.

Et, en effet, quel est l'homme qui, autant que toi, soit innocent de vers, de comédies, de drames, de poëmes descriptifs, d'histoires philosophiques ou morales, de discours académiques ou de leçons d'Athénée, de poëmes en prose ou de tragédies en vers; quel est l'homme qui, à son dernier moment, pourrait s'écrier comme toi: « Je me suis, dans ma vie, moqué de tout le monde, et, après avoir détruit plus de cent renommées qui paraissaient immortelles, je suis assez heureux pour mourir sans laisser un nom. »

Voilà ce que tu pourrais dire, voilà ce que je dirai pour toi; voilà comment ton oraison funèbre ira prendre quelque jour une place méritée à côté de l'aimable idylle de Théocrite, que M. Gail a traduite élégamment en s'écriant à plusieurs reprises: *Elle est cassée, la plus belle des cruches!*

LE VIEUX GARÇON

(1829)

Il est employé au Mont-de-piété; il a cinquante ans, à ce qu'il dit; il est très aimé de la laitière et il serait très estimé de son portier, n'était son air taciturne et qu'il ne crie pas assez haut *s'il vous plaît*, quand il demande le cordon.

Je suis son voisin, je le connais beaucoup. Je sais par cœur tous ses habits l'un après l'autre: l'habit marron pour les dimanches, l'habit noir-blanc du premier jour de l'an pour visiter ses chefs, l'habit gris-noir pour tous les jours, l'habit vert-pomme pour les temps de pluie ou de beau soleil. Il n'y a guère que deux ou trois ans qu'il porte des pantalons : autrefois il était en culotte. Il a fallu tout ce débordement de démocratie pour que notre homme en vînt à couvrir les mollets qu'il n'avait plus.

Il ne reçoit qu'une lettre par an; encore a-t-il recommandé qu'on ne remette qu'à lui seul toutes les lettres qui pourraient lui arriver. Quand cette lettre-là arrive, le facteur de la poste s'égosille à appeler M. Brunet, et M. Brunet descend tout essoufflé, oubliant de fermer la porte à coup sûr.

Quelle peut être cette lettre, d'où elle vient, on l'ignore !

On a fait à ce sujet bien des conjectures dans mon quartier. L'épicier et le marchand de vin ont renoncé à expliquer cette énigme ; le commissionnaire n'a que des conjectures ; les femmes elles-mêmes ont perdu leur latin dans ces graves recherches. Le fait est qu'il vient une lettre tous les ans.

D'où vient cette lettre ?

Il est trop vieux pour avoir encore son père et sa mère, il est trop heureux pour avoir une femme, trop rangé pour avoir un fils, trop honnête homme pour une maîtresse, trop égoïste pour un ami.

M. Brunet est un homme calme, posé, silencieux, caché, qui vit seul, qui a vécu seul, qui mourra seul. M. Brunet n'agit pas, il rêve ; il n'aime pas, il pense ; il ne s'amuse pas, il dort. Ne cherchez dans ce coin de maison ni amour, ni haine, ni joie, ni tristesse, ni ambition, ni pleurs, ni pitié, ni remords, ni crime, ni aucune espèce

de passion, ni rien de ce qui ressemble à ce qui fait un homme.

Aussi, pas une femme ne s'avisera d'appeler M. Brunet *un monstre*.

Il faut être si fort un homme, pour être un monstre! Bien plus : il y a peu de femmes qui aient jamais songé à appeler M. Brunet *un enfant*.

Mais pourquoi s'anime-t-il si fort quand lui vient cette lettre tous les ans ?

Brave homme! ressort animé, il marche, il s'arrête, il sort, il rentre, il dîne, il dort, régulier comme une horloge de Leroy. Ces automates qui frappent les heures, qui sortent de leur niche et qui y rentrent toutes les fois qu'il est midi, ne sont pas plus empressés et plus ponctuels que ne l'est M. Brunet, le dimanche excepté, entendons-nous.

Le dimanche est un jour de barbe et de folie. C'est le jour de l'habit marron et des ébats folâtres. Ce jour-là on dort, on veille, on se regarde au miroir, on fait le beau, on plisse sa chemise, on enfle son jabot, on se dandine dessus son fauteuil, on se mire dans son pot d'étain, on chante la dernière chanson de l'orgue qui passe, et on rêve qu'on ira le soir quelque part, quand on aura quitté la chemise plissée et l'habit marron.

Vous dites que c'est là un homme sec et sans

poésie ? vous êtes bien cruel ! Sans poésie ? dites-vous. Quel homme est sans poésie ? où n'est-elle pas, la poésie ?

Le vulgaire va la trouver chez le riche, dans la soie et le velours ; le vulgaire aime le bruit éclatant, les couleurs tranchées, la vie réjouie, épanouie, toute bouffie. Le vulgaire, à défaut de luxe, cherche la poésie dans l'indigence ; il la couvre de haillons, la poésie ; le bâton à la main et sur le dos la besace, il la fait coucher sur la paille ; il l'habille comme s'habille le *Joueur* à la Porte-Saint-Martin.

Sophismes que tout cela ! Le beau mérite de la poésie dans les extrêmes ! Soyez poète avec l'homme tout seul, sans femme, sans enfants, sans bonheur, sans malheur ; soyez poète avec le médiocre, ni haut ni bas, ni riche ni pauvre, passif et fier à la fois ; soyez poète avec un lit qui n'est ni l'édredon ni la paille, avec un pot qui n'est ni la terre cuite ni la porcelaine de Sèvres.

Soyez poète en bonnet de coton, en camisole, en bas chinés, au coin d'un petit feu, vis-à-vis d'un café au lait qui chauffe : triste, triste déjeuner ! Préjugé d'autrefois qui a fait plus de rachitiques et de poitrinaires que toutes les pastilles contre les catarrhes.

Alors, si vraiment vous êtes poète avec les dé-

tails du pauvre diable, tenez-vous pour assuré que vous êtes vraiment poète.

Que de fois, moi qui vous parle, j'ai fait de la poésie dans la chambre de mon voisin ! Je plongeais inaperçu dans cet appartement si étroit où sont contenues toutes les choses nécessaires à la vie. Je voyais le lit calme et défait à peine, indice innocent d'un sommeil paisible.

Au-dessus du lit attenait une bonne et calme figure des temps anciens, poudrée à blanc et la bouche artistement relevée. Rien ne manquait à cet ensemble tout parisien : le nécessaire avait son superflu ; cette pauvreté avait son luxe ; tout était prévu dans ce hasard, tout était arrangé dans ce désordre. On a fait des poèmes avec moins que cela.

Un tableau, c'est comme un poème. Il faut être simple et vrai avant tout ; il faut se méfier de tous les excès et de beaucoup de contrastes. Il faut parler net et franchement aux yeux et à l'esprit. Aussi n'ai-je pas été bien surpris quand un matin j'ai vu Pigal dessiner trait pour trait mon vieux garçon ; et non seulement le vieux garçon, mais encore son plat à barbe, sa cafetière, son feu, son engin à prendre les souris, son porte-monnaie vide, hélas !

Tout mon homme que je croyais à moi seul !

Seulement vous faites un contresens, Pigal, en donnant un chien à Brunet; vous gâtez mon vieux garçon avec votre chien. Votre chien, c'est de la poésie bâtarde, votre chien est faux. Le vieux garçon n'a pas de chien : sa portière ne les aime pas, à cause de son chat d'abord, et ensuite, comment croyez-vous qu'il se soit donné la peine d'aimer un chien, lui qui n'a pas voulu aimer une femme, élever des enfants?

Que voulez-vous que mange ce chien, dans cette cuisine si froide et avec le café au lait? Qui promènera ce chien pendant que son maître sera au Mont-de-Piété où l'on n'en souffre pas? Oh ! ce chien est une grave faute. Encore si c'était un caniche !

Voilà comment, en voulant faire de la poésie, on la perd. Voilà comment il s'en est fallu de ce quadrupède que j'eusse le portrait complet de mon voisin le *vieux garçon.*

ORAISON FUNÈBRE

(1829)

Ce fut à cinq heures du matin que son martyre commença. Il gambadait autour de son maître, le saluant d'un regard amical et poussant de temps à autre des cris de joie et de liberté, quand tout à coup, à côté de l'étable où tous deux nous portions nos pas, je le vis chanceler, se raidir, et enfin tomber au milieu des plus horribles convulsions.

Il expirait. Ce fut en vain qu'on le transporta sur un lit de paille fraîche, ce fut en vain que tous les secours lui furent prodigués, le poison était mortel; ce fut à peine s'il put dire à son maître un dernier et douloureux adieu, après quoi sa belle tête se pencha sur la terre.

On eût dit, à sa pose élégante et à cet air de force et de jeunesse qu'il conservait encore, que la vie n'avait pas quitté ses membres, naguère si agiles; que ce cœur allait battre encore de plaisir

et de bonheur ; que ces deux oreilles allaient se dresser au son du cor matinal.

Je n'oublierai jamais ce que cette scène avait d'attendrissant et de lugubre.

Nous étions dans une vaste cour, encombrée de divers personnages. D'un côté, un cocher de fiacre frottait en sifflant deux pauvres rosses efflanquées; plus loin, une grosse servante agenouillée était occupée à traire de belles vaches normandes; et à ses côtés je ne vis pas sans attendrissement une jeune fille pâle et blanche, qui venait chercher un lait nourricier pour rendre quelque fraîcheur à ses dix-huit ans, malheureusement décolorés.

Il n'y eut que cette jeune fille qui fit attention à mon pauvre chien. Il paraît qu'ils s'étaient quelquefois rencontrés au même lieu : lui plein de force et de santé, elle languissante et faible. Cependant il était mort à jamais, pendant qu'elle espérait encore; pourtant il y avait dans le regard de cette charmante enfant quelque chose de mélancolique et de tendre qui donnait assez à entendre que bientôt elle aurait son tour sur le lit du sommeil éternel.

Cependant le soleil jetait ses premiers feux, le coq annonçait la septième heure, la vie recommençait pour tous les métiers de cette grande ville; je dis un dernier adieu à mon ami expiré et je rega-

gnais ma retraite, quand j'aperçus un misérable dont l'aspect seul me fit frémir.

C'était un homme hideux, grand, sec et maigre, avec une de ces physionomies d'agent de police renforcé, véritable étalon humain comme il en faut pour perpétuer la race des mouchards et des censeurs. Cet homme se tenait assis sur une borne dans une apparente immobilité; mais, dans le fait, on sentait qu'il était là pour le meurtre et l'espionnage.

Je ne sais quel frisson me saisit en pensant que cet homme attendait la dépouille de mon pauvre chien, dont il était peut-être l'empoisonneur !

Alors je revins sur mes pas. Je le pris entre mes bras tout inanimé qu'il était, et, voulant le sauver de toute profanation, j'allai l'ensevelir dans la Seine.

C'était le même endroit où, la veille encore, nous avions nagé tous les deux comme de bons et francs compagnons de plaisir et de peines. Il était, sans contredit, le plus agile des deux. Avec quelle sollicitude ne suivait-il pas mes mouvements, prêt à me porter secours au moindre péril.

A présent l'onde rapide l'entraînait à jamais.

Le noble animal allait se perdre dans les filets de Saint-Cloud, où nous étions allés si souvent

tous les deux, et que lui-même avait abandonné avant de se donner à moi, préférant au chenil royal et à ses domestiques en livrée ma pauvre et simple demeure et le pain bis du soldat que je lui découpais chaque jour.

A présent c'en est fait, ma vie est incomplète et sans illusions.

J'ai perdu les plaisirs de mon réveil, j'ai perdu cette aimable et douce agitation qui, le soir, m'attendait à mon retour; j'ai perdu ces fatigues salutaires d'une longue promenade, le plus attrayant des plaisirs à bon marché.

Adieu les douceurs du foyer domestique, et cette communauté de chagrins et de plaisirs qui nous unissait si tendrement.

C'en est fait! je ne saurai plus comment reconnaître sans ouvrir ma porte si c'est un ami ou un importun qui m'arrive, je ne saurai plus si c'est toi, Julie!

Bonne Julie! que de larmes tu vas répandre quand tu sauras qu'il est mort! Te souvient-il que la première fois qu'il te vit, lui qui était d'ordinaire si grondeur, il vint se prosterner devant toi, te flattant de sa queue et de son regard, pendant que ta blanche main se dessinait sur sa noire crinière? Te souvient-il de la joie qu'il te témoignait chaque fois que tu venais nous voir, et de

nos débats fréquents pour savoir à qui de nous deux il était le plus attaché?

Hélas! tu étais la seule dont je ne fusse pas jaloux, quand il s'agissait de ses caresses!

Ainsi le voulait le destin. Et ce soir, quand je donnerai une dernière larme à mon chien, le préfet de police se couchera sur le mol édredon, heureux de n'avoir pas perdu sa journée et d'avoir veillé avec tant de soins et de peines sur la santé et le repos des citoyens.

LE CHIEN DE L'ODÉON

(1829)

Tous les naturalistes, et principalement Aristote et Buffon, ont écrit de longues et savantes dissertations sur la nature, le caractère, les mœurs et les habitudes du chien.

Tous s'accordent à lui reconnaître un sentiment exquis qui l'élève au-dessus des autres animaux, et qui, perfectionné par l'éducation, le rend digne d'entrer en société avec l'homme. Depuis le chien d'Ulysse, qui mourut de joie en revoyant son maître, jusqu'au caniche de l'aveugle, qui sollicite le pain de pitié pour le malheureux dont il partage volontairement toutes les peines, il n'est pas de vertus dont cet intéressant animal n'ait donné des exemples, portés au dernier degré du sublime.

Buffon n'hésite pas à dire que le premier art de l'homme a été l'éducation du chien, et le fruit de cet art, la conquête et la possession paisible de la terre. Puisque nous devons tant de reconnais-

sance à ces animaux, nous autres Européens, qui nous piquons d'être les plus grands philosophes du monde, pourquoi donc les traitons-nous si mal? Pourquoi M. Magendie, par exemple, ce bourreau de la gent canine, sous le vain prétexte des progrès de la science, transforme-t-il son cabinet en place de Grève, où ces malheureuses bêtes viennent expirer sous le scalpel, dans les tortures les plus affreuses?

A Constantinople, le peuple nourrit les chiens errants, et un homme qui en blesserait un seul serait lapidé sur-le-champ.

Mais, me direz-vous, voilà un bien long préambule pour arriver au chien de l'Odéon. Que voulez-vous nous dire? Au fait!

M'y voici. Si vous avez quelquefois fréquenté le théâtre d'outre-Seine, soi-disant français, vous aurez sans doute remarqué sur les banquettes du parterre un petit vieillard cacochyme, marqué de feu aux pattes et à la tête, dont le poil ras et couleur lie de vin laisse à découvert une peau tannée et usée par les coups de bâton.

Ce petit animal est d'une physionomie assez agréable, surtout lorsqu'il sourit, ce qui lui arrive rarement, car sa gaieté est toujours au diapason de la salle. Cependant, je l'ai vu quelquefois rire de son rire de chien lorsqu'Auguste braillait son

quatrième acte des *Vespres*, de M. Delavigne. Chaque soir, avant le lever du rideau, monsieur fait sa ronde du paradis jusqu'aux avant-scènes.

Comme nos abonnés à l'année, il se montre tantôt à l'orchestre, aux galeries, au balcon, flattant les uns, grognant après les autres; puis il parcourt les corridors, se donne des airs de foyer, et reste à son poste au premier coup d'archet. Pendant la représentation, il se comporte tout à fait comme une personne raisonnable, paraît très attentif et ne bâille jamais, à moins que l'on ne joue une tragédie de M. Liadières ou un drame historique de Messieurs tels. Une fois seulement il se permit de s'endormir; autant qu'il m'en souvient, on représentait un opéra de M. Sauvage, et Mlle Lemoule remplissait le premier rôle.

Il lui arrive bien aussi quelquefois de chercher à se sauver quand Lecomte chante un air de bravoure, mais on doit lui pardonner ces écarts. Nous prévenons nos lecteurs que l'animal a l'ouïe très délicate et la fibre musicale très facile à irriter.

On dit qu'il a appartenu trois ans à un joueur d'orgue, ancien élève du Conservatoire. Du reste, on ne sait rien de sa généalogie; on le croit cependant de bonne maison; il fut trouvé près des cuisines d'une Excellence.

Quoique d'un âge très avancé, il jouit de toutes

ses facultés physiques et morales. Le directeur de l'Odéon lui doit une prime d'encouragement; il ne manque pas une seule représentation : c'est là, je l'espère, donner un bon exemple au public.

M. DE CORBIÈRE

SUR LES QUAIS DE PARIS

(1829)

Bouquinistes, mes amours, élèves ambulants de Merlin et de Passard, qu'êtes-vous devenus? Mon œil rempli de larmes ne rencontre à votre place accoutumée que des marchandes de pommes et des revendeuses de ferraille!

Hélas! ne viendrez-vous plus occuper les rebords de ces quais, consacrés par vos précieux étalages?

Êtes-vous comme l'hirondelle qui, durant l'hiver, échange nos climats glacés contre un ciel plus doux? Avez-vous déserté les rives de la Seine en attendant qu'une loi moins rigoureuse vous ramène sur le trottoir paternel?

La destinée des choses mortelles est féconde en méditations! Les chacals et les serpents ont hérité

des ruines de Thèbes et de Ninive; la solitude a remplacé une ville puissante. Ainsi ces quais, témoins de mes laborieuses recherches, n'entendront plus que ce cri brutal : « A deux liards les anglaises! » Lorsqu'un Vandale, avec lequel j'ai eu hier encore une conversation très amicale, vous a expulsés des lieux de votre enfance, comment n'avez-vous pas armé vos mains indigènes de ces mêmes bouquins qui faisaient votre gloire et votre fortune? *Parva res*, dit Horace. Pourquoi n'avez-vous pas aveuglé le jurisconsulte par des flots de poussière classique? Pourquoi n'avez-vous pas écrasé le Titan sous vos antiques in-quarto? Hélas! le barbare! il a vu d'un œil sec l'exil de la littérature à six sous! *Super flumina Babylonis*, selon le Psalmiste.

Et moi, insensé, comment ne me suis-je pas enrôlé dans les rangs de mes fidèles? j'aurais sauvé le Pont-au-Change et les quais d'alentour d'un outrage irréparable, ou bien je fusse mort sur mes chers bouquins. *Super clypeum*, comme un Spartiate d'ancienne date.

Funeste inertie! Paresse ministérielle! c'est à eux qu'il appartient de faire les honneurs d'une table, de faire assaut en tierce et en quarte, de jouer au billard et de se livrer à des amusements aussi vulgaires! Pour moi, je n'avais qu'un

plaisir, qu'une consolation au milieu des soucis de la puissance, *otia vitæ;* semblable à Christophe Colomb qui courait à la découverte d'un monde, j'allais incognito, bravant les injures de l'air et de la saison, à la recherche d'un Elzévir ou d'un Robert-Étienne, et le soir mon sommeil était plus paisible quand je possédais ce trésor ; je voyais encore en songe l'édition, la devise elzévirienne, et le lendemain je me réveillais, pas tous les jours pourtant, avec le désir d'enrichir ma bibliothèque d'une nouvelle rareté.

O mon Dieu ! toi qui vois d'un regard tous les bouquinistes de la terre, permettras-tu que ces braves gens errent de village en village ; inspire à mes collègues une autre loi et que les quais des Augustins se regarnissent de leurs vieilles richesses.

ELLE ET L'ANE!

(1829)

Alerte! dit-elle, alerte! mes belles et jeunes compagnes, obéissez au boute-selle, suivez mon panache blanc et ne ménagez pas vos montures.

A ces mots, la jeune fille est sur le dos de son coursier; les longues oreilles de l'animal se redressent, un hennissement formidable se fait entendre, on voit qu'il est fier de son fardeau, et déjà il fend l'air d'un trot tant soit peu inégal.

Oh! c'était un charmant spectacle! un vrai spectacle comme il en faut à un jeune homme! c'était comme une de ces apparitions célestes qui font la vie du poète et remplissent son cœur d'espérance et d'amour.

Il fallait la voir avec sa jolie tête, ses grands yeux noirs, ses beaux cheveux, ses blanches mains, toutes les grâces de sa personne et sa voix si douce criant à son coursier: « En avant! » C'était en

vain qu'elle l'enflait pour la rendre redoutable, son coursier n'en allait ni plus ni moins.

Car, en vérité, en vérité, vous dis-je, ce coursier n'était né ni dans les plaines de sable de l'Arabie, ni au milieu des prairies de la riche Espagne, ni même dans les gras pâturages où le Normand, depuis ses conquêtes sur l'Anglais, se plaît à élever le poulain naissant et la belle cavale.

Ce coursier, cet heureux coursier, était né tout simplement à Chaillot ou à Pontoise, ou aux environs de notre Académie; ses ancêtres, originaires d'Arcadie, ont fait de tout temps le succès des éloges et encore plus des sarcasmes du philosophe, du poète et surtout du jardinier.

Ce n'était donc qu'un âne, un malheureux âne qu'elle montait; un pauvre diable affamé, pauvre, souffrant, ce qui est rare aujourd'hui où, depuis le palais jusqu'à la chaumière, à la ville, à la cour, en province, son espèce est si fort en crédit.

Aujourd'hui où la sottise se pavane en chaîne d'or, où une nuée de critiques et de beaux esprits croasse chaque matin ses vers et sa prose, où M. Briffaut est de l'Académie et M. Sauvage directeur de l'Odéon.

Aujourd'hui que le nombre l'emporte sur la raison, qu'un ignoble veto couvre d'un crêpe funèbre notre présent et notre avenir, dans un siècle

enfin qui a fait avoir deux éditions et vingt lecteurs à Mme de Genlis.

Siècle rare en effet, siècle des petits vers, des petits journaux, des cannes à fauteuil, des lits orthopédiques, des marmites autoclaves, des habits sans coutures et des lampes à la Carcel.

Comme je dis donc, ce n'était qu'un âne (ce n'est pas du siècle que je parle). Mais elle, elle, c'était un ange avec un regard aérien. Au milieu de celles qui l'entouraient, je ne vis qu'elle ; elle était tout entière à la joie d'un moment, dans un de ces moments de courte joie qui ne laissent après eux ni regrets ni souvenirs.

Ah ! jeune fille ! jeune fille ! pensai-je en moi-même, qui es-tu ? d'où viens-tu ? où vas-tu ? Dans ta folâtre insouciance tu vas toujours, tu avances au gré de ton aveugle monture, elle te porte en avant avec l'opiniâtreté du destin. Jeune fille, tiens bien les rênes, rends-toi maîtresse de ton coursier ! Si jeune et si belle, quel malheur si tu allais faire une chute ! quel dommage si ta fragile existence était endommagée dans sa fleur ! Moins vite donc, jeune fille, moins vite donc ! si tu veux aller longtemps.

Mais, hélas ! elle ne m'entendait plus. Je la vis s'enfoncer dans la forêt, je perdis les accents de sa voix, je demeurai seul comme le peintre qui a

perdu le modèle idéal de sa création, qui ne peut retrouver les brillantes et magiques couleurs de sa palette, comme le chantre des bois quand, le soir, une corde de son luth est brisée.

ENCORE ELLE!

(1829)

Quand la jeune fille vint de nouveau frapper ma vue, elle était déjà loin, bien loin de ses quinze ans ; il lui restait à la vérité sa voix charmante et son luth délicieux; mais qui peut dire qu'elle avait aussi conservé l'innocence ?

Elle marchait dans sa fragilité, n'ayant pour guide que le caprice de l'esprit ou l'instinct des sens. Sa frêle nacelle voguait au hasard dans un monde qui était tout pour elle comme elle était toute pour le monde.

Si l'on demande pourquoi elle s'y trouvait seule et comment s'étaient écoulés les jours de sa jeunesse, je me tairai, car ma réponse pourrait sembler étrange, et l'on est si méchant aujourd'hui !

Quant à son nom, je le tairai encore, mais je dirai que les uns l'appelaient muse de la patrie, et d'autres, merveille de nos jours ; moi-même j'ai cru voir

19.

un moment la Corinne française, et dans tout cela il y avait du vrai, quoique ce ne fût qu'un jeu.

J'ajouterai qu'elle a un cœur, mais un cœur !... tout de baume pour ses amis. Si autrefois elle eut besoin de consolateurs, maintenant elle console à son tour, et si, vers la nuit, elle rend sa retraite inaccessible, c'est pour y prodiguer sans témoins ses douces consolations à quelque intéressant affligé, jusqu'à ce que les lis aient entièrement remplacé les roses de son teint, car elle a un cœur.

LA GRISETTE

(1829)

Il est une heure du matin, mon cher *Figaro;* ma chandelle brûle encore : je ne puis fermer l'œil. Tu veux savoir pourquoi ? C'est au cœur qu'il faut me regarder.

Ce ne sont pas les lauriers de Miltiade qui m'empêchent de dormir. Tabarin est sur le pinacle ; Térence sommeille dans ma bibliothèque. Jamais le moment ne fut plus favorable pour dire, pour écrire, pour imprimer des sottises. Si j'étais ambitieux !

Ce ne sont point les créanciers qui me harcèlent ; je ne suis point un homme assez distingué pour avoir le droit de ne pas payer mes dettes. D'ailleurs, mon ameublement est de simple noyer ; l'acajou seul a la vertu d'attirer les huissiers, comme l'aimant, le fer. Homère et Platon décorent le haut de mon secrétaire ; mais que ferait-on

de deux philosophes en plâtre? à peine seraient-ils bons à quelque chose s'ils étaient vivants.

Si tu veux en savoir davantage sur la cause de mon insomnie, je t'ouvrirai pour toute réponse l'unique fenêtre de mon petit laboratoire. C'est un cinquième... une vue magnifique. Tous les matins, le premier rayon du soleil est pour moi, et, dans ce partage du moins, je reçois mon contingent de chaleur et de lumière avant le banquier du rez-de-chaussée. C'est toujours une compensation, comme dirait M. Azaïs.

Vois-tu cette fenêtre qui fait face à la mienne? C'est là qu'elle réside. Tandis que je me pavane sous l'ardoise aristocratique, tandis que je revêts ma mansarde aux flancs anguleux d'un papier luisant et poli, tandis que le luxe du calicot indigène se déroule au-dessus de mon chevet sur une flèche dorée, elle est là, sous la tuile rustique, entre quatre murs grossièrement blanchis; elle est là, avec son teint de rose, son air candide et ses longs cheveux blonds.

Silence! elle est là, te dis-je; je l'aperçois derrière son rideau de bure : elle veille pour soulager sa mère infirme et malheureuse. Ses longues paupières ne se détournent de son aiguille laborieuse que pour s'arrêter quelques instants sur le front blanc de sa mère qui repose.

Fille délicieuse! ange de douceur et de modestie! tu es belle comme la vertu! Reste! oh! reste encore! mes yeux ont besoin de te voir : ton absence arrêterait les battements de mon cœur. Cette taille plus svelte que celle de la biche des bois n'a jamais été pressée par la main d'un amant. Ce front délicat ne s'est jamais ému qu'aux baisers maternels.

Il faudrait le tuer, celui qui oserait porter un regard profane sous les plis de cette gaze que son sein efface en blancheur! Il faudrait le tuer, celui qui oserait concevoir l'idée de l'arracher à cette heureuse innocence qui a bien aussi son genre de volupté!

Et cependant ce n'est qu'une grisette! Injustes préjugés du monde! vous avez flétri la vertu en lui donnant une robe de satin. Vous en avez fait un ornement extérieur; elle est devenue le passeport de la coquetterie, le bouclier de la courtisane. Vous avez tout perverti. C'est ainsi que l'honneur, grâce à vous, est devenu une marchandise que nos fats et nos fripons peuvent négocier dans une salle d'armes, au mois ou au cachet.

LA CHAMBRE DE GARÇON

(1829)

C'est une toute petite chambre au cinquième étage; vous montez un escalier tortueux faiblement éclairé par des meurtrières. A l'instant même où la respiration vous manque, vous vous trouvez en face d'une porte mal jointe; la clef est à la serrure, comme il convient chez un pauvre diable qui n'a rien à perdre. Vous frappez; une voix de jeune homme, franche et sonore, vous crie : « Entrez! » et vous voilà dans l'appartement.

Une fenêtre basse et encombrée de pots de fleurs éclaire cet asile de l'étude; aussi loin que votre vue peut s'étendre, vous apercevez le ciel bleu et le sommet des cheminées parisiennes; seulement, à gauche, dans la cour qui est à vos pieds comme un abîme, votre œil charmé se repose sur un vieux marronnier dont les feuilles commencent à poindre.

Au milieu de votre contemplation, de faibles cris vous font tourner la tête, et, sous le toit, vous apercevez l'agile hirondelle apportant à ses petits leur pâture de la journée. Prenez garde, en vous retirant, d'écraser cette araignée ou seulement de défaire ce fragile et souple tissu qui lui a tant coûté. Cette araignée est un hôte, un commensal du logis; on la connaît, on lui parle, on l'aime : c'est une société, c'est un ami.

Il faut être pauvre et jeune, avec une âme et un cœur, pour bien sentir, pour bien comprendre quel luxe de jouissances nous a été donné sur cette terre, et comment l'imagination, cette fille du logis, jette une couleur aimable et brillante sur les moindres objets de la vie commune. Juvénal lui-même, l'inflexible poète, l'a senti quand il a dit quelque part : « Codrus n'a rien, mais ce rien est tout son bien. » Et quand, au milieu d'un incendie, ce rien vient à se perdre, écoutez les plaintes du poète et sa douce pitié, et ce sourire mouillé de larmes à l'aspect de cette fortune anéantie.

Car, à qui n'a rien, la moindre bagatelle est un trésor. Un joli ruban va rendre une villageoise plus heureuse que si vous donniez les plus beaux diamants à Cléopâtre; et j'ai vu plus d'un homme qui n'aurait pas troqué son simple ameublement, son lit sans duvet, son fauteuil sans coussin, son

miroir ébréché et ses vieilles pantoufles contre les meubles précieux des heureux du monde qui n'ont eu que la peine de naître. Autrement, à quoi servirait la pauvreté? Qui consentirait à lutter contre le sort et à le fatiguer de son courage, si l'on n'était soutenu dans cette lutte inégale par l'espoir et le souvenir, qui est encore l'espérance du passé? Dans ce fauteuil que vous voyez si délabré, mon grand-père s'est assis, ses cheveux blancs ont flotté sur ce dossier antique. Ma mère était sur ce lit le jour où je fermai sa paupière; et, dans ce miroir si fragile, que de fois je t'ai vue, jeune Zoé, regarder en souriant ta tête fraîche et charmante, qui formait un si naïf et si délicieux contraste avec ma grosse tête et mes épais cheveux noirs!

Et ensuite, dans cette nudité même, dans cette apparente pauvreté, qui pourrait dire quels immenses trésors sont renfermés? Qui pourrait dire quel prix inestimable est attaché aux biens précieux que renferme cette vieille commode? De grâce, ouvrez-la avec soin, prenez garde d'en détacher la serrure, et ensuite contemplez avec respect cet amas de dépouilles chéries.

Voyez : que de bonheur sur un si petit espace! que de bagues éparses, que de boucles de cheveux! combien de vestiges heureux, combien de témoignages charmants encore, devant lesquels je suis

prêt à m'agenouiller comme on s'agenouille sur les ruines d'un temple détruit! Oui, je l'avoue sans rougir, j'ai aimé tout cela; je l'ai aimé passionnément, franchement; je l'ai aimé de toute la force de mon âme. Ne fût-ce qu'un jour, j'ai été heureux par elles et pour elles. Que sont-elles devenues? Dieu le sait. Quand je pourrais le savoir, je ne le voudrais pas. Je ne veux plus les voir que dans ces gages éphémères d'une tendresse plus éphémère encore.

Pourtant, vous n'imaginez pas combien dans tout cela il y avait de grâce, de bonheur, d'amour! Et voilà tout ce qui m'en est resté!

En vérité, il ne faut pas autre chose pour être heureux. Voyez la cabane de Philémon et Baucis : ne fut-ce pas un crime quand cette chaumière fut changée en un temple de marbre et d'or? D'ailleurs, quel est le jeune homme qui n'a pas dans sa chambre quelque bon livre : Plutarque, Montaigne, Charron, Sterne surtout, et quelque bonne édition d'Horace sans commentaire? Sans compter qu'on a toujours à soi quelque chef-d'œuvre qui vous rend plus heureux que le musée n'enorgueillit le roi de France. Je veux dire une bonne estampe bien enfumée avec un cadre à moitié doré; quelque Raphaël de la veille, bien rouge et bleu, comme on en fait tous les jours; ou encore

quelque buste délicieux de Léda en terre cuite, sentant l'Italie une lieue à la ronde, conservant je ne sais quel souvenir ingénieux de l'antiquité, comme une cruche de Falerne conserve encore la délicieuse odeur de son contenu. Ce sont là autant de liens qui vous attachent à votre domicile, à votre pauvre et malheureuse Ithaque, et qui vous font doubler le pas quand, le soir, vous êtes sûr de retrouver votre briquet, votre lampe fidèle et la bûche enflammée, brillante compagne d'une soirée d'hiver.

Que si vous trouvez qu'il y ait esprit et grâce dans cet article (et franchement ce n'est pas moi qui voudrais vous démentir), ne m'en attribuez nullement l'honneur, je vous prie. Il n'est pas de moi, quoique je voulusse bien l'avoir fait; il appartient en entier à un jeune homme assez laid que je n'ai jamais vu et dont voici le signalement : cheveux bruns, front bas, sourcils et yeux bruns, nez long, bouche moyenne, barbe brune, menton rond, visage ovale, teint ordinaire. J'ignore son nom, attendu qu'il ne l'a pas mis sur son livre, qui est plein d'âme, de style, de goût, de tact, et que vous trouverez chez Ambroise Dupont, rue Vivienne, nº 16. Cet ingénieux opuscule se présente tout seul, *nudus et pauper ;* il n'a pour le recommander que le nom de Mme de Brady, que

l'auteur a eu le bon esprit de citer au bas d'une note, comme autrefois Voltaire mettait ses vers sous la protection d'Émilie.

LE DUEL

(1829)

Un duel sans effusion de sang, et dont les détails sont fort curieux, a eu lieu ces jours derniers entre deux invalides qui s'étaient pris de querelle au sujet d'une jeune vivandière à laquelle chacun d'eux faisait les doux yeux. Mais depuis fort longtemps cette rivalité qui régnait entre eux les offusquait ; ils voulurent y mettre un terme. En conséquence, un cartel fut proposé et accepté sur-le-champ. Il fut convenu qu'ils se battraient au pistolet, à dix pas de distance, et qu'ils tireraient ensemble. Ce qui fut dit fut fait.

Les deux coups de pistolet partirent à un signal convenu, et les deux invalides tombèrent en même temps sur le terrain. Tandis que les témoins s'empressaient d'aller leur porter de prompts secours, nos champions, qu'on croyait morts, se

relevèrent aussitôt sur leur séant, et se pâmèrent de rire en se regardant. Les témoins restèrent ébahis, ne sachant comment interpréter cette gaieté intempestive. Ils pensèrent que c'était un rire convulsif, ce rire forcé qui précède quelquefois la mort. Ils n'en furent que plus tristes et plus portés à gémir sur un événement aussi épouvantable.

« Qu'avez-vous? demandèrent-ils avec anxiété à leurs amis; n'êtes-vous pas blessés?

— Parbleu! vous le voyez bien, répondirent les deux adversaires en riant toujours plus fort.

— Monsieur m'a traversé la cuisse de part en part.

— Monsieur m'a traversé le bras gauche. »

L'un montre en effet sa jambe sans mouvement, et l'autre son bras qu'il tenait dans sa main droite.

A cette vue, les témoins se prirent à leur tour à rire à gorge déployée et à faire chorus avec leurs amis, qui recommencèrent de plus belle. Bref, c'était un spectacle fort risible à voir. On se doute bien qu'une réconciliation sincère s'ensuivit; ils étaient tous en très bonne disposition pour cela.

« Je ne demande pas mieux que de pardonner, dit l'un des deux blessés, mais j'exige une réparation.

— Messieurs, vous devez être satisfaits, vous vous êtes fait une mutuelle réparation.

— Ce n'est pas de celle-là qu'il s'agit maintenant : monsieur me doit une jambe.

— Monsieur me doit un bras.

— Je n'en ferai rien.

— Ni moi non plus.

— Eh, au lieu de recommencer la dispute, interrompit un témoin, vous feriez mieux d'aller à l'instant même vous procurer, chez un habile tourneur de la ville, vous une nouvelle jambe de bois, et vous un bras mécanique tout neuf. »

LA VEUVE

(1829)

E fait n'a que cent ans; mais comme le monde n'est que d'hier, la chose peut passer pour jeune.

Feu M. le comte de Guiche, l'aïeul de celui qui est attaché maintenant à la personne du Dauphin, étant allé à la ménagerie royale, apprit la mort toute récente du concierge de l'établissement, et voulut aller faire, en passant, son compliment de condoléance à la veuve. Il la trouva dans le deuil et dans les larmes. Ce spectacle attendrit vivement le noble et digne gentilhomme; il épuisa toutes les consolations qui sont de mise envers une femme qui a passé la quarantaine, et regarda surtout comme un grand trait de perspicacité de flatter sa douleur pour l'affaiblir.

« C'était, lui dit-il, un homme qui avait bien de l'amitié pour vous!

— Je veux bien le croire, Monseigneur, mais il me rossait de coups dès qu'il avait une petite pointe de vin dans la tête.

— Que voulez-vous? cela se voit dans les meilleurs ménages. Mais dans ses moments de raison c'était tout autre chose?

— Pour cela, c'est bien vrai! il ne me battait que lorsqu'il était gris, le pauvre chou; mais depuis quinze ans au moins il ne désemparait pas du cabaret.

— Enfin, vous êtes affligée, cela prouve votre bon cœur.

— C'est pour cela que je me désole : on ne peut pas s'en dispenser.

— Sa mort vous laisse sans doute dans une terrible gêne?

— Oh! point du tout, Monseigneur, au contraire; le roi me laisse sa survivance et a la bonté d'y ajouter une petite pension.

— Oui, mais vous êtes chargée d'enfants?

— Vous êtes dans l'erreur à cet égard, car je viens de les mettre tous à la porte : ils sont assez grands pour ne pas rester à ma charge.

— Votre douleur vient alors des soins de votre fonction, que cette mort fait retomber entièrement sur vos bras?

— Hélas! j'y étais habituée depuis longtemps.

Le pauvre cher homme était si bête qu'il était bien heureux de m'avoir pour faire sa besogne.

— Je comprends, digne femme! et votre douleur ne vient que de ce qu'il était le père de vos enfants?

— Eh! mon Dieu, Monseigneur, c'est tout au plus, et ça n'a pas été sans peine, je vous jure!

— Oh! s'écria le comte de Guiche, désorienté par tant de naïveté et gagnant brusquement la porte, puisque vous le prenez comme cela, ma foi, je vous avouerai franchement que je ne m'en souciais guère. »





A PROPOS DE TOUT

ET DE RIEN

MODES

(1828)

C'EST une grande concession, sans doute : un journal politique parler de modes! Et la gravité! où est-elle? A la bonne heure; mais partout on s'occupe de modes, et puis ne faut-il pas un dédommagement, même frivole, à tant de discours sans fin et de dissertations à perte de vue? A tout hasard donc, voici ce que nous avons appris des modes nouvelles; nous parlons d'hier, ce ne sera peut-être plus la même chose demain.

Hâtons-nous donc, il s'agit de quelque chose d'aussi fugitif qu'une ombre dans le dernier mois

de l'automne; quelque chose, et puis rien, une feuille qui pend encore à l'arbre, que le vent détache de la branche et qui se perd dans le bois, ou, si vous aimez mieux, une lourde histoire de M. Capefigue, de petits vers de l'école moderne, une ballade de M. Hugo, une élégie espagnole de M. Émile Deschamps, un poëme burlesque de M. Viennet, rien de plus.

Nous avons donc appris qu'un chapeau habillé doit être en crêpe rose lisse et en blonde; c'est un chapeau déjà moins printanier, avec quatre bandes sur la passe, trois plumes blanches et roses au sommet, un demi-voile de blonde sur le devant, assez de blonde pour couvrir d'une ombre légère la chevelure bouclée et cet œil si vif de jeune femme qui sort par un beau soleil, pas assez longue cependant pour vous cacher son sourire, et la proportion est difficile à trouver!

On porte encore des chapeaux de paille d'Italie, les chapeaux en papier ayant fait aussi peu fortune que les discours de M. Agier; on a mis du trèfle d'eau sur ces chapeaux; vous voyez d'ici l'effet : une plante verte, à larges feuilles, fille de l'orage; aussi bien tombe-t-il assez d'eau, depuis quelque temps, pour qu'on ait songé au trèfle aquatique à la place de la rose, si fraîche, si belle, mais, hélas! si passagère toujours!

Vous avez vu souvent le matin, dans la rue de Rivoli, et donnant le bras à son père, quelque jeune personne de dix-huit ans, en robe bleue, en petits souliers et sans écharpe; alors, il n'y a pas de doute que sa jolie tête était cachée sous une longue capote de paille lisse bien sombre et doublée de rose d'une teinte fort vive; vous diriez de loin une jeune danseuse sous un lustre, qui voudrait se dérober à la lumière et qui ne peut éviter les regards.

On a fait aussi des chapeaux marseillais en gros de Naples et en moiré; la forme en est basse et plate, les bords, plats aussi et égaux tout autour, ont au moins six pouces de large. Pour porter un tel chapeau, prenez une belle et grande femme, belle taille, teint vif, noble profil, œil grand et animé, Mlle Georges, si vous voulez, le lendemain d'un triomphe, quand elle aura joué la Christine de l'auteur de *Roméo*.

Vous êtes à Tivoli, le soir (hélas!, pauvre et beau jardin de Tivoli, le déluge a fait fermer ses portes, il a ôté leur couleur à ses girandoles enflammées, leur soleil à ses feux d'artifice, leur harmonie à ses concerts, comme il a enlevé la saveur aux glaces et aux sorbets de Tortoni); vous êtes, vous dis-je, dans les bosquets de Tivoli, le soir, un léger parfum perce devant vous, puis le bruit d'un

soulier neuf, le froissement d'une robe; à coup sûr cette robe est une jupe de jaconas rose ou d'étoffe de soie d'un beau vert; et pour dessiner cette jupe, dont l'extrémité, tombant à la cheville, laisse entrevoir un pied de nymphe, un canezou blanc, sans riche broderie, tout simple, éblouissant de fraîcheur et légèrement ombré par une teinte châtaine à son sommet.

Dans beaucoup de salons de haut parage, surtout dans les salons où se réfugie le bel esprit, alors que chacun fait silence, que la maîtresse de la maison appuie sa tête dans sa main gauche et son bras sur le bras de son fauteuil, quand la pendule semble arrêtée et que le lecteur, déroulant la tragédie de *Moïse*, tremble de ne pouvoir pas assez bien lire, et ne se souvient plus de ses succès de théâtre et de vieille tragédie chantée; alors, si vous êtes jeune homme et plus avide de réalité que de chimère, de poésie vivante que de poésie morte, de drame passionné que de déclamation languissante, vous laissez errer vos regards sur les femmes de l'assemblée, et vous remarquez leurs *manches à l'imbécile*. C'est ainsi qu'on les nomme, et bien injustement, sans doute : en effet, figurez-vous, attachées à une robe de grande dame, deux larges manches ouvertes depuis la saignée, à l'endroit même où Dupuytren choisi-

rait la veine la plus gonflée, au milieu des veines plus petites qui se croisent jusqu'au poignet, à la place même où finit le gant jaune et frais; voilà les manches *à l'imbécile.*

Deux petits boutons d'or émaillés ferment cette fente, mais non pas assez pour empêcher de voir le bras blanc et potelé. *Et se cupit ante videri.*

On m'a fait remarquer au jardin des Tuileries, avec admiration, il est vrai que l'observateur était une femme, un canezou blanc surchargé par derrière d'une basque large de quatre doigts et haute de deux. « Que c'est riche et beau! disait la dame. — Je préfère à ce canezou, lui répondis-je, et à sa basque de quatre doigts, ce charmant brodequin d'étoffe, lacé de côté en dedans, qui donne à une jeune personne les pieds légers d'une perdrix grise quand la moisson est faite, et qui vole plutôt qu'elle ne court sur la paille coupée! — Ce brodequin est fort joli, disait la dame en soupirant; mais j'aime mieux cette basque large de quatre doigts et haute de deux!

— Voyez-vous, Madame, lui répondis-je, il me semble que la mode est faite surtout pour les hommes, et qu'à eux seuls appartient de la juger. Soyez donc persuadée que ce canezou à larges basques, que vous trouvez si beau, n'aura pas de succès parmi nous. Parlez-moi des capotes de

paille, des jupes roses, des brodequins gris ou rouges, ou, si vous aimez mieux, de ces robes du matin si simples et si jolies, qui ont des poches comme un tablier de soie de la rue Vivienne!
— Les poches sont plus petites qu'à l'ordinaire, répondit la dame, et elles sont de la même étoffe que la robe, » ajouta-t-elle; puis avec un profond soupir : « J'aime mieux ce canezou avec cette basque large de quatre doigts et haute de deux! »

LA SALLE A MANGER

(1829)

Mon héros est un Anglais riche, oisif et voyageur, sérieux amateur de bonne chère et de politique, dévoré du besoin de rencontrer sur son chemin je ne sais quel idéal gouvernement que tant de sages ont cherché partout sans le trouver nulle part.

Du reste, il faut dire que notre voyageur est un Anglais comme on en trouve peu, ne s'estimant que l'égal de tout le monde, et admirant à outrance notre pays et nos mœurs, qu'à dire vrai il n'avait jamais vus de près.

C'est samedi passé que cet important personnage débarqua dans la rue de Rivoli, et descendit d'une chaise de poste confortable et bien munie, indice certain d'un philosophe soigneux de son bien-être et jaloux de le transporter partout avec lui.

A peine arrivé, il déclara hautement qu'il était

à Paris en sage, en homme qui veut étudier la ville, en politique profond et consciencieux, avide de tout voir et de tout entendre, et de comprendre par lui-même ce qu'il doit penser des lois et du gouvernement des peuples qu'il visite. Ce fut donc inutilement que de tous côtés sur les murs, dans les journaux, partout mille annonces pompeuses lui promettaient de vifs plaisirs.

Les odes de M. Hugo et les couplets des Variétés, le mélodrame de la Comédie-Française et les tragédies de la Porte-Saint-Martin, les cours de M. Guizot et les galopades du Cirque-Olympique, affiches, brochures, sciences, danse ou musique, rien n'y fit. Vous lui auriez dit qu'un nouveau *Rocher de Cancale* allait s'ouvrir, il serait resté à sa place comme un terme. C'est un être singulièrement rétif qu'un Anglais qui voyage pour son instruction et pour son plaisir.

Homme excusable, toutefois, le nôtre surtout; on lui avait tant répété que nous étions aux plus beaux temps de la liberté; on lui avait tant vanté à Londres, *dans le club royal des biftecks*, que nous marchions enfin à une émancipation plus glorieuse que celle de l'Irlande, qu'il était bien résolu de s'en assurer même avant d'aller à l'Opéra.

Le voilà donc en chemin qui se dirige vers la

Chambre des députés, dans laquelle, à sa grande surprise, il peut entrer aussi facilement que s'il s'était agi d'une exposition de peinture, d'un drame nouveau ou d'un concert d'amateurs.

Mais il avait la belle place, vis-à-vis du président, tout juste vis-à-vis de ce fauteuil dénué de la balle de laine, orgueil assez puéril de la nation anglaise. Il était très attentif, se faisait nommer les grands orateurs, contemplant le côté gauche avec étonnement, comme s'il eût dû y trouver quelques restes de Mirabeau; jetant sur le côté droit des regards de respect, tels qu'on les doit à la fidélité et au courage; portant sur le centre une attention équivoque, moitié insouciance, moitié mépris, une attention faible, comme s'il se fût agi d'un banc tout nu ou d'une place vide, après quoi, il s'impatientait de tant de retard. On arrivait un par un, oncausait, on discutait tout haut, et, dans l'intervalle, de grands coups de sonnette auxquels on n'obéissait pas.

Enfin, la séance commence. Venu de si loin pour écouter nos orateurs, parti de Londres pour passer à l'étranger au moment où le théâtre Italien, avec Malibran et Sontag, revenait de France, au moment où la saison rassemblait à Bath tant de jolies femmes et de joueurs, notre Anglais s'attendait à être dédommagé de tant de privations.

Il n'exigeait rien moins qu'une longue et intéressante discussion sur laquelle reposassent les destins du royaume.

O déception! c'était un samedi, et ce jour-là il ne s'agissait que de requêtes lointaines! Un homme demandait qu'on mît un impôt sur les chiens, un autre qu'on ôtât aux prisonniers le travail qui les occupait; celui-ci trouvait que Voltaire et Rousseau n'avaient pas eu assez d'apothéoses, et mille autres intérêts de même force. Heureusement que l'Anglais était philosophe, et il patienta jusqu'au premier jour.

Le surlendemain, un député venait d'être assassiné, son sang était encore fumant à la porte de la Chambre; après les premières rumeurs d'épouvante, la séance commença.

On parla cinq heures d'une salle à manger : on en faisait la description exacte, on en comptait les moindres corniches, on calculait le prix des plafonds et des portes; puis on s'emportait, on criait, on se disait des injures tout haut, on parlait de la révolution et de la police correctionnelle.

L'Anglais se figura un instant qu'on se moquait de lui. Pour se rassurer, il interrogea un citoyen qui était à ses côtés.

Il lui fut répondu que c'était là un des grands

débats du ministère; qu'à cette table ronde s'attachaient les plus graves questions de notre système représentatif, et mille belles phrases du *Constitutionnel* auxquelles l'Anglais ne comprit rien. Il résolut donc de pénétrer dans la salle en litige, et de juger de la conclusion.

Comme il était Anglais, il eut un accès facile dans le ministère. Le concierge, homme obséquieux et poli, au regard affable et au maintien assuré, le reçut de son mieux. « Voilà, milord, la salle à manger, lui dit-il. Nous avons été longtemps avant d'en avoir une.

« Mes confrères de l'intérieur et surtout des finances me raillaient souvent, et en termes très amers, de notre salle de bourgeois. En effet, j'étais affligé, toutes les fois que j'entrais la serviette sur le bras dans une salle si mesquine. A présent, c'est tout autre chose; et, si notre salle n'est pas la plus riche de toutes, elle est au moins la plus commode et la plus élégante, et, comme je n'ai pas d'ambition, j'en suis content.

— Cependant, reprit le voyageur, je reviens de la Chambre, et j'ai entendu reprocher comme un crime d'État cette même salle à votre ancien maître; il se pourrait bien qu'on le forçât d'en reprendre toutes les décorations, et alors, brave homme, vous retomberiez dans votre ancienne nudité.

— Dépouiller notre salle à manger, milord, cela est impossible. Elle a déjà sauvé une fois le ministère chancelant de M. de Villèle. Il n'y a pas de ministère aujourd'hui qui puisse subsister vingt-quatre heures sans une pareille salle à manger. Hélas! M. Piet lui-même en avait donné le dessin! Ce fut de la part de Monseigneur un grand coup de politique quand il fit restaurer celle-ci. Les réparations étaient urgentes. Il n'y avait qu'un seul poêle dans l'appartement, on en mit deux, ciselés, comme vous voyez; cette porte nouvelle nous rapprochait de la cuisine d'un bon détour qu'il fallait faire, au grand détriment du dîner; ce plafond verni était enfumé autrefois comme le ciel quand il va pleuvoir; ces lampes, si hautes aujourd'hui, étaient basses et sans clarté; ôtez ce soupirail en soie verte, et vous serez étouffé par l'odeur de la truffe de novembre. On nous accuse de concussion, milord, nous n'avons fait que le plus strict nécessaire; la table était trop élevée pour que nos grands hommes pussent y atteindre, nous l'avons abaissée de quatre pouces; en revanche, nous avons agrandi nos assiettes et nos couverts; nous avons eu du cristal plus profond, de plus longues bouteilles, des coupes plus larges; nous avons tout modifié, tout agrandi, en même temps que le système *constitu-*

tionnel allait en grandissant; tous ces sacrifices, nous les avons tellement faits dans l'intérêt du pays, nous avons été si fort désintéressés dans la question, que de tant de belles choses nous n'avons rien emporté après notre disgrâce, nous avons tout laissé à nos successeurs : c'était à eux à s'en plaindre, et, croyez-moi, ils étaient trop sages pour cela.

— Vous avez peut-être raison, Monsieur; c'est une triste et pitoyable chicane, mais elle est faite vivement, et je ne vous dissimulerai pas qu'il pourrait très bien en arriver que votre salle à manger fût déclarée au delà du budget. »

A ces mots, une larme roula dans les yeux de l'honnête employé. « Les ingrats! reprit-il avec douleur, si, comme moi, milord, vous les aviez vus assis à cette même table, faisant mille promesses à mon maître qui les recevait, qui avait fait bâtir cette salle pour eux! Et, à présent qu'ils n'y dînent plus, ils l'abandonnent. Mais quelqu'un y dîne encore, reprit-il vivement, si les noms ont changé, les caractères sont les mêmes : on dîne encore ici, ajoutait-il en frappant sur les tables; ici je vois chaque jour des convives en rubans, en crachats, en simple habit noir; s'ils font des promesses à la liberté, que m'importe? Libéraux ou ministériels, ils ont intérêt à défendre leur champ

de bataille. » Et il reprenait d'un air plus serein : « Tant que je verrai du monde à cette table, je ne redouterai rien pour cela; que ceux qui n'y mangent plus nous attaquent, ceux qui y mangent nous défendront, et nous serons sauvés. »

Ainsi fut la conversation. L'Anglais en admira la profondeur; il est vrai qu'il ne s'expliquait pas très bien comment on comptait pour si peu, à propos de cette salle, les hommes d'État qui n'y étaient jamais entrés.

De retour dans sa patrie, et comme les clubs des politiques et des *bas bleus* lui demandaient avec anxiété ce qu'il avait vu et appris dans cette belle France, il répondait en véritable Anglais aux politiques et aux *bas bleus* :

« J'ai vu des hommes qui vendaient des porte-serviettes sur le Pont-Neuf, et des orateurs dans la Chambre qui ne parlaient que de salle à manger. »

LA RÉVOLTE

DANS LE COUVENT[1]

(1829)

Il faut en vérité que l'esprit de révolte soit une épidémie pour s'être ainsi glissé à travers ces épaisses murailles, ces larges portes, cette règle austère et ces jeunes cœurs féminins si peu disposés à la rébellion. C'est pourtant ce qui est arrivé il n'y a pas de cela longtemps, tout près de Paris, au moment où la maison paraissait le plus tranquille.

Ce jour-là avait été passé, comme tous les autres, dans l'étude; les élèves s'étaient appliquées tour à tour d'abord aux sciences qui élèvent l'âme et ensuite aux beaux-arts qui charment la vie. On était sur la fin de la journée; les livres étaient encore épars, le piano était ouvert, la harpe commençait

---

1. A propos d'un événement arrivé à la maison de Saint-Denis. (*Note de l'éditeur.*)

à peine à perdre son accord, tout respirait dans ce lieu l'activité et le zèle, lorsque tout à coup, dans ces vastes salles, un grand cri se fait entendre, puis un autre, puis un cri général.

On se lève en désordre, on s'agite, on se presse; les ceintures noires se confondent avec les jaunes, les rubans violets se mêlent avec les rubans rouges; les toutes petites filles se révoltent comme les grandes personnes, qui déjà comptent en soupirant les mois de prison qui leur restent à faire; en un mot, la révolte est générale, c'est le jour des vengeances; les maîtresses pâlissent, les maîtres s'enfuient, la supérieure reste consternée, et le vieux portier, qui du fond de sa loge prête l'oreille à ce bruit épouvantable, lève les yeux au ciel pour s'assurer si l'influence maligne d'une comète ne pèse pas sur la maison, ou si la fin du monde n'est pas là pour tout anéantir.

Une fois lancée, Dieu seul peut savoir où se rend une révolte; nous en avons vu, nous autres, qui ont marché des années entières et qui avaient commencé par des cris de pensionnat. Ces véritables révolutionnaires, ces jeunes filles criaient contre tout le monde, elles criaient surtout *Vive l'empereur!* De nos jours c'est pourtant une clameur usée. Le général Berton lui a porté le premier coup, les dernières chansons de Béranger ont

fait le reste. A ce compte, les jeunes élèves étaient pardonnables peut-être; elles ne sont pas forcées, en fait de politique, d'être aussi avancées que si elles lisaient le *Courrier français* tous les jours.

Car nul doute que si l'instruction publique n'était pas si horriblement négligée en France, malgré tous les soins si multipliés et si pénibles qu'y apporte son grand-maître, ces révoltées d'un nouveau genre n'eussent pas été exposées à prendre pour cri de guerre un pareil anachronisme; mieux informées et plus au courant des affaires, elles se seraient d'abord révoltées un mois plus tôt, et alors, au lieu du cri banal de *Vive l'empereur!* elles auraient crié à tue-tête : *Vive l'ordre légal!* Ou bien, remontant à six mois de date, elles auraient crié : *Vive la Grèce!* Ou bien encore, si elles eussent absolument tenu à se révolter un jour de carnaval, elles auraient crié: *Vive la loi communale!*

De cette manière, tout anachronisme était sauvé, et les maîtres n'étaient pas compromis dans l'opinion publique par l'ignorance profonde de leurs élèves en fait de politique, la plus intéressante des études aujourd'hui, même pour une femme. Il est donc vrai de dire, malgré toute notre bonne volonté, qu'elles ont crié : *Vive l'empereur!* Après quoi, de peur d'être calmées trop tôt, elles ont

enfermé leur aumônier dans sa chambre ; c'est en vain que le digne homme, tremblant pour elles, leur adressait à travers la porte des paroles de paix ; elles frappaient sur la porte à coups de poing pour ne pas l'entendre et s'encourager elles-mêmes, jusqu'à ce que, après avoir bien crié, bien frappé, bien hurlé, bien brisé tout ce qu'elles trouvaient sur leur passage, il leur arrivât ce qui arrive à tous les peuples qui se révoltent; elles trouvèrent que l'heure de goûter était passée ; que, grâce à leur tapage, il faudrait se coucher sans souper ; alors elles se demandèrent pourquoi cette révolte et à quoi bon ? A cette question, elles ne trouvèrent pas de réponse. C'est ainsi qu'il en arrive toujours après une révolution. On dit même qu'elles cherchèrent à punir les chefs de la révolte, en véritables enfants, qui ne savent pas qu'après une révolte personne n'en veut être le chef; de sorte que les plus sages allèrent se jeter aux pieds de la supérieure outragée, car les enfants sont comme les masses, ils veulent être gouvernés; pour peu que le pouvoir leur soit aimable et doux, ils aiment ce pouvoir de tout leur cœur : c'est ainsi qu'en ont toujours usé ces coquins de Français vis-à-vis de leurs rois, malgré les coupables déclamations qui les ont égarés quelquefois.

Elles se mirent au lit en silence, elles ne pu-

rent fermer l'œil de la nuit dans la crainte de ce qui arriverait le matin. Le matin, elles furent toutes condamnées à garder leur bonnet de nuit.

En vérité, ce devait être un charmant spectacle que celui de toutes ces jeunes têtes, de ces chevelures blondes et noires ou d'un beau châtain foncé, uniformément ensevelies dans une guimpe blanche, pendant que la garniture de leur coiffure retombe sur leurs yeux appesantis, jetant une nouvelle pâleur sur ces visages pâles et effrayés. Sans nul doute elles auraient été moins affligées de leur bonnet de nuit, si elles eussent songé combien il les rendait jolies.

Après quoi elles restèrent trois jours sans promenade, trois jours sans prendre leurs ébats dans cette vaste cour à l'écho retentissant, trois jours sans avoir sur leur table nue d'autres mets qu'un morceau de pain blanc, d'autre boisson qu'une eau claire et limpide; puis des ordres supérieurs, et malgré toutes les prières de leur aumônier qui les trouvait trop punies, en firent choisir une douzaine des plus coupables, leurs parents eurent avis de venir les reprendre; elles n'eurent pas le temps d'embrasser leurs compagnes, arrachées brusquement à ces murs protecteurs; la vaste porte se referma sur elles avec un sourd gémissement, et elles se trouvèrent rejetées dans ce vaste monde,

où chaque jour voit diminuer, pour une femme, les chances de repos et de bonheur.

Moi-même assis à la porte de l'Écu de France, et tout occupé du vacarme amusant qui entoure d'ordinaire une hôtellerie de grande route, j'ai vu une de ces jeunes filles, aussi pauvre que sa mère, sur le bras de laquelle elle s'appuyait, monter dans un coucou, vieux comme le cheval qui le traînait, se placer à côté de sa mère éplorée, arranger sur ses genoux le léger paquet qui renfermait toute sa garde-robe, cacher ses deux mains nues et froides sous le collet écourté de sa robe noire, et ensuite retourner la tête pour jeter un dernier coup d'œil sur ces murs élevés, sur cette cathédrale gothique dont la flèche menaçante épouvantait Louis XIV, enfin sur cet asile de son enfance dans lequel, heureuse et riche, elle recevait une éducation — « après laquelle, ma chère enfant, lui écrivait souvent sa crédule mère, une jeune personne sans dot est toujours sûre de trouver un mari ».

On est encore à rechercher les causes de ce malheureux événement. On croit cependant que cette cause est venue du dehors, car on s'est bien assuré que le dîner avait toujours été cuit à point, qu'on ne leur avait point servi de haricots plus de deux jours par semaine ; que le riz au lait et les confitures ne leur avaient pas manqué le vendredi, et

que les pruneaux de Tours, avant d'être cuits, avaient été lavés trois fois.

Ne pouvant expliquer cette révolte par les faits ordinaires, il en est qui l'expliquent par des causes surnaturelles; on a même fait circuler le bruit que, huit jours avant la révolte, une moitié du *Constitutionnel* avait été introduite dans la maison par l'imprudence d'un pâtissier de la ville, qui n'a jamais su lire, attendu qu'il a été élevé à l'enseignement mutuel !

LE PRINTEMPS

ET LES MODES NOUVELLES

(1829)

Savez-vous à quoi le printemps se devine, et comment le joli mois de mai, vous frappant au visage de son haleine douce et parfumée, se met à vous dire : « Je suis là! »

Vous croyez peut-être, bonnes gens, que tout ce changement s'annonce simplement par le gazouillement des oiseaux, par la feuille verte et la rose qui s'épanouit dans l'épais buisson? Autrefois, il est vrai, au temps de Fontenelle et de Segrais, de Racan surtout, on ne savait pas d'autre manière de reconnaître la fuite du sombre hiver : l'air s'échauffait, le soleil était pur et sans nuages, l'oiseau chantait, et les bourgeois, chapeau bas, saluaient le printemps, et, d'un air franc et ouvert, serraient la main de leurs voisins en se félicitant de la fuite des nuages.

Bonnes gens! c'est qu'en vérité ils avaient sous les yeux de la verdure, ils respiraient un air nouveau, et, dégagés de toute affaire sérieuse, ils pouvaient en paix suivre toutes les indications de l'almanach, *bon à fumer*, *bon à tailler les arbres, bon à couper les cheveux,* vent ou beau temps, pluie ou soleil, calme ou tempête, et autres indications innocentes, délicieux passe-temps d'un homme assez honnête pour être oisif, qui n'a qu'à laisser glisser le temps.

Pour nous, au contraire, pas un brin d'herbe qui puisse nous dire que le printemps est de retour, pas d'espace assez vaste pour que l'air se pénètre entièrement des premières ardeurs du beau soleil d'avril, pas de nature riante et vive, morte aujourd'hui, renaissante demain, couronnée la veille de fleurs fanées et les pieds sur un glaçon, couverte de roses le lendemain, et se baignant dans l'eau limpide comme Sarah la baigneuse; autour de nous tout est monotone, languissant, roulant dans le même cercle et marchant lentement, longuement, sans jeunesse, sans avenir, sans espoir.

Et puis, le moyen de s'occuper de printemps et de fleurs quand la sombre politique vous retient cloués à ses amphithéâtres? le moyen d'écouter le rossignol au milieu des longs discours de M. Vien-

net et à ces interminables rapports des commissions qui se croisent et se succèdent sans interruption? le moyen de songer au beau temps, quand dans un parti tout est menaces et injures, police correctionnelle et calomnies, quand de l'autre il ne s'agit que de se défendre et de combattre *pro aris et focis?* Ajoutez à cela le lourd budget qui se traîne péniblement, les vignerons qui se plaignent, les gens de lettres qui se battent, la Russie qui tremble, la Turquie toute en armes, le Portugal contre le Brésil, les Anglais contre tout le monde; après cela, malheureux, que nous fait le printemps? Peut-il pour nous y avoir un printemps dans ce tumulte européen? à quoi reconnaîtrions-nous le printemps?

A quoi le reconnaître? Il est mille moyens pour un sage.

Pour ma part, j'en ai un certain, un moyen inattendu et plein de charmes, qui toutes les années me saisit du même ravissement et me surprend de la même joie. Au reste, c'est une sensation que vous avez éprouvée comme moi sans doute, mais de laquelle peut-être vous ne vous êtes pas assez rendu compte, et que j'ai en moi-même analysée avec le soin le plus minutieux.

Je veux parler de cet instant décisif lorsque nos jeunes élégantes ont remplacé le boa fourré par le lé-

ger mouchoir de gaze, lorsque leurs robes, n'étant plus d'une couleur sombre, ne sont pas encore d'une blancheur décidée ; lorsque l'élégant chapeau de peluche a fait place au joli chapeau de paille : c'est là, c'est autour de cette simple coiffure que nous autres Parisiens nous voyons d'abord se balancer le modeste lilas blanc et violet ; peu après, comme dans un parterre, le lilas est remplacé par la rose et par la fleur de l'oranger.

Alors une révolution s'opère dans la ville ; les marchands ont orné leurs boutiques de longues banderoles rouges et bleues légèrement animées par le vent ; les jeunes filles se parent de frais tissus nuancés de mille couleurs; à les voir, on dirait autant de tulipes qui semblent se mouvoir : c'est là tout notre *rosarium*, ce sont là nos fleurs à nous, avec tout leur parfum suave, toutes leurs délicieuses harmonies, comme dirait M. Bernardin de Saint-Pierre, ou tout au moins M. Aimé-Martin. Aussi la première femme qu'on rencontre ainsi parée est-elle agréable comme la première violette que vous découvrez au milieu des dernières neiges de l'hiver. Voilà pour nous à quels signes certains nous reconnaissons que le printemps est arrivé ; il n'en est pas de plus infaillible, croyez-moi, pour des gens qui vivent resserrés entre quatre murs.

Il est donc bien certain à présent que le joli mois de mai est à notre porte, car j'ai rencontré entre la Chambre des députés et le Ministère des finances une grande dame avec un chapeau de crêpe blanc, dont la passe formait une croix de Malte (pardonnez-moi l'expression technique, je vous prie, et figurez-vous, si je vous fatigue, que c'est M. Charles Dupin, le savant, qui fait l'article) et dont les entailles étaient remplies par d'autres entailles doublées de moiré rose; des roses alternaient avec des nœuds de ruban de gaze autour de la forme.

Entre l'Hôtel de ville et le Palais de justice, j'ai suivi un chapeau de paille de riz, orné de plumes blanches; sur quelques-unes de ces plumes des fleurs étaient peintes, blanches et bleues, violettes et rouges; vous eussiez dit les plumes d'un colibri; leurs extrémités effleuraient légèrement des joues fraîches et rebondies, qu'on eût prises pour des joues de province, à leur fraîcheur.

J'ai rencontré à la porte de l'École de droit plusieurs étudiants très savants; ils étaient en pantalon blanc, redingote œil de corbeau, gilet de piqué bleu à fleurs peintes, et cravate de fantaisie de soie; un gros Digeste sous le bras complétait ce gracieux ensemble : ainsi parés, ils se préparaient à suivre les doctes leçons de M. Demante et de M. Ducaurroy.

J'ai remarqué dans les salles de la Sorbonne de profonds et austères philosophes, grands partisans de l'éclectisme, admirateurs passionnés du docteur Reid et de M. Cousin; ils portaient, pour la plupart, une culotte de piqué blanc à raies, très juste du genou, mais assez large de la jambe pour pouvoir être boutonnée par-dessus le revers de la botte, ce qui était, sur ces bancs crasseux, d'un très pittoresque effet.

Enfin, au cours de M. Broussais, j'ai vu de grands physiologistes écouter, bouche béante, une longue dissertation que feu Cabanis n'aurait pas désavouée ; ces studieux adeptes dans l'art de guérir portaient un vêtement jaune, cravate noire, habit noir boutonné jusqu'au menton, pantalon couleur de terre de Morée, ou, si vous aimez mieux, et pour l'intelligence des profanes, couleur de lentilles; ils tenaient de la main gauche une cravache et de la main droite un scalpel.

Je me souviens même, et je le dis en tremblant de peur de n'être pas cru, d'avoir très bien vu deux jeunes hommes, dont l'un sera, dit-on, infailliblement pair de France, et l'autre infailliblement magistrat, qui portaient des chemises de Guingamp à raies bleues pâles, lilas et rouges, fermées avec huit boutons de nacre ; un bouton de plus ou de moins, et tous deux étaient perdus de réputation.

Alors je fus heureux, je me sentis renaître, je compris que le printemps était venu entier. Le printemps était partout en effet : aux ceintures de nos femmes, aux habits de nos jeunes gens, chez le ministre et chez le guerrier, au barreau et à la tribune, dans nos écoles et dans nos spectacles, partout, excepté aux arbres, aux fleurs, aux plantes, à l'air, à l'âme, à tout ce qui s'anime autre part à l'approche du mois de mai, à tout ce qui reste mort pour nous seuls infortunés Parisiens.

LE POMPIER FOURMEAU

(1829)

Le pompier Fourmeau n'était plus pompier depuis l'incendie du Cirque. Il s'était conduit à cet incendie avec une bravoure au-dessus de tout éloge. C'est Fourmeau qui, étant tombé du cintre au milieu de l'arène, y resta jusqu'au lendemain évanoui et à demi suffoqué par les poutres brûlantes. Son frère, qui est encore pompier, l'arracha à demi mort de ces décombres, et le malheureux ne retira d'autre fruit de tant de dévouement qu'une retraite prématurée et sans pension.

Voilà pourquoi le brave Fourmeau n'était plus pompier ; il avait même juré intérieurement de ne plus aller au feu chercher de trop périlleux hasards, et, pour être mieux à l'abri de la tentation, il s'était fait machiniste au Théâtre-Italien. Outre qu'on ne risque pas d'y être *brûlé vif*, on peut y entendre d'assez bonne musique, et, même

pour un ancien pompier, c'est toujours un plaisir.

Mais on n'échappe pas à sa destinée : qui a bu boira, qui s'est battu se battra de nouveau, qui a été pompier redeviendra pompier à la première occasion. Fourmeau, malgré tous ses serments, est redevenu pompier avant-hier, pompier plus que jamais.

Il était minuit, Fourmeau passait sur le boulevard. Il était encore fort éloigné de la galerie Boufflers ; cependant voilà que tout à coup il s'arrête et prête une oreille inquiète et attentive.

A je ne sais quoi dans l'air, à je ne sais quel calme dans le silence, il a deviné que le feu était quelque part.

Alors il avance avec précaution, il cherche à découvrir l'incendie, un instant après il le découvre.

Voilà Fourmeau électrisé ! Le premier il annonce au quartier endormi cette désastreuse nouvelle. Il crie : « Au feu ! » avec son ancienne énergie. Il frappe aux portes des maisons, il force l'égoïsme bourgeois à sortir de son lit ; les femmes se mettent aux fenêtres, les jeunes gens demi-nus se précipitent, tout le quartier est en émoi, grâce à Fourmeau. Pour lui, il était déjà en présence de l'incendie, le contemplant d'un œil impassible, ne voyant que le feu, n'ayant pas un regard pour

le morne abattement des incendiés, pour leur muet désespoir, pour ces grosses larmes qui coulaient sur leurs joues brûlantes.

Avant tout, il faut arrêter le feu, et l'impatient Fourmeau connaît trop bien toutes les permissions à demander avant d'avoir une pompe pour attendre que les pompes soient arrivées. Dans cet instant, il cherche par où il commencera ; il tient déjà à la main une longue corde qui doit l'aider dans le péril.

On lui dit d'abord que tous les habitants de ces tristes lieux sont sauvés ; les mères comptent de nouveau leurs enfants, le mari embrasse sa femme.

« C'est bon, se dit Fourmeau. A présent, passons à l'argent. Sauvons le second étage d'abord, c'est celui qui presse le plus. »

Alors Mme la baronne de *** s'approche de Fourmeau. Une partie de sa fortune mobilière est cachée dans une armoire de son salon ; la cassette est lourde, elle contient, entre autres choses, deux cent mille francs de diamants. Fourmeau s'élance dans la maison. L'escalier est en flammes ; n'importe, il entre dans le salon ; le salon est encore dans le désordre de la soirée précédente ; Fourmeau ouvre la fenêtre, attache fortement sa corde au balcon, puis il s'oriente, il

cherche, il vient de découvrir l'armoire, il l'ouvre, il voit la précieuse cassette, il veut la saisir ; soudain la vaste glace de la cheminée, consumée par le feu caché, se détache de son parquet ; elle vient frapper le malheureux Fourmeau à la tête et au bras, elle le renverse ; et cependant les flammes entraient de toutes parts dans les appartements. « *N'allons pas nous trouver mal comme au Cirque*, se dit Fourmeau, je serais brûlé tout vif ! » Et le voilà ramassant ses forces épuisées, se traînant jusqu'à la fenêtre, et, saisissant la corde de la main qui lui reste, il se laisse couler jusqu'à terre. Cependant la foule arrivait, les pompiers établissaient la chaîne, l'eau circulait, les gendarmes veillaient. Fourmeau n'eut que le temps de chercher son frère dans la foule ; ne le trouvant pas, il explique au premier venu le trésor qu'il n'a pu atteindre et qu'il fallait sauver. Un jour d'incendie, ces pompiers sont terribles : ce fut à qui se précipiterait dans le feu. Fourmeau était presque évanoui !

Pour moi, j'étais occupé à la première pompe, je la quittai pour secourir Fourmeau. On le pansa dans un café, tant bien que mal ; il eut soin de placer sa bourse sur une table, sa bourse fut volée en un clin d'œil : l'espèce humaine est une vile chose en certains cas.

Quand le pauvre diable fut un peu remis, il fallut le mener à l'hôpital ; le gendarme Girod, un brave homme, sur ma parole, et que je reconnaîtrais sur mille à sa bonne physionomie, s'offrit avec moi pour le conduire, nous le plaçâmes dans un fiacre. Le fiacre allait au pas ; Fourmeau, tout blessé qu'il était, nous racontait encore de bonnes anecdotes d'incendie et de dévouement qu'il regardait comme tout naturel.

Seulement sa destitution lui pesait au cœur. Il venait de montrer, à n'en pas douter, qu'il était encore digne d'être pompier ; et puis mettre un pompier à la réforme parce qu'il a fait tout son devoir, c'est un mauvais moyen de le récompenser, bien que ce soit peut-être de l'ordre légal.

Nous arrivons enfin à l'hôpital Beaujon. Nous frappons, le portier gémit pendant un quart d'heure, après quoi il nous fait entrer dans un couloir très froid ; puis il va réveiller un inspecteur, qui reste encore un bon quart d'heure à s'éveiller. Quand M. l'inspecteur est debout et qu'on s'est bien assuré que notre pauvre Fourmeau est assez maltraité pour être reçu malade dans ces lieux, on apporte à ses pieds une grande terrine remplie d'eau. Bien en a pris, je vous jure, au blessé, de s'être baigné le matin même ;

sans cela il n'eût échappé ni par sa douleur, ni par ses prières, à cette ablution intempestive; mais il s'agit avant tout de sauver les draps de l'établissement. Un bain avant même une compresse, c'est la règle.

Toutes ces cérémonies achevées, on vint enfin au secours du blessé. Je serai longtemps à oublier la jolie tête à la fois pâle et animée d'une jeune sœur de vingt ans qui se mit à déshabiller le malade avec tous les soins imaginables. Sa main était si légère, son regard si plein de compassion, que le pauvre Fourmeau se sentit déjà beaucoup mieux. Je ne le quittai que lorsque je le vis enfin couché dans un bon lit, au milieu d'une vaste salle, dont le parquet était aussi bien ciré que le parquet du salon où Fourmeau avait été blessé; le gendarme et moi nous lui fîmes nos adieux, en promettant de venir le revoir, et certainement nous tiendrons cette promesse.

Voilà la vie de Fourmeau telle que je l'ai vue et telle que je l'ai apprise. A présent, au milieu de la consternation dans laquelle tout Paris a été plongé, au milieu de ces éloges si bien mérités qu'on a donnés au dévouement de nos braves pompiers, c'est à vous de juger si Fourmeau n'a pas quelque droit à un peu de cette pitié, à un peu de cette gloire !

« Annoncez cette nouvelle à ma femme, me disait Fourmeau ; mais annoncez-la avec précaution : elle est enceinte. »

Puis il ajoutait avec un sourire :

« Ce qui me console, c'est que les Italiens vont fermer pendant six mois ! »

En vérité, ce fut une grande injustice de mettre à la réforme un si brave et si intrépide pompier !

ÊTRE ARTISTE

(1831)

C'est un beau mot, artiste! C'est comme si l'on disait intelligent. Heureux ceux qui comprennent, ils font mieux que tout savoir, ils jouissent de tout ce qui se fait. Ils sont artistes pour eux tout seuls. Si donc vous me montrez là dans le palais, là-haut dans la mansarde, un homme avec ce mot : *artiste,* je le salue, je lui porte envie là ou là; c'est un heureux de ce monde, c'est un rêveur, c'est un insouciant philosophe, peu inquiet des faits matériels de la vie, qui n'en conçoit ni la portée ni le danger. Digne homme qui n'a souci que de son, d'air, de couleur, d'âme et de cœur, qui de tout le reste ne sait pas un mot, et qui est sûr de vivre tant qu'il y aura dans le monde quelque chose qu'on appellera *de l'art.*

Mais d'autre part n'être pas artiste, c'est-à-dire renoncer à la vie de l'âme, renoncer à l'analyse;

tout voir sans rien distinguer ; n'avoir ni admiration, ni dédain, ni justesse dans le regard, ni feu dans le cœur, ni passion dans l'âme; rester froid devant un chef-d'œuvre, ne distinguer dans la création ni beauté, ni laideur, ne rechercher aucun délassement de l'esprit, ni la poésie, ni le drame, ni la musique, ni Phidias, ni Michel-Ange, ni Rossini; ne pas comprendre ce mot artiste, qui plus est, ne pas le regretter, quelle mort!

L'art, c'est la vie; l'art, c'est un don de l'âme sous des formes diverses; l'âme, c'est l'amitié, c'est l'amour, c'est la colère, c'est la vengeance, c'est la terreur, c'est la voix qui réveille les peuples, qui chante la liberté, qui délivre les esclaves, qui punit le puissant, qui soutient le faible; l'art, c'est la dernière gloire à laquelle aspirent les nations maîtresses, c'est la borne fatale où se brisent les barbares; l'art, c'est la Grèce, c'est l'Italie, c'est la France, c'est l'Allemagne, c'est l'Angleterre. Philosophie, histoire, drame, peinture, qu'importe le nom ? tout cela c'est de l'art. Je ne vous dirai pas où est l'art; dites-moi, s'il se peut, où il n'est pas.

Sortez de votre demeure ; abandonnez un instant vos chefs-d'œuvre à vous, vos bonnes gravures pendues à la muraille, votre Apollon de bronze, les bras de votre fauteuil qui représentent le col

d'un cygne, votre pendule dorée au-dessus de laquelle Bélisaire ou Homère demande l'aumône aux passants, en rentrant vous retrouverez tout l'art qui orne votre demeure; mais au dehors, dans la rue, vous allez encore le trouver partout, courant çà et là, à pied, en voiture; voyez-le en petit tablier et en cornette sortant d'un magasin de modes; voyez-le en grand habit et tout botté monté sur un beau cheval; voyez-le vendant, achetant, présidant aux plus minutieux détails de la vie; tour à tour bourgeois, grand seigneur, peintre ou laquais; toujours art, quel que soit son costume; s'appropriant à toutes les fortunes, se pliant à tous les caprices, forçant toutes les portes, se faisant comprendre même du Béotien; invincible dans une grande ville, combattu en province, vaincu dans nos pauvres campagnes, jamais abattu, jamais découragé, fort comme un principe, baissant la tête pendant les révolutions, et la relevant fièrement l'instant d'après, immortel.

On a dit que l'ordre était le soutien des nations; d'autres ont regardé la loi comme la reine du monde; ceux-ci ont choisi la force; tous ont eu tort. L'art est le maître souverain; l'art en haut et en bas. L'art façonne l'or des colliers de cour et le fer des charrues; l'art du peuple d'abord, et ensuite l'art pour les grands; l'art des riches, l'art

qui se multiplie sous tous les points. Voyez-le chez les heureux; il serpente également sous la dentelle et sur le fer; il polit les diamants, et il peint les lambris; il dore la porcelaine et le cuivre; il tresse la laine, il broie les couleurs, il anime de mille sons de méchantes cordes tendues sur un morceau de hêtre, il fait circuler à la fois la pensée et l'argent des peuples. L'art ainsi vu est donc un point de ralliement auquel on ne saurait trop se réunir, un mot d'ordre qu'on ne peut trop répéter, un mot du peuple et un mot de grand seigneur. Accourez tous avec nous, artistes, réunissons-nous, coalisons-nous, faisons de l'art ensemble, parlons-en quand nous n'en faisons pas, voilà notre but. Vanter le beau, siffler le laid, faire la guerre au difforme et nous réjouir en chœur quand nous découvrirons qu'il y a talent quelque part, c'est une assez belle destinée, c'est une heureuse vie féconde en sarcasmes, en découvertes, en rares bonheurs, en désappointements cruels, en insomnies et en surprises de chaque instant, une vie de hasard, une vie d'artiste en un mot.

Il y a deux divisions principales à faire entre les artistes : l'homme qui sait et qui juge, et l'homme qui compose et qui crée. Le premier est l'artiste heureux, spectateur de tous les efforts,

applaudissant tous les succès; le second est l'artiste laborieux, acteur intéressé dans cette noble lutte des arts, plein de vastes espérances, et, à défaut du présent, jouissant de l'avenir. De ces deux espèces d'artistes on compose une excellente manière d'être artiste; il y a des artistes qui jugent et qui créent, auteurs et acteurs à la fois, comme Molière; c'est aux uns et aux autres que nous offrons cette tribune, à l'homme qui juge des jugements à porter, à l'homme qui compose des gravures pour reproduire sa composition favorite, à tous les deux un journal où ils diront franchement leur pensée la plus intime; toujours assurés qu'ils seront de ne pas se blesser les uns les autres; divisés sur un point, ils seront toujours réunis par l'amour de l'art; en fait de discussion savoir ce qu'on dit, c'est là tout le secret pour être tolérant et modéré. Outre cette première division entre l'artiste qui juge et l'artiste créateur, nous aurions mille divisions à établir; nous en indiquerons quelques-unes, ne fût-ce que pour faire comprendre combien c'est vraiment tout un monde et non pas un petit peuple à part que nous avons à exploiter.

On naît artiste. Enfant, mille rêveries confuses; jeune homme, mille essais inachevés; homme fait, des essais encore, le plus souvent imparfaits.

A un pareil artiste il ne faut que la page d'un livre, la pierre d'un lithographe, la toile d'un tableau; il est artiste nonchalamment, il jette au hasard sa pensée, sa ligne commencée, son esquisse inachevée, sa stance sans conclusion. Voilà pour vous un artiste précieux, un artiste insouciant de son œuvre, jetant dans le monde des êtres nouveaux comme Charlet ou Vernet; quand ces êtres sont dans le monde, ne s'en inquiétant pas plus que s'ils n'existaient pas. Nous adopterons avec transport ces enfants abandonnés d'une muse échevelée et sans conduite; c'est notre bien, ce sont nos enfants à nous, et à l'avance nous les adopterons.

Quelques-uns fuient la ville, cherchant la nature verdoyante, se plaisent à voir grimper la vigne au haut roc, à suivre la vache qui broute, à saisir sur le fait les derniers rayons du soleil, la molle lueur de la lune qui se lève; ils se plaisent dans l'étable, dans la cabane villageoise, ils chantent les bergers, ils dessinent les bois, ils aiment à fixer la barque entre les saules du lac; Paris aimera cette nature champêtre, ce monde bêlant, ces hautes herbes, ces effets de lumière. L'idylle bien faite a son charme, nous accueillerons l'idylle même, *pourvu qu'elle soit digne d'un consul.*

Trouvez un recoin du monde habité qui ne soit pas du domaine de l'artiste. L'un se fait beau, se pare de son habit noir; il noue sa cravate comme un simple mortel, le voilà dans un salon. Posez devant lui, élégants du jour, petites maîtresses fardées, vice élégant, venez poser devant l'inflexible crayon, aristocrates, ménages parisiens, dans tout votre luxe et votre indigence, et en un clin d'œil les voilà tous croqués; l'artiste, c'est aussi bien le faiseur de caricatures que l'écrivain des *Caractères;* que le ridicule vienne, écrit ou dessiné, qu'importe! Il y aura cela de bon, en cette affaire, que souvent on le verra imprimé et dessiné à la fois, doublement fustigé, doublement commenté, expliqué, comme faisait Rabelais, unissant les *Songes drôlatiques* à l'histoire de Pantagruel.

Un autre artiste s'assied sur le bord du chemin et prête l'oreille au loin; il entend venir une armée, et avec cette armée tout l'empire, et dans cet empire il choisit quelques soldats de préférence, par exemple de vieux soldats aux longues moustaches, qui tirent un cochon par la queue, ou qui guillotinent une innocente volaille, ou qui jouent à la drogue un pot de bière écumant jusqu'aux bords, voilà qui va bien. Cantinières, tambour, sergent, tout est là; tout le camp, tous ses plaisirs, toute la guerre, tous ses dangers,

nous en avons eu six cent mille comme ceux-là. Puis change ma volonté d'artiste : il laisse les vieux lurons et s'en prend aux jeunes. Vient Jean-Jean, le chapeau renversé sur la tête, l'habit neuf, et qui trouve son fusil lourd; Jean-Jean est un type tout de suite. Vous avez les deux extrêmes de l'armée, même esprit grossier, même courage des deux parts; croyez-vous que cela ne vaille pas bien une histoire? Et si à ces tableaux vous joignez, par exemple, une chanson de Béranger, bien faite, une des bonnes, ne seront-ce pas là deux belles pages, et où trouverez-vous mieux? Or il n'y a que l'union de tous les arts qui puisse arriver à ce résultat.

Vraiment imaginerait-on que l'art ne consiste qu'à peindre; que l'art n'appartient qu'à celui qui manie le pinceau et la plume? Oh! que non! Il n'est personne à qui il ne soit donné de se dire : « Et moi aussi. » Je n'ai pas dit où je mets l'art; mais j'estime singulièrement un bon repas, un bel habit, une chaussure commode, un meuble bien fait, je mets avant tout dans le bonheur le bien-être de la vie, la commodité, l'aisance, le bon marché.

D'autant plus que l'art s'en va. Au théâtre tout s'oublie; le goût, la décence, le bon ton, le costume, le chant, tout se perd. La danse languit; la

tragédie est perdue à jamais; la comédie est désolée; le drame gronde et agit les poings fermés. Adieu la terreur, la pitié, les rires, les larmes, l'intérêt, les émotions fortes; c'est que nous aurons de la comédie quand on s'occupera de comédie. De même en peinture, on fait rouge, on fait bleu, on fait indigo, on fait monstre, et la poésie à la fin (malheur à elle !) est comme la peinture. De même pour la musique, elle miaule, elle hurle, elle chante faux, elle a besoin de se faire italienne pour être quelque chose, de même pour tout ce qui n'est pas positif. Il faut donc beaucoup s'occuper de ces bonnes choses qui se perdent; c'est un devoir de citoyen, c'est un besoin d'honnête homme et d'homme heureux. Nous avons vu que l'œuvre ne manquera pas à l'artiste, nul prétexte donc pour reculer.

Nul prétexte pour rester plus longtemps dans cet engourdissement funeste, pour prolonger cette indifférence mortelle, pour nous courber en esclaves sous le positif de la vie, pour laisser tout dans cet indigne abandon, nous si grand peuple, si instruit, si riche, si blasé, et qui sommes si près de n'avoir rien à sentir. Un Italien l'a dit quand on emportait l'Apollon du Belvédère : « Il faut que l'Apollon suive la Vénus, disait le proconsul français. — Emportez l'Apollon, reprit

l'artiste, qu'il rejoigne la Vénus; mais c'est dommage, ils ne feront jamais d'enfants chez vous! » Ne ferons-nous pas mentir l'Italien?

En fait d'artiste, j'oubliais l'artiste à la manière de Sterne. Le contemplatif, le rêveur, le grave historien des petites choses, suivant à perdre haleine le rien dans toutes ses formes, occupé de son, d'air, de bruits légers, d'ondulations dans l'onde, d'un grain de sable; faisant un drame avec une tabatière de corne et un bouquet fané, appelant un notaire pour acheter une paire de bas, Yorick, en un mot, Yorick sous toutes les formes, Yorick notre ami, notre auteur favori, notre rêveur, il sera là : c'est sur lui que nous comptons pour ses petites histoires, ses contes plaisants, ses descriptions et son art de tout conter et de tout peindre; il n'y a pas de journal; il y a très peu de livres dans Yorick.

Après Yorick, Théodore; après Sterne, Hoffmann. C'est une découverte toute moderne que le fantastique. C'est une nouvelle source d'émotions que l'artiste fantastique, le fantasque, qui remplace l'Arlequin usé, le Pantalon fatigué, tous les Gilles du monde; le fantasque, qui n'est autre chose que le Pasquin de notre siècle. Singulier animal qui se vautre ou qui vole; qui rit ou qui pleure, qui fait l'amour ou qui égratigne; un

cauchemar est son inspiration la plus puissante, le rêve est son état naturel, l'ivrognerie est sa vie; le son est sa folie, grand enfant, souvent niais, quelquefois sublime; il est de toutes les opinions, de tous les partis, de toutes les vérités, de tous les mensonges, de tous les écots, ne payant jamais le sien. L'artiste fantastique n'a pas été encore défini, c'est de l'art et un vice de l'art pour faire pardonner le vice, un vice pour servir de relief à l'art. Plus il y a d'art, plus il faut de folie; *le Neveu de Rameau,* par exemple, et *la Danse des Morts,* Hoffmann et Boulanger. Le premier des conteurs fantastiques est saint Augustin. Quel conteur!

Voilà une mine toute nouvelle que nous exploiterons certainement.

En un mot, avant six mois nous saurons au juste s'il y a de l'art en France, et quel art, et combien, et à quel prix, et de quel intérêt, et de quelles émotions suivi. Comme nous parlerons de l'art dans toute son étendue et le plus complètement que nous pourrons et sous toutes ses faces, nous saurons bien ce qu'il faudra penser de cette grande question : L'art est-il encore possible parmi nous?

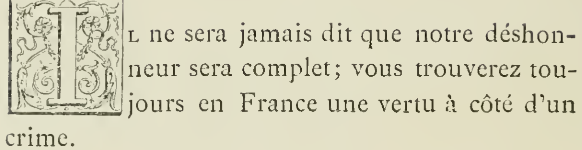
Question grave, puisque, sous un certain rapport, elle se rattache à la fois aux croyances et à l'avenir des peuples.

Et d'ailleurs nous avons été si ballottés depuis un an, nous avons subi tant de secousses, tant de malheurs, nous avons passé à travers des extrêmes si bizarres, si odieux, si glorieux, nous avons tremblé pour tant d'existences, pleuré sur tant de tombeaux, qu'il est temps enfin que nous fassions trêve à toutes ces agitations. Il est temps que notre vie se calme. Il est temps que nous prenions haleine. Soyons artistes encore un jour, s'il faut que nous finissions un jour.

Dans les temps de révolution, l'art c'est le repos; dans les temps de calme, l'art c'est le bonheur!

MARIE BOSSY

(1833)



Il ne sera jamais dit que notre déshonneur sera complet; vous trouverez toujours en France une vertu à côté d'un crime.

Cette fois, Marie Bossy sert de pendant à Judas l'Iscariote. Voulez-vous, mes frères, que nous mettions nos hommages et nos respects aux pieds de Marie Bossy?

Son nom, dans cette cruelle catastrophe, est venu calmer nos douleurs aiguës; son nom est venu effacer le nom du misérable qui a vendu la duchesse. Marie Bossy est l'expiation de ce grand crime. La servante bretonne rachète le renégat juif; elle a fait une belle, une simple, une touchante action : elle a refusé l'argent de M. Thiers!

Quand le renégat eut trahi sa maîtresse, quand l'apostat l'eut vendue, quand le crime fut consommé, quand la duchesse, derrière cette plaque

brûlante, subissait l'agonie de ses compagnons d'infortune, quand le commissaire Joly se frappait la tête, croyant que sa proie lui échappait, quand les gendarmes, hébétés, cherchaient à faire feu de leurs mousquets, quand tout était perdu pour la duchesse, *fors l'honneur*, la police a vu la pauvre Marie tremblante dans un coin de la maison ; elle l'a vue, faible femme, toute pâle, agitée de mille terreurs. Alors, la police s'est emparée de Marie ; elle l'a conduite au château fort, et là, tête à tête avec Marie, elle l'a menacée de toute sa colère ; Marie n'a plus eu peur.

Alors, les délégués de Gisquet, la voyant si intrépide, la noble fille, ont posé leurs menaces et leurs sabres. Ils se sont mis à lui sourire, ils l'ont tentée elle aussi, comme ils savent tenter toutes les consciences. On a rapporté l'or de Thiers devant Marie, on lui a étalé une somme immense pour elle, la pauvre fille ! On lui a dit : Ceci est à toi, ou plutôt ceci est à vous, car il est des vertus que la police même n'ose pas tutoyer.

On lui a dit : Prenez ceci, Marie, cet or est à vous ; faites seulement un geste, un signe, moins que rien.

Elle restait immobile devant l'or de M. Thiers.

Ah ! quel noble regard, quelle indignation muette, quel profond mépris pour cet or sali, dans

la conscience de cette noble fille! Comme elle a écrasé M. Thiers d'un regard! Qu'il était petit, tendant son or à cette héroïque servante! Qu'elle était grande, elle! Pauvre et noble Bretonne! La France émue te doit ses hommages. Tu as eu pour nous un reflet de notre vieille loyauté, tu as trouvé dans ton cœur la mémoire de la fidélité antique; tu as été incorruptible dans cette révolution qui trahit avec de l'or, qui a acheté en gros toutes les consciences qui étaient à vendre.

Noble Marie! que deviendrait l'histoire de cette captivité fatale, si nous ne pouvions pas inscrire ton beau nom à la place d'un nom infâme que je ne veux pas prononcer à côté du tien?

Ainsi, contre cette pauvre fille est venu échouer toute la police de Juillet; ainsi, tout le génie de M. Thiers a été écrasé sous le sabot de la servante bretonne; ainsi, nous avons quelqu'un à bénir. Dans tout ce grand désastre, c'est elle, c'est Marie, Marie Bossy, qui n'a pas voulu vendre sa maîtresse, qui a fait acte de Française et d'héroïne, qui, dans les fers, menacée, priée, flattée, a craché à la figure de M. Thiers : que dis-je? bien plus qu'à sa figure, elle a craché à la face de son argent!

C'est bien, noble fille, c'est noble et beau! Tu nous honores, tu nous protèges, tu montres

tout d'un coup quelle distance sépare Judas de Marie, le juif allemand du chrétien de France!

C'est bien; tu as appris à la police qu'il est des forces qu'on ne peut vaincre, c'est bien; tu as appris à M. Thiers qu'il est des consciences qu'on n'achète pas, c'est bien; tu as prouvé à la France qu'il y avait encore du courage et du cœur en France, c'est bien; tu as fait comme Jeanne d'Arc, tu as relevé l'oriflamme abattu, c'est bien; c'est bien, noble fille! Honneur à toi, Marie, honneur à toi! Tu as été pure au milieu de ces souillures, tu as rejeté cet argent, tu as été une héroïne et tu as souffert en silence toutes les atteintes de la police, toi, Marie! Tu as souffert pour cette noble dame à l'heure même où les parents de cette dame, qui la savaient poursuivie et vendue, venaient en pleine loge à l'Opéra. Jour bien choisi pour la dame, seigneurs très nobles et très puissants! Ce jour-là, c'était l'anniversaire de la mort de votre père par la main du bourreau, ce jour-là sera l'anniversaire de l'arrestation de votre mère par l'or de M. Thiers. C'est un grand jour pour vous.

Mais aussi ce jour-là sera l'anniversaire de Marie Bossy. Oublions un instant nos douleurs pour la fèter dignement, la noble fille. Que sa vertu ne soit pas oubliée; la vertu a été une con-

solation pour nous. Prions-la, cette femme qui a rejeté les trente deniers des Pharisiens, de ne pas dédaigner les hommages des chastes et des purs. Faisons-lui une part dans ce qui nous reste. Payons-lui notre dette, à celle qui a été si bienveillante et si bonne pour la France! Marie Bossy ne refusera pas ce témoignage de notre reconnaissance; elle ne nous confondra pas avec M. Thiers. Ce peu d'or que nous lui offrirons viendra d'une source pure et noble. Prenez, Marie, c'est notre superflu d'un jour, c'est notre femme légitime qui vous envoie son faible présent, c'est notre fille aînée qui renonce à une parure pour vous, qui êtes déjà si belle; c'est notre jeune fils qui offre ses menus plaisirs à tant d'honnêtes gens à qui vous avez fait verser de douces larmes! Prenez cet argent, Marie, prenez, il vous profitera, celui-là! Vous ne le sentirez pas brûler vos mains et votre cœur, celui-là; vous ne le partagerez pas avec les membres de cette infâme rentière qu'on appelle la police; vous ne serez pas obligée d'en donner un reçu à M. Thiers et à M. Gisquet. Prenez notre argent, bonne Marie! prenez-le, vous ne serez pas obligée de le rendre comme fit Judas, pour qu'on achetât un cimetière de pestiférés avec cet argent souillé. Prenez notre argent, Marie, et la chaumière que vous élèverez

avec cet argent sera honorée et respectée, et le jardin que vous cultiverez avec cet argent produira des fruits bien doux, et la pauvre fortune que vous fera la France royaliste sera pour vous une couronne de lauriers.

Bonne Marie! la France a des récompenses pour toutes les vertus et pour toutes les gloires! Elle a donné Chambord au maréchal de Saxe, vainqueur de Fontenoy; elle a donné Chambord au jeune Henri, son amour et son espoir. La France te donnera une chaumière à toi, Marie; tu auras ton Chambord aussi : ta maison, ton jardin, ta laiterie, toute une fortune; et tu ne nous refuseras pas, Marie : car tu es bonne, et tu connais trop bien ceux qu'on doit refuser.

Et quand elle aura sa chaumière, la pauvre Marie, on se découvrira en passant devant sa porte; ce seuil sera respecté comme un temple. L'étranger ira voir cette petite maison qui renferme tant de vertus.

Croyez-nous : les six cent mille francs de M. Thiers ne parviendront jamais à élever un asile aussi calme, aussi heureux, aussi respecté, aussi respectable, que la chaumière de Marie Bossy.

Au-dessus de la porte, on écrira en toutes lettres son nom chéri : *Marie Bossy*. Ce sera là une

assurance contre la fureur des hommes aussi bien que contre l'inclémence du ciel. Il n'y aura pas de serrure à cette porte gardée par les respects de la France.

Ce sera là un monument expiatoire de tant de honte qui nous couvre, nous qui nous sommes mis à acheter les consciences, par raison d'État, à introduire la vénalité comme principe d'ordre public, à décider les questions politiques avec les philippes d'or !

Pauvre nation !

Une souscription est ouverte dès ce moment au nom de Marie Bossy.

PHRÉNOLOGIE

(1834)

J'ai été témoin, chez notre ami et féal, le phrénologiste Dumoutier, d'une scène touchante et bien faite pour donner à réfléchir. Vous connaissez peut-être Dumoutier; c'est une espèce de philosophe pratique qui touche la nature du doigt, qui palpe l'âme humaine comme un autre toucherait un corps. Il a chez lui la plus abominable collection de crânes affreux, qu'il a été chercher dans tous les bagnes, et ramassés au-dessous de toutes les guillotines. Ce Dumoutier est une espèce d'assassin moral qui s'amuse à couper toutes les têtes qui lui paraissent extraordinaires. Dumoutier s'en va par le monde, et il regarde l'espèce humaine au front. On ne peut éviter ce regard. Qui que vous soyez, sage ou fou, bon ou mauvais, scélérat ou vertueux, il faut passer sous le regard de Dumoutier. Il vous juge tel que vous êtes, mais sans co-

lère, sans passion, sans haine. Dans ce siècle matériel, Dumoutier a remplacé les oraisons funèbres du prêtre chrétien. Autrefois un grand homme mort avait droit aux éloges de l'éloquence chrétienne. Aujourd'hui il a droit à avoir la tête coupée par Dumoutier. A peine un grand homme est-il mort que vous voyez passer à son chevet une certaine ombre. D'où elle vient? on ne sait pas! Elle entre malgré nous. Les portes sont fermées, elle entre. Le drap funéraire jeté sur la figure du mort, elle le soulève. Puis, l'homme s'en va comme il est venu. Qu'est-il venu faire? moins que rien. Il est venu faire l'oraison funèbre du grand homme qui est mort, il a emporté son crâne; il a donné à ce crâne une place dans sa collection. La collection de Dumoutier est une espèce de Panthéon en petit, le seul Panthéon que nous puissions avoir de nos jours. Dans le cabinet de Dumoutier vous retrouverez toutes les gloires évanouies. Elles ne sont plus que là, mais elles y sont en chair et en os, on les touche, on les calcule, on leur applique tous les formules de l'algèbre : celui-ci est à celui-là comme A est à B; celui-ci a plus de mémoire, celui-là plus d'imagination; ces autres manquent de courage, et ainsi pour toutes les facultés de l'âme humaine. Voilà à quoi nous a menés le système de Gall, à faire représenter

l'homme qui n'est plus par son crâne. De ce jour les hommes n'ont plus besoin de tombeaux, plus besoin d'épitaphes, plus besoin d'aucune de ces formules mensongères ou calomniatrices qui composent l'oraison funèbre et l'histoire! Un homme meurt, il laisse son nom à la postérité et son crâne aux mains de Dumoutier; le reste ne le regarde plus. Autrefois, quand un homme mourait, la ville inquiète se demandait: « Monsieur de Meaux, monsieur de Paris, monsieur de Nîmes a-t-il fait son oraison funèbre? » Quand on disait oui, le mort était réputé heureux et célèbre entre les morts!

Aujourd'hui on se demande : « Dumoutier a-t-il pris le crâne du mort? »

Je vis donc entrer un jour chez Dumoutier une jeune fille accompagnée de sa mère. La jeune fille entra vivante et colorée au milieu de tous ces crânes pâles et muets! C'était d'un grand effet, tous ces crânes de brigands, tous ces crânes de grands hommes, qui entouraient cette jolie tête chevelue. La bonne mère, curieuse comme l'est toute mère, venait consulter le docteur: « Quelles sont les inclinations de ma fille, docteur? » En même temps elle était aussi tremblante que si elle eût demandé : « Que pensez-vous de la poitrine de mon enfant, docteur? » Vous sentez qu'il eut à peine besoin de

jeter un coup d'œil sur cette tête de quinze ans; qu'à peine il toucha du doigt ce front si calme et si pur; il ne vit sur ce front, il ne vit sur ce crâne que la jeunesse verdoyante et heureuse, l'innocente passion de la jeunesse, les rêves adolescents du jeune âge, les songes frais et riants de l'enfant qui entre dans la jeunesse et qui pose timidement son pied sur le seuil de sa dix-septième année. En même temps il tenait de l'autre main un vieux crâne tout sillonné, tout montueux, tout vieilli par les passions, un crâne de femme pourtant!

« Madame, dit-il, il n'y a rien de malheureux sur cette jeune tête : de blonds cheveux qu'attend la couronne de roses blanches, voilà tout! »

Et alors me vint en souvenir cette grande scène de Shakspeare dans *Hamlet*. Vous savez, quand le héros tient en ses mains le crâne d'Yorick.

Figurez-vous la blonde tête d'Ophélia à côté du crâne d'Yorick!

AUTREFOIS

MARCHANDE DE MODES

(1834)

Elle naquit dans un village, huitième enfant pauvre, de parents bons, chrétiens de campagne, qui jugèrent prudent et sage, pour l'éloigner de toute corruption, de l'envoyer à Paris apprendre le métier de femme de chambre ou de bonne d'enfant. Pauvres parents! ils avaient les meilleures intentions du monde! Si elle fût née à Paris, ils l'auraient envoyée chez les sœurs. Embarquée pour Paris entre deux nourrices dans le fond d'une rotonde, elle partit sous la protection spéciale du conducteur de la diligence, qui devait la remettre en mains propres à une cousine née au village aussi, comme elle envoyée à Paris pour prendre un métier; qui y était arrivée avec la candeur, l'innocence d'une villageoise de quinze ans, mais que quinze autres

années, passées dans cette ville si morale partout, même au théâtre, avaient complètement dépouillée de cette rusticité de famille ; elle était marchande de modes. Sa pauvre cousine, encore toute villageoise, descendit de voiture au bureau des Messageries. Le conducteur la fit soigneusement asseoir dans la salle d'attente, pendant qu'avec sa complaisance accoutumée il s'empressait de faire à chaque voyageur la restitution de ses paquets, accompagnée d'un profond salut, qui veut dire : « N'oubliez pas le pourboire. »

Je vous laisse à penser si le cœur de la pauvre fille se serra lorsqu'elle fut témoin de ces émotions de rigueur, qui accompagnent toujours une descente de voiture publique. Ses longs cils cachaient à peine les larmes qui coulaient dans ses grands yeux noirs fixés sur la diligence, d'où s'élançait de temps en temps dans les bras d'un parent ou d'un ami, venu à sa rencontre, un voyageur qui pendant toute la dernière poste avait cherché quelle forme il donnerait à son émotion. Il se serra, le cœur de la pauvre enfant ! Elle croyait tout ce qu'elle voyait ; elle seule était émue, bien émue, et personne qui sourît à son émotion.

Quand le conducteur eut rendu tous ses paquets, reçu tous ses pourboires, il pensa à l'en-

gagement qu'il avait pris, alla galamment offrir son bras, gros, arrondi, carrément à la villageoise, et partit pour le logis de la bienveillante cousine. Je ne vous parlerai pas des questions de la jeune fille, qui commençait déjà à oublier un peu la diligence, ni des réponses de son cavalier ; je ne parlerai pas des ébahissements inévitables en pareil cas. On arrive chez la cousine, qui reçoit la jeune fille avec deux baisers bien secs, et le conducteur avec une dédaigneuse révérence.

Son œil perspicace aperçut sur-le-champ qu'elle pourrait faire quelque chose de la nouvelle arrivée. Elle vit de suite que cette taille était bien digne d'être pressée par un corset ; que ce pied n'était large que parce qu'il avait été abandonné à lui-même dans d'énormes souliers sans cordons ; que ces mains n'étaient rouges que parce qu'elles n'avaient pas été lavées à la pâte d'amandes et à l'eau de Portugal. « Rassure-toi, pauvre fille, tu es arrivée à temps, il n'y a encore rien de perdu ; on peut encore commencer à faire ton éducation. Oublie ton village et tes parents, bons paysans, bons chrétiens de campagne ; tu n'es pas plus faite pour être bonne d'enfants ou femme de chambre que pour être paysanne, tu seras marchande de modes. Aujourd'hui tu n'es pas présentable ; mais demain,

quand tu auras des souliers bien étroits, une robe bien pincée, quand tu seras Parisienne, modiste, bien fardée, digne en un mot du peuple de Paris, on te produira en public; demain tu iras au Théâtre-Français, tu verras jouer *l'Ami des lois*, par M. Laya. » Vous jugez si Paris doit paraître agréable à la villageoise, moins villageoise maintenant que jamais. Elle se laisse ôter ce gros hoqueteau de drap blanc et rouge, elle attend sa couturière, son cordonnier, son coiffeur; en attendant, elle apprend à se faire un chapeau. En l'envoyant à Paris, ses parents pouvaient-ils espérer une meilleure éducation à la du Barry? Oui, notre héroïne commence comme Mme du Barry. A peine est-elle modiste, ce n'est déjà plus la fille de Vaucouleurs, la compatriote de Jeanne d'Arc : c'est déjà Mme du Barry. Elle ne joue plus au corbillon avec ses camarades de comptoir. Elle dit à Louis XV : « La France, ton café f.... le camp. »

Mme du Barry mourut vous devez savoir comment, vous qui avez vu *Jeanne Vaubernier*, drame en cinq actes, avant que le retranchement des deux derniers lui ait donné le droit de s'appeler *Jeanne Vaubernier*, comédie en trois actes. Quant à notre héroïne, nous ne savons pas quand elle mourra. Il y a quinze ans, il ne lui

manquait rien ; si Louis XV eût vécu il y a quinze ans, peut-être aurait-elle été reine de France... Maintenant.... la voilà, elle autrefois marchande de modes, maintenant marchande d'amadou et d'allumettes ; elle qui a jeté avec tant de dédain ses habits de village, ses souliers sans cordons, n'a plus rien maintenant ; elle qui allait aux Français voir *l'Ami des lois* n'a plus d'autre spectacle que celui de la rue. En 1815, elle avait encore de l'influence ; déjà cependant elle n'était plus marchande de modes : elle était passée de sa boutique dans les bras d'un banquier ou d'un avoué. Depuis, si vous voulez savoir ce qu'elle a fait, allez voir *Dix ans de la vie d'une femme* à la Porte-Saint-Martin.

Maintenant, je vous l'ai dit, elle vend des allumettes et de l'amadou ; elle n'a plus devant elle qu'une perspective : celle de mourir de faim dans la rue ou du choléra-morbus à l'Hôtel-Dieu.





TABLE DES MATIÈRES

LITTÉRATURE MÊLÉE.

BLUETTES SENTIMENTALES.

A PROPOS DE TOUT ET DE RIEN.



A PARIS

DES PRESSES DE D. JOUAUST

Imprimeur breveté

Rue Saint-Honoré, 338

ŒUVRES DIVERSES DE JULES JANIN

(DEUXIÈME SÉRIE)

Cette nouvelle série d'*Œuvres diverses* se compose de différentes pièces de Jules Janin absolument inconnues aujourd'hui, enfouies qu'elles sont dans des journaux et revues, où on ne les trouverait que bien difficilement, et qui sont la partie la plus piquante de ses œuvres.

EN VENTE

Petits Romans . . . . 1 vol.

Sous presse : *Petits Contes, Petites Critiques,* les deux derniers volumes des *Œuvres de jeunesse.*

Outre le tirage ordinaire, sur beau papier mécanique, il est fait un TIRAGE D'AMATEURS, composé de : 300 exemplaires sur pap. de Hollande à 7 fr. 50 ; — 25 sur pap. Whatman à 15 fr.; — 25 sur pap. de Chine à 15 fr.

Chaque volume est orné d'une Gravure a l'eau-forte par Ad. LALAUZE, réservée spécialement pour ce tirage.

Les *gravures* se vendent aussi *séparément.* — Prix de chaque épreuve. . . . . 3 fr.

PREMIÈRE SÉRIE

La première série des *Œuvres diverses*, tirée aux mêmes nombres et vendue aux mêmes prix que la deuxième, se compose de 15 volumes, savoir :

L'Ane mort	1 vol.	Correspondance. . . .	1 vol.
Mélanges et Variétés.	2 vol.	Barnave	2 vol.
Contes et Nouvelles.	2 vol.	Horace, traduction . .	2 vol
Critique dramatique .	4 vol.	Deburau.	1 vol.

Les gravures de cette série sont de M. Ed. Hédouin.

Novembre 1881.

